

Garder une mémoire de la vie à Port-en-Bessin-Huppain, c'est l'idée qui a motivé la réalisation de ce livre.
Depuis l'enfance jusqu'à la retraite, 19 témoins nous livrent quelques moments de vie de cette ville. Leurs paroles sont enrichies de nombreuses photographies personnelles illustrant des situations vécues.

Paroles de Portais

C'était comment la vie à Port ?

Paroles de Portais

C'était comment la vie à Port ?

Un travail d'équipe

Sophie Coevoet : arrivée à Port-en-Bessin en 1999 pour prendre la responsabilité du centre Léopold Senghor. Au travers de son activité de direction du centre culturel, l'organisation des fêtes et manifestations qui font partie du patrimoine de la ville occupe une place importante.

Isabelle Philippe : originaire de Port-en-Bessin, fille de patron pêcheur, elle habite Guéron, enseignante à Saint Gabriel Brécy.

Odile Mora : a passé son enfance à Port-en-Bessin, vit et travaille à Paris. Elle a écrit en 2009 un recueil de poésies, Entre deux Sables, où elle évoque ses souvenirs d'enfance dans les années 60 à Port-en-Bessin et ses environs.

Solange Lemasle : originaire de Port-en-Bessin, elle a exercé le métier familial du mareyage.

Jean-Marc Richier : attaché à Port-en-Bessin par le lien familial, passionné par la photographie, participe aux activités de l'association portaise La Jolie Brise.

Le Projet



Les chapitres

6 Les témoins

9 L'enfance

41 L'apprentissage

59 Le service militaire

69 Le métier

159 La vie quotidienne

181 Processions et Fêtes religieuses

195 L'occupation - Le débarquement

225 La retraite

239 Annexes



L'ENFANCE

La plage de Port-en-Bessin avec en toile de fond, l'entrée des jetées.



ALBERT CAVEY

Je suis né le 9 février 1935, rue Halley, c'est une rue qui se situe à vingt mètres du quai. Mon père s'appelait Auguste, il était patron-pêcheur. Ma mère s'appelait Germaine, elle était mère au foyer et elle s'occupait des comptes du bateau. Du côté de mon père, mon grand-père était marin-pêcheur et ma grand-mère Léonie tenait un café: *La Rafale*. Elle allait aussi à la pêche aux moules de jour comme de nuit. Mon père avait trois frères, tous marins-pêcheurs comme lui, et quatre sœurs qui étaient toutes mariées à des marins-pêcheurs.
La maison était composée d'une cuisine, d'une salle à manger et de deux chambres. Devant la maison, il y avait une petite cour où se trouvaient les WC. Dans cette cour, on élevait des lapins dans des cages. Juste à côté, il y avait les **seules** à chalut. Dans le moment, les filets étaient de **sisal** et de **chanvre** qu'on trempait dans du **galvani** qui se trouvait dans une barrique dans la cour. Le galvani donnait au chalut une odeur particulière, proche du goudron.

On se lavait vite fait dans une cuvette

On se chauffait avec un poêle à charbon et à bois. Quand le charbon venait à manquer, on allait couper du bois dans la campagne. En plein hiver, quand on se levait, les carreaux étaient givrés de l'intérieur. Les chambres n'étaient pas chauffées. Sorti du lit, on ne mettait pas longtemps à s'habiller. On se lavait vite fait dans une cuvette. On faisait la grande toilette le dimanche. On se nourrissait essentiellement de poisson. La viande, c'était le dimanche. Sous l'escalier, il y avait des pots en grès contenant du lard salé et des harengs que mon père salait lui-même. On buvait du cidre, on **pilait**. Le pressoir restait au-

Seule : local où l'on fabrique et répare les filets de pêche.

Sisal : plante originaire du Mexique utilisée pour la fabrication de cordages et de filets de pêche.

Chanvre : plante dont la fibre est utilisée entre autre pour la fabrication de cordages et de filets de pêche.

Galvani : produit utilisé pour traiter les chaluts afin de les préserver du pourrissement.

Piler : écraser des pommes à l'aide d'un pressoir afin d'obtenir le jus destiné à la fabrication du cidre.



Il y avait des seules à chalut.

Des pots en grès contenant du lard salé et des harengs



ALBERT CAVEY

Ralipe : rougeurs cutanées provoquées par un frottement ou par le froid.

Trappe : piège.

Planquière : piège.

Bout : corde, cordage.

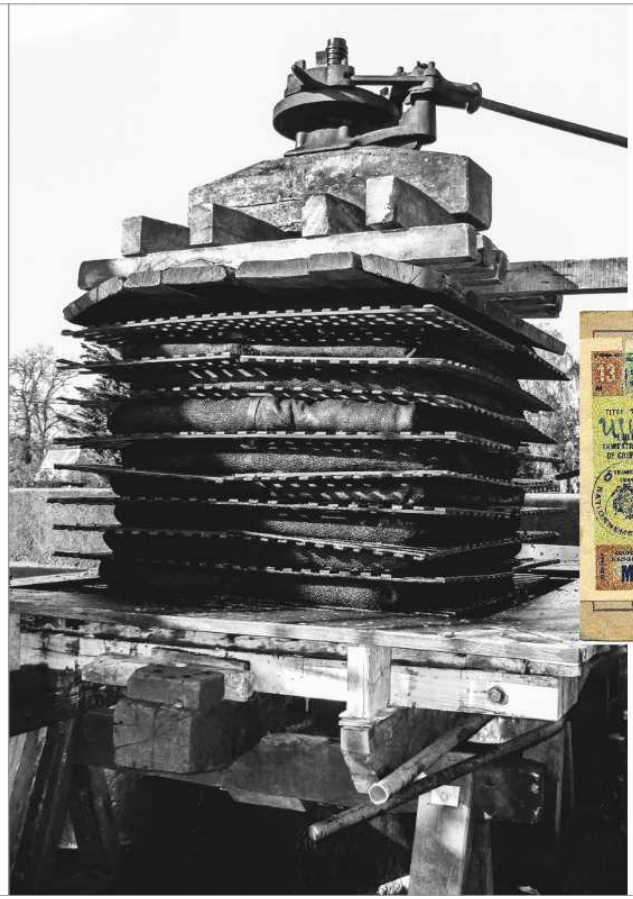
moins un mois et demi dans les rues de Port. Tout gamin, on allait boire du jus de pomme directement sorti du pressoir. Pendant la guerre, ceux qui avaient une chaloupe pouvaient faire du troc avec des fermiers. On ramenait du beurre, des œufs. Les oranges, le chocolat nous étaient inconnus.

Tout était rationné avec les tickets

Tout était rationné avec les tickets. Mais de temps en temps, on arrivait à avoir du pain sans ticket. Quand il y avait de la neige, on plaçait des **trappes** pour « péquier des ouaisias » (attraper des oiseaux). On les plumait et on les mangeait. On faisait aussi des **planquières**. Cela consistait à accrocher du crin de cheval à un **bout**. Ensuite, on faisait un sillon dans la neige. Les oiseaux voyant le crin, s'approchaient et s'emmêlaient les pattes dedans. C'était défendu mais on le faisait quand même. On plumait les « ouaisias » et on les faisait « tcheure au fouo » (cuire au four). On portait des culottes courtes, été comme hiver. Avec le froid, ça nous faisait du **ralipe** (halipe). Quand j'arrivais à la maison, j'ouvrais la porte du fourneau pour « me récôffer les gambes ». Au bout du compte, "ça m'faisait plu de ma que d' bien ».
L'école maternelle était mixte. Après, il y avait l'école des filles et l'école des garçons. J'ai eu M. Marie comme instituteur. Il était sévère mais c'était un bon maître d'école. Je suis allé à l'école jusqu'au Certificat d'Études.

J'ai eu l'Acte des Fonds Baptismaux

Il fallait passer un examen pour faire sa communion. Quand j'ai fait ma communion, j'ai eu l'Acte des Fonds Baptismaux et un autre gars a eu l'Acte des Mousses. Moi, qui voulais être marin, j'aurais préféré avoir l'Acte des Mousses. C'étaient des textes qu'on devait apprendre par cœur et qu'on récitait. Pour lire l'Acte des Fonds Baptismaux, on nous



Tout gamin, on allait boire du jus de pomme directement sorti du pressoir

Tout était rationné avec les tickets



ALBERT CAVEY

Picots : petits poissons de la famille des carrelets, petits flets.



faisait monter sur un banc au fond de l'église. Après la messe, on descendait dans Port en procession. L'Acte des Mousses se lisait au bout de l'Épi. Il y avait trois prêtres qui célébraient la messe.
C'est à ma communion que j'ai eu mes premières culottes longues. Pour ma communion, j'ai eu des cadeaux : un chapelet, un livre de messe, un verre et des couverts en argent.

une fourchette au bout d'un bâton

Une petite anecdote à propos des couverts en argent : quand le bassin était à sec, les gamins de Port, on pêchait des anguilles et des picots. On attachait une fourchette au bout d'un bâton et on allait dans le courant pour attraper les poissons. Mais dans le moment, on avait des fourchettes en laiton qui n'étaient pas bien solides et qui se pliaient facilement. Un jour, je me suis rappelé que j'avais des couverts en argent. Je suis allé en cachette barboter ma fourchette pour la mettre au bout d'un bâton pour pêcher des **picots**. Et c'est comme ça que j'ai utilisé mes couverts en argent.

Dans les bras de mon frère en compagnie de mon père



C'est à ma communion que j'ai eu mes premières culottes longues



Mon cahier de poésies



Le merle
Un oiseau siffle dans les branches
Et sautille gai, plein d'espoir,
Les habits ~~sont tout~~ de gaîeté blanches,
En bottes jaunes, en fait noir.

C'est un merle, chanteur célèbre,



BERNARD LEMASSON

En 1942, je suis allé à l'école de Port avec M. et Mme Jean. J'étais dans la classe de M. *Jean* où il y avait deux divisions. L'école était située rue Nationale derrière le bâtiment de la petite mairie. Il y avait l'école des filles qui était tout près et qui était dirigée par Melle Lamy. C'est à l'école que je suis entré en contact avec les jeunes Portais. Moi, j'étais **horsain** et il fallait montrer patte blanche pour être admis à Port en Bessin. Quand je suis arrivé à l'école, M. Jean m'a placé à côté de Dédé *Langlois* et nous sommes devenus copains. Je n'ai pas passé mon Certificat d'Études car j'étais trop jeune mais Mme *Jean* nous a emmenés à Ryes pour passer le D.E.P.P. (Diplôme d'Étude Primaire Préparatoire). C'était un petit examen qui permettait de rentrer en sixième. Après cette année scolaire à Port, j'ai été mis en pension en sixième à Létot à Bayeux et j'ai passé mon Certificat d'Études là-bas. Étant pensionnaire, je revenais à Port le samedi et je repartais le lundi matin à bicyclette. L'hiver, quand il y avait du mauvais temps, je prenais le car. Là, je me retrouvais avec d'autres jeunes portais qui allaient à l'école à Bayeux. Les filles allaient à la Poterie.

Horsain : personne qui n'est pas native du lieu.



L'école était située rue Nationale derrière le bâtiment de la petite mairie

J'étais dans la classe de M. *Jean* où il y avait deux divisions





PAUL THOMINES

Je suis né le 29 décembre 1930. Mon père était Portais mais ma mère était de Bayeux. Mon père a toujours été boulanger. C'est lui qui a créé la boulangerie. Et puis après, en 65, j'ai pris la boulangerie. Quand je suis né, mes parents habitaient au-dessus de la boulangerie. Le père de mon père était pêcheur, mais lui n'a pas fait pêcheur parce qu'il était malade en mer. Ils étaient neuf. Il y a eu trois filles et six gars, tous matelots.

J'ai une sœur plus jeune que moi. Mes parents étaient divorcés et ils tenaient la boulangerie alors on a été élevés chez les grands parents. On est repartis à la boulangerie en... peut-être en 41. Mes grands-parents habitaient rue du phare. Les grands-parents maternels étaient à Bayeux. Chez les grands parents, à Port, il y avait deux pièces. Il y avait la cuisine, la chambre et puis le cellier. On pouvait être cinq ou six. Comme leurs derniers enfants, Yaya (Yolande) et Riton (Henri), étaient restés, j'ai été élevé avec eux. Mais autrement, tous les autres étaient mariés, ils étaient partis. Mettons que j'étais chez mes grands-parents de cinq ans jusqu'à onze ans.

Je triais les tickets

Quand je revenais de l'école, on avait des petits boulots. Je donnais la main un peu, je triais les tickets de rationnement. Si je n'avais pas trié les tickets je n'allais pas jouer. Alors je m'asseyais à la caisse, j'ouvrais le tiroir, puis je triais les tickets.

Le jeudi, si je n'étais pas puni, je pouvais aller jouer. Quelques fois, quand j'étais plus vieux, je sciais du bois pour le four. Il y avait un appareil à mazout mais, pendant la guerre, il n'y avait pas de mazout. C'était les fagots ou le bois.

Je me rappelle des deux derniers



J'ai une sœur plus jeune que moi



Je triais les tickets



Mes grands-parents habitaient rue du phare

PAUL THOMINES

maîtres d'école. Il y avait M. *Jean*, le directeur et sa femme. Il y avait M. *Flahaut*, je crois, qui était dans la troisième classe. Après je crois qu'il y a eu sa femme car son mari est parti à la guerre. L'école, elle a fini au mois de mai parce qu'ils sentaient sûrement le Débarquement, je n'en sais rien. Il n'y a que ceux du Certificat qui ont été à l'école jusqu'à la fin,

Pendant l'occupation Allemande, on allait encore à l'école

pour passer leur Certificat à Ryes. Pendant tout le temps de l'occupation allemande on allait encore à l'école. Et puis il y a eu le débarquement, le 6 juin.
Les filles étaient dans les classes de Mlles *Lamy*. Nous, on n'était pas mélangé. On aurait bien voulu. Tous les gars de mon âge étaient dans la même classe, on était copain. Ça n'allait pas toujours comme il faut. On faisait un jeu, l'autre le détruisait. Après, nous on re-détruisait le sien et on reprenait le commandement, ainsi de suite.
On jouait à l'épervier, à la balle.
On allait au catéchisme le mercredi après l'école. C'était le chanoine *Bernard*. Il n'était pas si facile que ça. Quand ça allait bien, ça allait bien mais quand il était colère... L'abbé *Leroy* était plus souple. Mais moi je ne l'ai pas eu. Il était plus diplomate.





Le jeudi, si je n'étais pas puni, je pouvais aller jouer





MARIE-ANTOINETTE LANGLOIS

Mon père était patron pêcheur et ma mère tenait la petite épicerie. Mes parents habitaient devant le groupe scolaire rue de la corderie, ancienne rue où on faisait des cordes pour les bateaux, autrefois. C'est pour ça que ça s'appelait rue de la corderie. C'était une épicerie-café qui s'appelait *Café du stade* car avant c'était un terrain où les enfants jouaient au foot. A l'époque de mes parents, il y avait les maisons qui y sont actuellement. Avant les HLM, c'était ce qu'on appelait des **baraquements**. C'était des terrains vagues par là. Il y avait beaucoup d'enfants. Tout le monde jouait pas mal dehors. C'était des jeux comme les patins à roulette, comme le jeu de la vice (voir encadré), de la marelle . On avait plus d'activités dehors que maintenant.

Pour l'école, j'ai fait ma scolarité à Port jusqu'au Certificat qui se faisait à Ryes. Mes souvenirs d'enfance, c'est l'école. Je me souviens avoir beaucoup joué chez les voisins. Chez les voisins, les Gilliot, il y avait une fille de mon âge. Elle avait une petite cabane dans le jardin avec plein de choses. C'était comme si on était dans une petite maison. On s'amusait bien, on s'amusait beaucoup.

Baraquements: baraques construites par les Américains en 1944 et utilisées par la suite comme maisons d'habitation.

Je me rappelle que de l'épicerie café

Je suis née dans la rue nationale en face de l'endroit où était le restaurant *Le vent d'amont*. Moi, je ne m'en rappelle plus du tout. Je me rappelle que de l'épicerie-café. J'ai un frère qui est plus grand, qui est né en 43 et j'ai une sœur qui est née en 49. Mais vu qu'il n'y avait pas grand place, ma sœur a été élevée avec mes grands-parents paternels jusqu'à l'âge de douze ans. Ils habitaient quai Félix Faure, au-dessus du magasin Jean-Louis *Durand*.

A l'épicerie, je me rappelle que, quand j'étais gamine, le soir, notre bonne nous faisait manger notre soupe en nous racontant des histoires.



Le jeu de la vice décrit par Jean-Jacques *Vingtrois*

On se mettait le long du mur le long de la quincaillerie *Hutrel*. D'autres étaient cachés à l'entrée de la petite venelle. Et hop ! On se mettait à courir pour s'attraper. Si on en avait attrapé un c'était bon, sinon on continuait à courir. On tapait en passant dans les portes des maisons, de l'épicerie *Duhutrel*. Les gens sortaient et on se faisait disputer.



Mon père était patron pêcheur

No Photo

Collation soupante : repas pris en plein air (campagne, falaise, mer) et qui tient lieu de souper (dîner)

Chatrou : pieuvre

JEAN-JACQUES VINGTROIS

Mon père était Léon *Vingtrois* et ma mère Albertine *Lhermitte*. Mon père est né dans la *Grand Cour*. Il y avait les Vingtrois, Marotte la marchande de poisson, Tatan Ninie, la mère de Micheline *Cauvin*.

Nous avons d'abord habité à côté de l'épicerie *Duhutrel*, puis nous sommes allés chez notre grande tante, rue Torteron, la maison qui fait le coin avant de monter la rue de la Croix. Elle a été démolie au Débarquement puis reconstruite après.

On jouait à la vice dans les petites rues de Port, place de la fontaine. On se mettait le long du mur le long de la quincaillerie *Hutrel*. D'autres étaient cachés à l'entrée de la petite venelle. Et hop ! On se mettait à courir pour s'attraper. Si on en avait attrapé un c'était bon, sinon on continuait à courir. On tapait en passant dans les portes des maisons, de l'épicerie *Duhutrel*. Les gens sortaient et on se faisait disputer.

On les battait 101 coups

Quand mon père rentrait de la mer, on allait faire la **collation soupante**. Sinon, c'était le train-train de tous les marins.

L'été on allait pêcher les crevettes, les moules, les **chatrous** avec un crochet. On mettait un peu d'eau de javel pure à l'entrée des trous et les chatrous sortaient tous seuls. On les battait 101 coups (voir encadré) pour les attendrir. On les cuisait plus d'une heure. Ils étaient tendres comme de la rosée. Je ne travaillais pas pendant les vacances. J'étais le petit dernier. J'avais tout ce que je voulais.



Une famille Portaise fait la collation soupante vers Colleville

Battre les chatrous

Lorsque le poulpe est frais, il faut le tanner c'est-à-dire le frapper pour casser les fibres et qu'il soit ainsi plus tendre. Le nombre traditionnel de 101 coups est une garantie d'efficacité.



Nous sommes allés chez notre grande tante, rue Torteron



Berthe Delain

Mon père était menuisier, comme mon grand-père. Il a fait la guerre de 1914. Pendant ce temps-là, on vivait chez maman avec ma grand-mère à Port, route de Bayeux. J'étais l'aînée, puis il y a eu Joseph et Raymonde.
J'ai été à l'école à Port puis en pension à l'école Notre-Dame à Bayeux. J'ai continué mes études jusqu'au Brevet. Ma sœur Raymonde est devenue institutrice. Mon frère Joseph a repris la menuiserie de notre père.



On vivait à Port, route de Bayeux





Mon père était menuisier (Troisième à partir de la gauche. A droite, mes grand-parents).



Gisèle Vicquelin

Je suis née le 2 avril 1925. Mes parents s'appelaient Eugène (1903-1975) et Eugénie (1902-1999). Je n'ai pas connu ma grand-mère maternelle décédée en 1927. Mon grand-père maternel, je l'ai connu un peu, il est décédé en 1931. J'ai connu ma grand-mère paternelle mais peu fréquentée. Elle s'était remariée. J'ai toujours habité dans la rue du Nord. La première maison, derrière *l'hôtel King*. Il faut remonter quelques maisons plus haut puis la dernière dans la cour en face le lavoir. C'était une ancienne ferme. Il n'y avait qu'une grande cuisine à l'étage, une chambre, une autre chambre, plutôt un cabinet où il y avait un lit, puis la mansarde.
Il n'y avait qu'un fourneau en bas pour tout chauffer. Il n'y avait pas d'eau, on allait la chercher dans un broc à cent mètres. On allait rincer le linge au bas de la cale de la plage, dans les résurgences de la rivière Aure qui se jetait dans la mer. On se fabriquait des minis lavoirs et on revenait avec la brouette.
Pour les jeux, on n'était pas gâtés : saut à la corde et la balle. Mais maman m'occupait plus au tricot. J'allais à l'école communale. J'étais bonne élève. J'ai eu mon Certificat, ça se passait à Ryes, puis une année supplémentaire car je n'avais pas le droit de partir. Mes parents ne pouvaient pas me payer des études.
Mon père a eu un rein d'enlevé à l'âge de vingt-sept ans. Il ne pouvait plus naviguer dans les grands bateaux alors il a eu une chaloupe (pêche aux maquereaux l'été, les harengs début d'hiver). Maman allait au rocher ramasser des moules puis repartait au lavoir laver pour des personnes puis, par la suite, vendre du poisson. J'étais donc la responsable dans la maison : ménage, raccommodage, puis lessive avec maman.

Mes parents :
Eugène et Eugénie





On allait rincer le linge dans les résurgences de la rivière Aure

J'allais à l'école communale. J'étais bonne élève

Avec ma sœur Rolande







JEAN LORILLU

Je suis né par hasard dans la Manche, à Gavray. Ma mère était originaire de la Manche, aînée d'une fratrie de dix enfants, mon père du Calvados, huitième d'une fratrie de dix enfants également. Les parents de ma mère étaient métayers, dans une petite ferme près de Mortain. Mon grand-père paternel était cheminot, conducteur de train sur la ligne Paris-Cherbourg.

Mes parents se sont connus à l'hôtel *Moderne* de Caen. Mon père y était chauffeur pour les clients et ma mère travaillait aux services généraux. Ils ont décidé de se lancer dans le commerce d'épicerie. D'abord, en avril 1938, ils ont tenus, pour *la Société Normande d'Alimentation*, une petite succursale à Gavray où je suis né. Ensuite, en février 1940, ils sont partis à Pont Gilbert près d'Avranches, où ils ont pris en gestion un magasin d'alimentation de la *Société Économique de Rennes*. Puis, en 1947, nous sommes arrivés à Littry-la-Mine, pour tenir un hôtel-restaurant, pendant une année. J'ai été à l'école primaire à Sourdeval, et à Littry.

Mon père était aussi marchand ambulant de poissons

Mon père était aussi marchand ambulant de poissons frais et salés dans la campagne. Il venait à Port-en-Bessin acheter le poisson chez *Enguerrand* et chez *Lemasle*. C'est à cette occasion qu'il a trouvé une opportunité d'achat d'un magasin d'alimentation, tout près du bazar, en face de chez *Enguerrand*. Enfin, nous sommes arrivés à Port-en-Bessin en 1948. C'était un petit magasin, que mes parents se sont empressés d'agrandir.

J'ai poursuivi ma scolarité à Port-en-Bessin, jusqu'au Certificat d'Etudes obtenu en 1951 à Bayeux, avec plusieurs copains. Notre instituteur était M. *Marie*.

Nous l'appelions « l'vieux », alors qu'il n'avait qu'une quarantaine d'années !

C'était un adjudant de réserve qui tenait tous ses élèves avec une poigne assez ferme. Il avait des bons résultats. Il y avait un maximum de reçus au Certif. C'était pour lui un point d'honneur. Certains de ses élèves étaient très durs. Il nous a beaucoup appris sur tout. Pour le cinquième anniversaire du Débarquement, il nous a appris et fait chanter les hymnes nationaux américains, anglais, français et la Toulousaine, puisque le Président de la République Vincent *Auriol* originaire de Toulouse était présent. Ce fut un grand moment, j'en parle souvent à mes petits-enfants. Il est mort en décembre 2010, à l'âge de cent ans.

C'était un petit magasin, que mes parents se sont empressés d'agrandir en 1949. (Sur la photo, Madame Lorillu et ses enfants, Monique, Rolande et Alain.)





JULIETTE MORA

Je suis née dans la rue du Douet. J'étais la seule fille de la famille. Trois de mes quatre frères, Auguste, Jules, Georges étaient matelots. Je lavais leurs vêtements de travail. Arthur était professeur de violon. Malheureusement il était aveugle. Mon père Auguste avait été blessé à la grande guerre. Il ne pouvait plus naviguer. De temps en temps il sortait sa chaloupe, l'*Angélus*, pour caboter derrière les jetées. Ma mère cueillait les moules pour les vendre aux mareyeurs. J'ai passé mon Certificat d' Études avec une mention. J'ai reçu comme prix le livre de Mark *Twain Le prince et le pauvre*. J'aimais étudier. La directrice de l'école des garçons, Mme *Jean* voulait que je travaille à la Poste, dans les bureaux. Il y avait une place de disponible. J'ai dit oui mais ma mère n'a jamais accepté. Elle disait qu'elle avait besoin de moi.

Ma mère cueillait les moules (debout à droite)




ACADÉMIE DE CAEN

REPUBLIQUE FRANÇAISE
Instruction Publique

DÉPARTEMENT DU CALVADOS

Certificat d'Études Primaires Élémentaires

L'Inspecteur d'Académie du Département du Cal
Chevalier de la Légion d'Honneur

Vu l'article 6 de la loi du 28 Mars 1882, modifié par la loi du 11 Janv
Vu les articles 254 à 262 de l'arrêté du 18 Janvier 1888, modifié pa
du 1er Février 1923 ;
Vu le procès-verbal de l'examen subi par Mlle Goitevin
dans les conditions déterminées par les arrêtés susvisés ;
Vu le certificat en date du 21 Juin 1927
la Commission cantonale de Bayeux
pour la session de 1927, atteste que Mlle Goitevin Jule
Augustine Louise
née le 29 octobre 1915, à Port-en-Bessin dé
du Calvados élève de l'École publique de Port-en-
a été jugé digne d'obtenir le Certificat d'Études Primaires Elém
avec mention(s) Bien
Délivré à Mlle Goitevin Juliette
le présent Certificat d'Études primaires élémentaires pour servir
que de droit.

A Caen, le 31 Juillet 1927
Signature de l'

Arthur était professeur de violon

J'ai passé mon certificat avec une mention

J'étais la seule fille de la famille





Courtil: jardin attenant à une maison

La Crue: la rue du Phare

J'ai fait ma communion à Port



HENRIETTE DESCHAMPS

Ma mère s'appelait Marcelline et mon père s'appelait Léon. Je n'ai pas connu mes grands-parents. Nous étions cinq enfants : quatre filles et un garçon. Mon père avait déjà été marié. Sa première femme est morte en 1918 de la grippe espagnole. De ce mariage, il a eu quatre enfants mais deux sont morts. Avec mon demi-frère et ma demi-sœur, nous étions sept.
Nous habitions dans la rue du Douet qui prolonge la rue du Nord. La maison comportait une pièce. On était heureux avec nos parents mais on vivait à sept dans une pièce quand même. J'ai vécu dans cette maison jusqu'à six ans, jusqu'à la mort de ma mère.

Nous sommes allés à l'orphelinat

Après, nous sommes allés à l'orphelinat de Caen tous les cinq, pendant environ six mois, puis en nourrice, en famille d'accueil, qui nous a pris tous les cinq. Papa ne pouvait pas nous garder car il naviguait. Papa n'a plus habité dans la rue du Douet, il est parti demeurer chez ma sœur Marie, la fille de son premier mariage.
Mon père était marin-pêcheur, je ne me rappelle plus le nom du bateau. Il était avec le père Vicquelin. C'était un bateau à voiles. Mais le père *Vicquelin* avait mis un moteur. Autrement c'étaient des grandes voiles qu'on faisait réparer chez le père Durand qu'était voilier rue du Nord.
Après la famille d'accueil on est revenu à Port, Marie nous a repris. Elle a pris Odette et Léone d'abord. Moi, quand elle m'a reprise, j'avais dix ans. J'ai fait ma communion à Port. Un an après, Marie a repris Titine et Léon. Elle avait déjà deux enfants à ce moment-là, plus son père, son mari et nous. Elle a eu une drôle de jeunesse.
On a habité rue Torteron. A l'étage, il y avait deux chambres. Après on a déménagé en face de la boutique, et là, il y avait trois chambres. On habitait tous chez Marie. On allait vider le seau des toilettes dans le bassin. Après, ils ont fait des cabinets en-haut de **la Crue**. On allait vider le seau là.

Étant enfant, on ne jouait pas à des jeux

Étant enfant, on ne jouait pas à des jeux. On descendait dans la cour et on causait avec les copines. On s'amusait aussi dans un **courtil**. A l'école, on jouait à la corde à sauter, à la marelle mais pas chez nous. Étant gamine j'ai peut-être été à la plage mais je ne m'en rappelle pas.
Je suis allée à l'école rue Nationale, à l'école des filles. Il y avait l'école des filles et l'école des garçons. Il y avait un grand mur entre les deux. On allait à l'école maternelle à l'âge de trois-quatre ans. Après la maternelle à Port, j'ai été à l'école à Authie puisque j'étais dans ma famille d'accueil. Quand je suis revenue, je suis retournée à l'école à Port. J'ai eu deux certificats. J'étais une bonne élève. On était trois à avoir eu nos deux certificats premier et deuxième degré. L'institutrice avait dit à Marie que ce serait bien que je continue mes études. Il aurait fallu que j'aille en sixième à Bayeux. Mais financièrement, c'était pas possible. Ça nous faisait onze à table chez Marie. Sinon j'aurais bien aimé. L'institutrice s'appelait Mlle *Lamy*. Elle était très sévère. « Une fais, elle m'a tapa sur les dais parce que je n'aimais pas l'histoire. » Pour le Certificat, il fallait faire de la couture. On avait un examen de couture.
On faisait du sport à l'école. On montait à la corde et on faisait de la barre fixe. Mais je ne me rappelle plus comment on faisait.
A treize ans j'avais fini l'école. Après j'ai travaillé.

Irène, Henriette et Monique rue de la Mer



No Photo

JEAN-PIERRE CARDRON

Je suis né en 1950 dans la maison de Mme *Lepleux* qui était en face de Bébert *Poitevin*. Je n'ai pas de souvenirs de cette maison. Je n'y suis pas resté longtemps. On a déménagé pour aller à côté de chez Mme *Tabourel* là où est l'entreprise *Bion* maintenant dans la rue de Bayeux. Puis papa et maman ont fait construire dans la rue de Bayeux.

Du coté de papa, je n'ai pas connu mes grands-parents. Ma grand-mère maternelle habitait rue de la Croix. Maman s'en occupait et je l'accompagnais. Quand mes parents ont construit rue de Bayeux, ma grand-mère a vendu sa maison et elle venue s'installer là où habite Mme *Langlois*.

Papa était marin-pêcheur. Il était mécanicien. Il a navigué principalement sur le *Sérénini* et l'*André-Pierrette*.

Comme tous les gamins, on jouait après l'école, on faisait les quatre-cents coups. On jouait à la vieille muchette (voir encadré). C'était un jeu de cache-cache dans le vieux Port. C'était plein de ruelles, du côté de chez Jean-Georges *Duhutrel*. On allait jouer dans les cageots de Jean-Georges. C'était merveilleux, ces petits coins-là.

On allait au cinéma dans le bidon

On allait au cinéma dans le bidon qu'on avait à Port, quand les parents nous le permettaient, évidemment. Le cinéma c'était une construction en forme de tonneau qui avait servi pendant la guerre et qui avait été transformé en cinéma. C'était merveilleux d'avoir un cinéma à Port, on n'était pas obligé d'aller à Bayeux. A cette époque-là, on n'avait pas de voiture. C'étaient M. et Mme *Blec* qui tenaient ce cinéma. Le père *Blec*, c'était un vrai gendarme. Si tu foutais le bazar, il n'hésitait pas à te mettre dehors. Il te prenait d'une poignée et hop, dehors. Ca n'empêchait pas qu'on y retournait. On n'était pas interdit de cinéma. On a bien rigolé dans ce cinéma-là. Je n'avais pas toujours le droit d'y aller. Comme je n'aimais pas apprendre à l'école, mon père me faisait signer un mot par M. *Thiébot* pour savoir si j'avais bien travaillé dans la semaine. Si j'avais mal travaillé, je n'avais pas le droit d'aller au cinéma le dimanche.

Papa était parti 8 jours en mer. Quand il rentrait, maman lui racontait tout. Si j'avais fait des conneries dans la semaine, je taillais ma route. Et papa me disait toujours : « T'inquiète pas, je t'aurai sans courir ». Et effectivement, il y avait toujours un moment où on se retrouvait tous les deux. J'ai eu une très bonne enfance.

Après le cinéma à cette époque-là, j'avais un ***Solex***, on descendait à quatre ou cinq sur le *solex*. On s'en allait tourner sur l'épi. On mettait le *Solex* sur le parapet. On passait entre l'échelle et le bout du parapet, il restait dix centi-mètres. Quand il n'y en avait pas qui tombaient à l'eau. Enfin des petites conneries de gamins mais c'étaient des petites conneries propres.

J'ai eu des coups de règle sur les pattes

J'ai été à l'école jusqu'à la cinquième et après, je suis allé au collège technique. J'ai eu le père *Thiébot* comme instituteur, Mme *Thiébot* aussi. J'ai eu des coups de règle sur les pattes comme tous les gamins de Port. Quand j'étais au collège à Port, j'ai fait du ping-pong avec M. *Thiébot*. On a fait le championnat de Normandie avec mon copain Alain *Jeanne*. On s'entraînait à toutes les récréations. On avait un bon niveau. J'ai joué deux fois contre la championne de Normandie qui m'a battu à chaque fois 18/21. Elle m'avait félicité et conseillé de continuer.

On allait au cinéma dans le bidon



Solex : Le **VéloSoleX** (marque déposée), est un cyclomoteur dont le moteur a été créé par la société de mécanique française Solex. Il en a été produit plus de sept millions, sous plusieurs versions, de 1946 à 1988.



Nelly Delain

Mon père, fils unique, péri en mer le 22 mars 1939, naviguait comme matelot à bord du *Jean Bart* pratiquant la pêche à la coquille.

Mes grands-parents n'ont pas surmonté ce chagrin et sont mort à six mois d'intervalle en 1941.

Nous habitions rue Nationale dans un deux pièces avec cave et jardinet loué à la famille Duhutrel : sans confort, ni eau courante, ni sanitaire !

En 1943, ma mère, sur les conseils de ses frères et sœurs, décide de partir pour la Haute Garonne où ils nous accueillent mais elle garde son logement à Port. Nous y revenions surtout l'été à partir de 1945 (année de ma communion). Pendant l'occupation de 1941 à 1943 ma mère est factrice sur Port et Huppain. Elle remplace le facteur en S.T.O. (Service du travail obligatoire).

Avec le couvre-feu durant l'occupation, nos loisirs après l'école étaient rares : jeux de cache-cache dans le quartier, jeux de filles chez les copines ou dans le jardin, jeux de cerceaux, le pireli…

Pour nous, enfants, notre temps se partageait entre l'école, le patronage des sœurs, les offices religieux le dimanche. Les accès à la plage et aux jetées étaient interdits.







1945, année de ma communion



Nos loisirs après l'école étaient rares



L'APPRENTISSAGE

Juliette Mora travaillait au café Humbert



Paul Thomines

Après le Débarquement, je voulais embarquer comme matelot, comme mousse, quoi. Chez nous, ils n'ont pas voulu parce qu'après le Débarquement il y avait beaucoup de bateaux qui sautaient sur les mines. Alors il a fallu que je choisisse entre pâtissier ou boucher. Boucher ça ne me disait rien du tout. J'ai préféré être pâtissier.

J'ai trouvé une place à quinze ans et demi. Je suis parti à Bayeux, comme pâtissier. Les deux premières années, on n' avait pas le droit à la farine de blé. Il fallait faire des gâteaux avec des patates, du manioc, de la farine de châtaigne. Il s'en faisait des gâteaux avec de la farine de blé mais c'était vendu en douce. Moi, j'étais apprenti, alors je faisais toute la saloperie : la vaisselle, nettoyer les plaques, tout ça, quoi. A part **abricoter** les tartes, je ne faisais pas grand-chose. C'est surtout la dernière année, quand on a pu retravailler avec la farine de blé, que j'ai appris et que je faisais attention à ce qu'il faisait. J'étais apprenti de 46 à 49, 3 ans. Beaucoup de mes cousins sont partis naviguer. Ceux qui étaient de mon âge ou un brun plus jeunes, ils ont navigué.

Je gagnais 400 francs par mois

Faut dire que moi je suis rentré apprenti. Ce que je gagnais par mois, eux, ils avaient ça à dépenser le dimanche pour s'amuser. Ce n'était pas pareil, je gagnais 400 francs par mois quand j'ai commencé (4 francs nouveau). J'y suis resté trois ans mais j'ai toujours été déclaré comme il faut.

Abricoter : enduire une tarte d'une fine couche de confiture d'abricots pour lui donner de la brillance.



A part abricoter les tartes, je ne faisais pas grand-chose

No Photo

L'homme de quart

Sur un bateau, la nécessité d'assurer une veille constante pour éviter les abordages et surveiller la météo a toujours imposé à l'équipage de se répartir la tâche. Une journée est souvent découpée en 6 quarts (périodes de quatre heures). Ces quarts ont ensuite désigné pour chaque personne sa partie de travail (*je vais prendre mon quart*).

JEAN-JACQUES VINGTROIS

Quand on était gamin, on n'y pensait pas de trop. On disait : « Je serai matelot ». Mais, c'est quand t'arrives vers l'âge de douze/treize ans et que tu vois que l'école va finir, que tu te dis qu'il est temps de faire quelque chose.
« Qu'est-ce que je vais faire ? Et ben, je vais faire matelot ». Il n'y avait rien d'autre qui m'attirait. Je n'étais pas attiré par un métier spécifique.
Quand j'ai dit à M. *Thiébot* que je voulais embarquer il n'était pas content. « T'es complètement fou de t'arrêter. Continue… » Les copains étaient tous embarqués, alors je voulais y aller aussi. Quand j'ai vu que j'étais malade, malade… mais j'ai jamais voulu débarquer. J'en avais marre d'aller à l'école. On était ancré à Port. On n'avait pas envie d'aller ailleurs. Moi, ça me disait rien de m'en aller à l'école ailleurs. J'ai peut-être eu tort. C'était comme ça !
J'ai commencé à travailler quand j'ai eu quatorze ans après mon Certificat d'Études. J'ai été commis à la boucherie *Langlo*is puis un jour, il y a un patron qui arrive et qui dit : « Je cherche un mousse ». Je me dis: « Je vais voir».

Veux-tu embarquer comme mousse avec moi?

On s'en va à la messe de la Toussaint. J'étais avec Papa et en descendant, le patron du bateau nous appelle et il me dit : « Veux-tu embarquer comme mousse avec moi ? ». J'ai lui ai dit : « Oui ». Quand j'ai dit à Maman : « Ça y est, j'ai trouvé une place de mousse … » elle s'est mise à pleurer. Puis, j'ai embarqué à bord du *Notre Dame des Feux*, à la Toussaint.
On a appris sur le tas. J'ai été mousse (voir encadré : l'équipage) pendant 1 an et demi, après je suis passé trois-quarts (voir encadré : l'équipage), c'est-à-dire le grade au-dessus de mousse. Je suis resté un an et demi trois-quarts. J'ai été heureux, l'équipage était sympa. Il y en a un qui m'en-quiquinait un peu. Il me faisait la comédie parce que je mettais des gants. Lui, qui n'était pas frileux, n'en mettait jamais. Au contraire, moi qui étais frileux comme tout, je voulais mettre des gants. Et quand je mettais mes gants, ça ne lui plaisait pas. Autrement tout le monde était sympa.

Le travail du mousse, c'était

Le travail du mousse, c'était la propreté du bateau, faire la vaisselle, faire le quart avec l'homme de quart (voir encadré). On mangeait avec l'homme de quart, on ne mangeait pas avec l'équipage. On dormait toutes les trois heures en moyenne. A cette époque-là, un mousse dormait

J'ai embarqué à bord du *Notre Dame des Feux*



L'équipage

Les grades composant la hiérarchie de l'équipage:

Le patron
Le second
Le mécanicien
Le matelot
Le trois-quart
Le novice
Le mousse

Le salaire des marins pêcheurs est calculé à partir du chiffre d'affaires réalisé lors de la vente du poisson. Généralement ce chiffre d'affaires est divisé en deux : 50% pour le bateau et 50% pour l'équipage. Les marins sont rémunérés à la part en fonction de leur grade.
Par exemple, le patron reçoit deux parts, le second, une part et demie, le matelot, une part, le trois-quarts comme son nom l'indique, trois- quarts d'une part, le mousse, une demi-part.
Le salaire du marin est très variable. Si la pêche est bonne et le cours du poisson élevé, sa paie sera bonne, et inversement, si la pêche est mauvaise ou se vend mal, son salaire sera moindre.

JEAN-JACQUES VINGTROIS

moins qu'un matelot. Un mousse passait toute sa journée sur le pont et il se levait quand même toutes les nuits comme les autres. Quand il faisait mauvais temps, ils étaient moins draconiens. Si on allait se coucher de jour, ils ne disaient rien.

Il y avait toujours du boulot sur le pont

Autrement, quand on était mousse ou trois-quarts, quand il faisait beau, il y avait toujours du boulot sur le pont. Quand tu étais dans un bon équipage, ça se passait bien.

Au retour de la pêche, il y avait la débarque, le lavage des planches (voir encadré), les provisions du bord. On faisait ça généralement dans la foulée. Avant de repartir, on avait une petite journée pour nous.

Je n'ai pas été à l'école. On apprenait sur le tas. J'ai passé le brevet de Capacitaire avec Adrien *Delain* à Port. Il habitait rue Nationale. Donc c'était lui qui nous faisait l'école. Ça se passait entre deux marées quand on était à terre. Il a fallu **racheter une marée** pour passer l'examen.

La Capacitaire nous donnait le droit de remplacer le patron à bord d'un bateau. Après il a fallu le **Lieutenant de pêche** et après encore le **Patron de pêche**. Ça a été de plus en plus draconien.

On apprenait les problèmes de cartes et la législation maritimes, la sécurité à bord, les **amers**, ce que voulaient dire les bouées, les entrées de chenaux, les entrées de port… Adrien *Delain* était un ancien capitaine de la marine marchande. La formation durait 3 mois. Donc on y allait en **sous-marée**, quand on était à terre. Il n'était pas question de rester à terre pendant 3 mois.

Racheter une marée : ne pas être payé pendant une marée.

Capacitaire, Lieutenant de pêche, Patron de pêche : Voir encadré Les formations page 53

Amers : éléments visuels à terre permettant aux bateaux de se repérer par rapport à la côte.

Sous-marée: une marée écourtée



Le carré du *François-Xavier*

Le lavage des planches

La cale à poissons du bateau est compartimentée à l'aide de cloisons constituées de planches. Celles-ci sont glissées dans des rainures pratiquées dans des montants verticaux. D'autres planches horizontales jouent le rôle d'étagères et permettent d'éviter l'écrasement des poissons du fond par compression. Après chaque trait de chalut, les poissons sont entreposés en couches alternées avec de la glace dans les compartiments de la cale. Ces planches étaient lavées par le mousse après chaque marée.

On apprenait les problèmes de cartes



Bannes en osier : larges paniers plats où était disposé le poisson pour la vente.

Pissot : fontaine où les femmes lavaient les bannes.



Juliette Mora

J'ai commencé à travailler à treize ans. Je transportais les **bannes en osier**, je les lavais et je les frottais au **Pissot** avant de les rapporter aux bateaux. Je marchais dans des galoches cloutées. L'hiver, j'avais froid. L'eau était glacée. Je tapais mes bras contre mon corps pour me réchauffer. Plus tard, j'ai fait des heures de ménage chez des particuliers, au café *Humbert*, au casino de Vierville. A la maison, je travaillais beaucoup aussi.

J'ai fait des heures de ménage chez les particuliers, au *café Humbert*

L'APPRENTISSAGE



Je transportais les bannes en osier ...



... je les lavais et je les frottais au pissot



ALBERT CAVEY

J'ai embarqué à l'âge de quatorze ans, après mon Certificat d'Études, à bord du *Notre Dame de la Délivrance*. C'est mon frère Auguste qui était patron. Ce sont les matelots du bord qui nous apprenaient le métier : **faire le quart**, **faire les épissures**, **ramender le chalut**. Pour tout ce qui était navigation, on allait à l'école de M. Adrien *Delain* qui nous apprenait les calculs nautiques, les problèmes de cartes. La vie à bord était rude. On dormait dans des couchettes, on appelait cela des cabanes. On allait chercher dans les fermes des environs une **gluée de paille** qu'on disposait dans la couchette. A bord, il y avait huit cabanes et on était neuf. Comme j'étais mousse (voir encadré : l'équipage page 45), je n'avais pas de cabane à moi. A chaque fois qu'un homme était de quart, je prenais sa cabane. On partait 8/10 jours. On avait des cirés qui n'avaient rien à voir avec ceux de maintenant. C'étaient des cirés à l'huile de lin. Les manches du ciré nous frottaient autour des poignets, et à force, on attrapait des **rouins**. Avec les piqûres de câble ou de poissons, on avait souvent des panaris.

La nourriture n'était pas bien riche et variée

La nourriture n'était pas bien riche et variée. On mangeait du poisson, rien que du poisson toute la semaine ! On a commencé à manger de la viande à bord, deux ou trois ans après que j'ai embarqué. On emmenait un bifteck. Il y avait des pois aussi qu'on mangeait sans rien. On coupait une tranche de pain et on la trempait dans la marmite de pois blancs. La boisson, c'était du cidre ou de l'eau. Le patron (voir encadré : l'équipage page 45) avait, dans sa couchette, deux bouteilles de rhum et il en distribuait un dé à coudre dans le café après manger.

Rouins : Irritations provoquées par le frottement des cirés

Faire le quart : être de veille, de faction dans la passerelle

Faire les épissures : opération consistant à raccorder deux cordages.

Ramender le chalut : réparer un filet de pêche ayant subi une avarie.

Gluée de paille : gerbe de paille. (Vient de glu ou glui : paille dont on se servait pour envelopper le poisson.)



On dormait dans des couchettes, on appelait cela des cabanes



Ce sont les matelots du bord qui nous apprenaient le métier.

ALBERT CAVEY

Lors de ma première marée, nous sommes partis au bout de la pointe de l'Angleterre près de Newlyn (Cornouailles).
N'empêche que notre vie était quand même dure. Sur les bateaux de pêche sur le côté, on était toujours dans les embruns. Quand on ne pouvait plus travailler, on allait en **relâche** en Angleterre, à Newlyn donc, ou alors à Falmouth, Dartmouth,

En relâche : Interruption momentanée de la pêche

Un jour, j'ai été pris d'une crise d'appendicite

Plymouth, Brixham.
Un jour, j'ai été pris d'une crise d'appendicite en mer et on a été me conduire à Dartmouth situé à l'embouchure de la rivière Dart, là où on forme les officiers de la marine anglaise. Je suis entré à l'hôpital pour me faire opérer et j'y suis resté 21 jours. J'ai été très bien soigné et accueilli par les visiteurs qui venaient voir leurs malades. Au bout de 3 semaines, le bateau est venu me chercher et on m'a rapatrié en France.
J'ai passé mon Brevet de Capacitaire (voir encadré) à Caen. A bord des bateaux de pêche de Port, c'étaient les matelots, et non le patron, qui décidaient si un mousse était capable de passer novice, puis par la suite matelot (voir encadré : l'équipage page 45). Vers l'âge de dix-huit ans, je suis parti à Cancale à l'École Maritime *Les Rimains* qui à l'époque était tenue par des Frères, et j'y ai passé mon Patron de Pêche (voir encadré).
Après, j'ai rembarqué.



Je suis parti à Cancale à l'école Maritime *Les Rimains*



Quand on ne pouvait plus travailler, on allait en relâche en Angleterre

Les formations

Brevet de capacitaire : permet de commander un navire pour la petite pêche ou la pêche côtière.

Lieutenant de pêche : permet de remplir la fonction de second pour la pêche au large.

Patron de pêche : permet d'exercer la fonction de capitaine pour la pêche au large.

Mécanicien (motoriste à la pêche) : remplit la fonction de mécanicien. Il existe plusieurs niveaux de formation basés sur un nombre de CV.



PATRICK JEANNE

Je suis né en 1950. Je suis mareyeur professionnel depuis 1970. Mes parents étaient, avant moi, détaillants et mareyeurs également, à Grandcamp. En 1970, j'ai pris la succession de mon père lorsqu'il a déclaré qu'il ne voulait plus travailler à cause de sa maladie. Je me suis retrouvé propulsé dans le mareyage bien que ce n'était pas la voie qui m'intéressait. En effet, j'étais plutôt branché voitures et j'aurai normalement dû travailler comme vendeur dans un garage.
Mes parents faisaient le marché de Saint Lô. Ils étaient marchands, forains, en poissons. Ils avaient une toute petite structure et étaient en nom propre. Ils achetaient quand même en criée, ce qui était possible à cette époque-là pour les gens qui étaient détaillants. Le métier de mareyeur, ils ne l'ont jamais exercé. C'est moi qui l'ai exercé à partir de 1970.
J'étais un enfant gâté, fils unique et je n'ai pas du tout travaillé. Franchement, je passais mes vacances à me promener et à profiter du bon temps. J'ai découvert le métier en réalité en 1969 quand j'ai arrêté mon cycle secondaire en terminale. Il a fallu aller faire une année d'armée militaire derrière, donc ça m'a prédisposé à travailler fin 1970.

Je me suis formé avec mon père

Il a bien fallu remplacer mon père qui avait décidé de ne plus travailler puisqu'il souffrait de ses jambes. Et ma mère était encore relativement jeune et donc pas prête à prendre sa retraite. Je ne pouvais pas la laisser toute seule assumer cette respon-sabilité. Elle avait encore une bonne douzaine d'années à travailler.
Je me suis formé avec mon père qui m'a donné les tuyaux nécessaires. Les seuls tuyaux qu'on a entre père et fils. Ceux-là, ils sont très importants car ce sont des informations qu'en principe on ne donne qu'à ses enfants. J'ai donc appris très vite dans ce métier.



Enregistrement des ventes à la criée

No Photo

JEAN-PIERRE CARDRON

J'ai fait sixième, cinquième et comme ça ne me plaisait pas d'apprendre, je suis parti apprendre un métier. J'ai appris le métier de serrurier. J'ai eu mon CAP. C'était un métier qui pouvait t'ouvrir plusieurs voies.
A onze ans, onze ans et demi, interdiction de passer mes vacances sans travailler. Je travaillais 1 mois parfois 1 mois et demi. Papa était mécanicien et le bateau allait chez *Baheux*. Il avait demandé à Pierre *Tanquerel* et Rémi *Baheux* : « Peux-tu prendre mon gars pour 3 semaines, 1 mois ? ». Il n'y avait pas de problème à cette époque-là. Il y avait de l'embauche. Ma première journée, à onze ans et demi, je m'en souviendrais toujours. Cela m'avait frappé, j'avais fini à minuit. On avait fait des heures sup. Pierre *Tanquerel*, le directeur technique de chez *Baheux*, m'avait mis sur une perceuse. Je perçais des plots pour *Valéo*. Une commande devait absolument partir avec Alfred, le chauffeur de l'atelier, qui devait livrer dès le lendemain matin à la première heure. A cette époque-là, on faisait cinquante-deux heures. On travaillait le samedi matin.

On a connu les vieux camions avec les roues pleines

Entre deux, je faisais des débarques. J'ai fait des débarques de bonne heure. J'ai passé des nuits à travailler sur le quai avec les hommes et les femmes de débarque. On a connu les vieux camions avec les roues pleines. Pour monter les tentes, c'étaient des piquets en ferraille, des barres en bois et des toiles. Il faisait froid là-dessous. Les coffres en bois étaient lourds, ils pesaient environ cinquante kilos parfois plus encore. A cette époque, il n'y avait pas de limite de poids pour les coffres en bois. Maintenant chaque coffre doit peser un certain poids. Donc, on

remplissait le coffre entièrement. Il pouvait faire quarante, cinquante, soixante kilos. Quand c'était soixante kilos de raies, le gars qui portait le coffre après la vente, il fallait qu'il se pastille les soixante kilos à bout de bras. C'était quelque chose, c'était dur. C'étaient des débarques qui pouvaient durer 12 heures par moments. A cette époque-là, les cales des chalutiers étaient pleines à bloc. Au moment de la plie, ils remplissaient le bateau. On allait déjeuner avant les rouges (les grondins). Les rouges, c'étaient les poissons qu'on débarquait en dernier pour ne pas qu'ils blanchissent. Donc avant les rouges, on allait déjeuner au café. C'étaient des vrais diners.

Les tentes, c'étaient des piquets de ferraille, des barres en bois et des toiles



Les coffres en bois étaient lourds





Le Service Militaire

Albert C

No Photo

Jean-Jacques Vingtrois

Je suis parti au service militaire à vingt ans. On faisait les classes à Brest pendant 1 mois et ½. Après j'ai été affecté à Cherbourg. Embarqué sur l'escorteur côtier : *Le Fougueux,* je me rappelle être parti de Brest à 9 h du matin par le train et être arrivé à 9 h du soir à Cherbourg. Les changements ! 12 heures de route. En plus, c'était une Micheline qui faisait toutes les gares.

Quand je suis arrivé à Cherbourg, je me suis dit : « Qui que ch'est que c'bata-là ? » J'arrive à bord, on me dit : « Vingtrois. C'est toi Vingtrois ? Bon t'arrives bien. On s'en va en Afrique ». On est parti en Afrique le 16 mai. On est descendu, on a traversé le Golfe de Gascogne, direction les îles Canaries. On a été 3 jours sur place. Après route Dakar, 8 jours à Dakar. Ensuite, on est descendu à Abidjan, Cotonou, Pointe Noire, Libreville. On a été jusqu'en-dessous de l'équateur. 4 mois parti. Quand je suis revenu, j'étais content du voyage.

Après, en plein hiver, on est parti en mission de représentation jusqu'en Belgique, à Ostende.

En repartant d'Ostende, pour continuer notre route en mer du Nord, on a subi une grosse tempête. L'Amirauté nous a donné l'ordre de faire demi-tour, route Cherbourg. On marchait à trois/quatre nœuds,

on ne pouvait pas mettre plus, tellement il faisait gros temps. C'était en novembre/décembre 66. Après on a été à Cherbourg. Puis, on est descendu faire des exercices dans la baie de Douarnenez.

Ils m'ont embarqué sur un autre bateau qui restait à Cherbourg: *L'Opiniâtre*



www.alabordache.fr auteur inconnu

On est allé aussi au sud de l'Irlande

On est allé aussi faire un peu de promenade au sud de l'Irlande. Sur le *Fougueux*, on était quarante marins. C'était un bateau de cinquante mètres. Le pont était tout plat. C'est à se demander comment il tenait la mer. On marchait à vingt / vingt-cinq nœuds. On appelait ça des escorteurs côtiers, mais ils avaient la fonction de chasseurs de sous-marins. On faisait des exercices avec des sous-marins. On lançait des grenades de l'autre côté des sous-marins pour ne pas les mettre par le fond. En 10 minutes, on pouvait lancer vingt grenades. On avait un sonar. Les sous-marins se posaient sur le fond dans la baie de Douarnenez. Il fallait qu'on les cherche avec le sonar. « dom ….. dom …. dom…. » Dès qu'on avait l'écho du sous-marin, on s'en allait droit dessus. Et plus on s'approchait du sous-marin, plus le son se rapprochait : « dom…. dom…. dom…. ». Quand on arrivait juste au-dessus :

« Dommmmmmm ». Echo instantané. Tu voyais le sous-marin au sondeur. C'était vraiment intéressant comme exercice. Le service durait 16 mois mais je suis parti un mois avant la quille. J'avais reçu un message disant que Maman avait été opérée donc ils m'ont donné la quille un mois plus vite. Le bateau s'en allait en mission, donc ils m'ont embarqué sur un autre bateau qui restait à Cherbourg : l'*Opiniâtre*. J'ai fait 8 jours sur ce bateau, j'ai eu la quille. J'étais content de mon service.



Sur *le Fougueux*, on était quarante marins



www.alabordache.fr auteur inconnu



Jean Lorillu

En février 1958, je pars au service militaire dans l'armée de l'air, par devancement d'appel. Mon beau-frère rentrait d'Algérie et m'a remplacé à l'avitaillement pendant mes 28 mois d'absence. J'ai devancé l'appel pour que nous ne soyons pas en doublon sur l'activité. Il y avait la guerre de pacification en Algérie. Plusieurs de mes copains de Port et de Grandcamp ont été blessés ou tués là-bas. J'ai été basé deux mois à Chartres, puis à Ris-Orangis au sud de Paris. Nous ne sommes jamais partis en Algérie, mais nous avons souvent été informés que nous devions partir ! J'avais signé pour 18 mois la durée légale, mais je suis revenu fin mai 1960. Cela a été plus long que prévu.

Le service militaire



En février 1958, je pars au service militaire dans l'armée de l'air...
J'avais signé pour 18 mois, la durée légale, mais je suis revenu fin mai 1960. Cela a été plus long que prévu.



Albert Cavey



Appelé par la Marine, vu que j'étais marin, je suis allé à Pont Réan en Bretagne. Au bout d'un mois, après avoir reçu toutes les vaccinations et mon habillement, j'ai embarqué sur un destroyer d'escorte de cent mètres de long que les Américains avaient donné à la marine française. Il avait été rebaptisé le *Kabyle*. J'étais parti pour 18 mois mais en raison de la guerre d'Algérie, j'ai fait 26 mois et 1⁄2 de service. J'ai eu trois commandants.

J'ai passé 25 mois et demi sur le *Kabyle*. A bord, pas de hamac mais des couchettes, des plateaux pour nous servir, rien à voir avec les bateaux français !

Au début, le bateau était basé à Toulon où il faisait partie de la base anti-sous-marine. On faisait des exercices au large de Toulon. Quand l'affaire du Canal de Suez a éclaté en 1956, on est parti là-bas. En tant que commandant de vedette, j'ai débarqué à Port-Saïd. On est resté un mois et demi devant Suez, puis on nous a dit de partir, et on est parti.

On a fait route sur Chypre en passant par le Détroit de Messine et on est allé sur les côtes



www.alabordache.fr auteur inconnu

algériennes pour faire de la police. On appuyait les troupes qui étaient à terre avec notre armement. On a fait tous les ports d'Algérie. La vie à bord était bien. On avait des commandants qui étaient sympathiques. Je n'ai pas eu à me plaindre. Au contraire ! Au bout de 26 mois et demi, j'ai été rapatrié dans mes foyers. Entre temps, je m'étais marié, un petit garçon était venu au monde. Aussitôt, j'ai repris le collier.



J'ai passé 25 mois et demi sur le Kabyle



No Photo

Jean-Pierre Cardron

J'ai fait un an de service militaire dans la marine. J'ai fait 3 semaines et demi de classe à Brest et après j'ai embarqué à bord d'un escorteur rapide : le *Basque*. Le plus gros de la flottille. J'ai passé un service militaire formidable. J'ai failli faire le tour du monde. Un jour, à l'appel, on me dit que j'allais partir sur la *Jeanne* pour faire le tour du monde. Je ne voulais pas y aller. Je voulais me marier en rentrant. J'avais économisé pour payer le mariage. Donc, si je partais, cet argent j'allais le manger. Mon commandant m'avait dit que si quelqu'un se proposait à ma place je ne partais pas. Et heureusement pour moi, quelqu'un s'est proposé. C'était bon pour moi. Il était temps car il ne restait plus que deux jours.

Du coup, je suis parti sur le *Basque*. J'étais mécanicien. Je faisais chaufferie et machines. Quand j'étais à terre, j'étais rattaché au service extérieur. Je rentrais presque toutes les semaines, par tous les moyens : avion, train, bateau, stop.

On accompagnait les sous-marins qui faisaient des essais. On a fait les derniers essais du *Gymnote* qui était le dernier sous-marin opérationnel pour le nucléaire.

On a accompagné le *Redoutable*

Après, on a accompagné le *Redoutable*, puis le *Terrible*. On était soit du côté de Biscarrosse, soit du côté des Açores. Aux Açores, on était en attente de la fusée pour la réceptionner. On était basé à Brest. Toutes les semaines, on était en mission. On partait aussi en croisière : il y avait la croisière d'été et la croisière d'hiver. C'était un bon bateau. Plus il faisait mauvais temps, moins il y avait de monde à la cantine et donc mieux on mangeait.



www.alabordache.fr auteur inconnu

J'ai embarqué à bord d'un escorteur rapide *Le Basque*. On a accompagné le *Redoutable*



www.alabordache.fr auteur inconnu



Le Métier

Ramendage à bord
du *François Xavier*



Les couches : (Toiles à couche) Toiles indispensables en boulangerie pour la fermentation et la pousse des pains. La toile est disposée en accordéon sur un plan horizontal de façon à ce que chaque creux de toile reçoive un pain.

Paul Thomines

C'était une petite boulangerie. Il y avait un ouvrier, il y avait papa puis quelque fois un apprenti. Dans le fournil, il y avait le pétrin. Il y avait **les couches** pour mettre le pain à pousser. Il y avait le four au bois ou au mazout, si on pouvait chauffer au mazout. C'était un vieux four en pierre. C'était plus embêtant quand il fonctionnait avec des fagots. Il fallait alors mettre directement les fagots à l'endroit où on mettait le pain puis il fallait enlever les braises. Alors là, on n'était pas blanc par la farine, on était plutôt noir. Je me rappelle papa avait l'habitude, il mettait tant de fagots la première fournée, mettons huit, après il diminuait parce que le four avait déjà pris de la chaleur. A chaque fournée il fallait réchauffer avec des fagots. Quand il n'y avait pas de lumière, il pétrissait à bras. Je ne l'ai fait qu'une fois. Il y avait une panne de courant quand j'avais pris… On a été plusieurs jours sans courant.

Ils payaient le pain toutes les semaines

Quand les bateaux commandaient d'avance, ça allait, on prévoyait. Mais quand ils ne commandaient pas, il fallait recommencer à faire un peu de pain, juste pour un bateau. Certains prenaient huit à dix pains de quatre livres. Ils payaient le pain toutes les semaines. Enfin, ce n'était pas moi qui m'en occupais, c'était ma femme. Mais à présent, ils embarquent beaucoup de petits pains. Ils mettent ça dans leur cale à glace. Ils les sortent à mesure et ils ont du pain plus frais

Il y avait trois boulangers en ce temps-là. Trois, l'été ça allait mais l'hiver ça faisait trop pour la population. A présent, il y en a moins mais il y a des grandes surfaces qui vendent du pain.

Je suis revenu en 49 après mon apprentissage et j'ai travaillé avec papa. Il y avait un ouvrier boulanger, moi je ne m'occupais que de la pâtisserie.

les brioches pour les baptêmes de bateaux

Je faisais toute la pâte à chou, les mokas, un peu de tout… Le Paris-Brest et les brioches pour les baptêmes de bateaux (voir encadré). Elles faisaient la longueur de la table. On avait de grandes plaques en tôle pour les faire. Il en fallait trois ou quatre par baptême. Après la guerre, il a fallu refaire les trois quarts de la flottille donc il y avait souvent des baptêmes. Car tous les nouveaux bateaux étaient baptisés et, même s'ils prenaient un bateau d'occasion, ils changeaient

Le baptême des bateaux

C'est une cérémonie religieuse qui consiste à bénir le bateau et son équipage. Le bateau est béni par le prêtre de la paroisse en présence du parrain et de la marraine du bateau, du maire, des autorités maritimes (administrateur, syndic) … Du sel et du blé bénits sont répandus sur le pont du navire. Le sel symbolise la conservation de l'équipage et le blé, la prospérité.
Ensuite, on procède à la distribution de la brioche bénite.

Les brioches pour les baptêmes de bateaux.



Paul Thomines

le nom et ils faisaient un baptême avec le nouveau nom. C'est en le voyant faire que j'ai appris. On avait l'habitude de faire les brioches.

En pâtisserie, on avait une bonne clientèle

J'ai remplacé papa en avril 65. On a commencé à acheter du matériel, parce que du temps des parents, il y en avait peu. Ce n'était pas moderne, on faisait tout à la main. Le matériel n'avait pas évolué. A part qu'on chauffait au mazout. On avait un brûleur. Le pétrin, le four, c'était toujours le même. Tous les ans, on modernisait. On a refait la boutique. J'ai changé de four. J'ai acheté une batteuse parce qu'avant je montais les œufs au fouet. J'ai bien monté trente-deux œufs pour faire une génoise. C'était un soulagement parce que le temps que la batteuse monte, moi je pouvais faire autre chose. Et puis, c'était moins fatiguant quand même.
En pâtisserie, on avait une bonne clientèle. On faisait plus que les parents. On faisait de tout. Les croques en bouche, c'est un truc que je n'aimais pas faire. Il fallait tout calculer pour arriver à l'heure. Les croque-en-bouche, si on les faisait le matin pour le soir, si le temps était humide ou orageux, ils se « cassaient la goule ». Je ne commençais à les faire que l'après-midi. Et puis après il fallait que j'aille les livrer. Quelquefois, j'en avais jusqu'à 10 heures du soir. Aujourd'hui, quand ils font des pièces montées, ils ont des socles, des plateaux. Ils font des gâteaux séparément qu'ils mettent sur chaque plateau. Il n'y a pas de problème. C'est bien plus simple. Avant, si on faisait une pièce montée en moka, quand on la montait, elle était droite mais si elle était dans une pièce à la chaleur, le beurre ramollissait. Alors la pièce montée, elle penchait. Je faisais le Paris-Brest il y avait cinq kilos de beurre, cinq kilos de praliné et quatre litres de crème pâtissière. C'est le gâteau qu'on vendait le plus. On faisait plus de croissants qu'à présent. Regardez, vous allez acheter un gâteau, un croissant, je trouve que c'est cher. Tout a augmenté mais en proportion, je trouve que les gâteaux sont chers. Les gens achetaient des gâteaux surtout le samedi et le dimanche ou l'été. Le dimanche, quand c'était fête, on avait des listes de commande. On a eu de bonnes années de 65 jusqu'en 75. Les gens restaient à Port. Ils achetaient tous à Port. Après, ils ont eu leur permis de conduire, ils allaient à Bayeux. Les Bretons nous ont fait travailler aussi quand ils sont arrivés dans les années 70. Le samedi, avant de repartir à la mer, c'était le dimanche pour eux.

Baptême de "La Grâce de Dieu" Septembre 1947





Juliette Mora

Je me suis mariée d'abord avec Marcel *Thomines*, avec qui j'ai eu deux enfants Marcel et Claire qui est décédée. Mon mari est mort en 1940, pendant la guerre, à Eastbourne, en Angleterre suite à des blessures reçues lors de l'évacuation de Dunkerque. J'ai été factrice pendant quatre ans. Je faisais jusqu'à 70 km par jour à pied et à vélo. A cette époque, il n'y avait pas de boîte aux lettres. Heureusement que j'étais de Port et que je connaissais les noms des personnes et des rues. J'ai dû quitter mon travail car j'étais très fatiguée. Ensuite j'ai rencontré Manuel avec qui je me suis mariée en 1944.



J'ai été factrice pendant quatre ans



j'ai rencontré Manuel avec qui je me suis mariée en 1944.



Manuel Mora

J'ai quitté mon pays, l'Espagne, pour fuir le régime franquiste. Je faisais l'école des Beaux-Arts et je voulais travailler dans les métiers du dessin et de la publicité. Je suis arrivé en France en 1939. J'avais 19 ans. J'ai fait plusieurs camps de réfugiés. J'ai travaillé dans une ferme dans la région de Montauban ; labourer, traire les vaches, sarcler, toujours sarcler... J'ai travaillé ensuite au grand séminaire. J'ai fait la connaissance d'un peintre espagnol avec qui j'ai gardé longtemps le contact. Plus tard, lorsque je lui ai appris mon mariage avec Juliette, il m'a offert un dessin, "L'arbre de la tentation" qui est dans le couloir, à l'entrée de notre chambre. Un jour, j'ai été emmené par des policiers. Nous avons été plusieurs espagnols à être regroupés et envoyés en direction de Cherbourg. Je suis arrivé à Commes. J'ai travaillé pour les Allemands à la construction du Blockhaus de Longues-sur-mer. Ensuite, j'ai travaillé pour les Anglais. Ils avaient établis leur campement dans les dépendances de *l'Hostellerie du Bosq*, à Commes. Ils embauchaient de la main d'œuvre. Ils recherchaient un peintre pour dessiner des panneaux de signalisation routière, écrire en plusieurs langues les avertissements, l'emplacement de certains baraquements du camp militaire. On m'a fait faire un essai. L'Anglais m'a dit :

- Oh good, are you artist ?
- Yes, yes, lui ai-je répondu car je ne voulais pas les contrarier.

C'est comme ça que j'ai commencé mon activité professionnelle de peintre.

Après la guerre, il y a eu la reconstruction du village. Le troisième bassin n'existait pas. Les chantiers *Tabourel* et les chantiers *Allard* construisaient des bateaux neufs. J'ai peint, de

"L'arbre de la tentation"
à l'entrée de notre chambre.



J'ai peint de la quille au bout du mat, les cinq premiers bateaux, dont le *Sancta Maria*



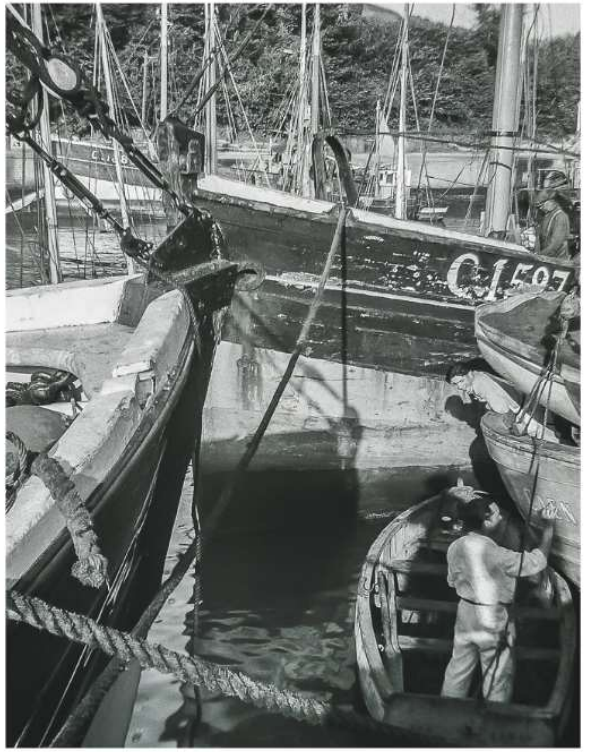
Manuel Mora

tenaient les planches de bois, puis je badigeonnais l'ensemble au minium de plomb. Je peignais ensuite le bateau. Je montais tout seul jusqu'au mât. Après, il y a eu une équipe de peintres à la coopérative. J'ai continué à faire les lettrages des bateaux. En 1949, je me suis installé comme artisan peintre. M. *Oblet*, après m'avoir fait faire un petit travail, m'a conseillé de me mettre à mon compte. Il n'était pas encore maire à cette époque. J'ai fait le



Les caractères gothiques, une spécialité de Manuel Mora





J'ai continué à faire les lettrages des bateaux

Manuel Mora

Oblet, après m'avoir fait faire un petit travail, m'a conseillé de me mettre à mon compte. Il n'était pas encore maire à cette époque. J'ai fait le métier complet : peinture, vitrerie, pose de papier peint. Je travaillais en extérieur et en intérieur. J'avais des ouvriers et des apprentis selon les besoins du travail. J'avais comme clients des particuliers de Port-en-Bessin, *l'Hôtel de la Marine*, la gendarmerie où j'ai peint et tapissé les appartements des gendarmes. Le garage *David* m'envoyait des clients pour dessiner les numéros et les lettres du matricule des voitures. J'ai travaillé à Sainte-Honorine-des-Pertes et à *l'Hostellerie du Bosq* à Commes. J'ai travaillé de 1944 à 1983. J'ai eu une belle clientèle. A la retraite, j'ai peint des tableaux pour mon plaisir. Voilà, ce sont les choses de la vie ».



Lancement du *Chanoine Bernard*



Manuel *Mora* prépare des décors pour la Bénédiction de la mer



En 1949, Je me suis installé comme artisan peintre



Les jetées de Port , dessin de Manuel *Mora*



Berthe Delain

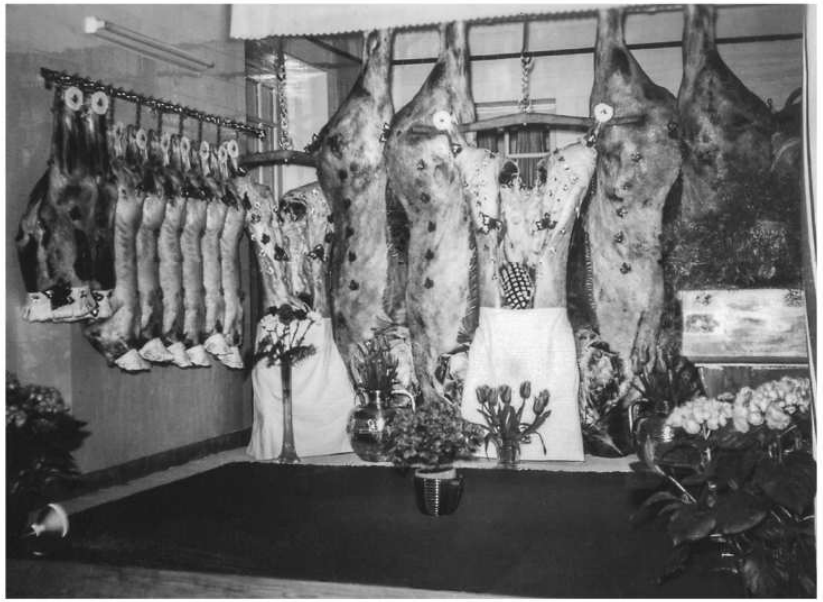
J'ai travaillé comme secrétaire chez M. *Taussac*, à la charbonnerie. Il avait son chantier et son bureau en face de la gare. Je m'occupais des papiers et de l'essence pour les chaloupes. Il n'y avait peu de chalutiers. Beaucoup de chaloupes partaient pour la petite pêche. Je me suis mariée en 1933 avec Marcel *Delain*. Il était boucher comme ses parents. Nous avons repris la boucherie qui se trouvait à la place de la quincaillerie *Hutrel*.



Je me suis mariée en 1933 avec Marcel *Delain*



La boucherie décorée pour Pâques



Nous avons repris la boucherie, à la place de la quincaillerie *Hutrel*



Virer le chalut: remonter le chalut

Albert Cavey

Après le service, j'ai embarqué comme marin avec mon frère à bord de la *Bienheureuse Thérèse*. Avant de partir au service militaire, j'avais pris trois fois le commandement de la *Bienheureuse Thérèse* avec dérogation de l'Administrateur. A l'âge de vingt-quatre ans, avec mon frère, j'ai fait construire un bateau le *François-Xavier*, un classique, pêche sur le côté de vingt-quatre mètres, aux Chantiers *Allard* de Port en Bessin. J'étais encore jeune, et avec mon frère, je me sentais plus en sécurité. Il avait plus d'expérience que moi. A quarante-quatre ans, j'ai vendu le *François-Xavier*, pour faire construire un « pêche arrière » à Paimboeuf, un chalutier en acier, l'*Annie-Dominique*.

A bord, on avait du confort des douches, des couchettes confortables, un carré pour manger. Grâce au pont couvert, on était moins sous la flotte. On avait les enrouleurs pour **virer le chalut** , ce qui occasionnait moins de fatigue. Enfin, si on veut, car il y avait toujours le temps passé sur le pont. Il y avait plus de soucis aussi parce qu'il fallait gérer le bateau.

J'ai embarqué comme marin avec mon frère à bord de la *Bienheureuse Thérèse*.



Collection "La Jolie Brise"

Le métier, c'était le chalut de fond

Le métier, c'était le chalut de fond. Autrement, j'ai fait le « chalut bœuf ». C'était un grand chalut qu'on traînait à deux bateaux avec le *Batavia*, un « pêche sur le côté » de Cherbourg de 27 mètres commandé par M. *Dubois*. On pêchait du bar, de la daurade. On débarquait à Cherbourg. On était huit marins à bord. On partait huit jours,



J'ai fait construire un bateau le *François-Xavier* , un classique, pêche sur le côté de 24 mètres



L'abbé *Leroy* baptise le *François-Xavier*

Couples du *Annie-Dominique* *en construction*



J'ai vendu le *François-Xavier* pour faire construire un « pêche arrière » *Annie-Dominique*



Albert Cavey

la passerelle du *Annie-Dominique*



quelquefois dix.
Du temps de la *Délivrance*, on vendait toute la pêche au kilo, à un seul mareyeur. Il n'y avait pas de vente à la criée. On triait le poisson sur le quai. Au début, les marins triaient directement sur le bateau.
Mon père et ses camarades marins ont créé la coopérative, au début des années cinquante. Elle fournissait, entre autre, des coffres et des petits treuils électriques. A cette époque, les bassins n'étaient pas à flots. Les portes écluses n'existaient pas. A chaque marée basse, les bassins étaient à sec.

On a monté la criée sur le quai avec des tentes en toile

Ensuite, on a monté la criée sur le quai avec des tentes en toile. Après, on a construit une criée en dur le long du deuxième bassin. Plus tard, avec la construction du « troisième bassin », on a eu une grande criée moderne. Plus tard, elle a été réfrigérée.
Les poissons les plus pêchés, c'étaient le tacaud, la raie, le rouget.
A cette époque, il y avait plus de bateaux que maintenant. J'ai vu, le lundi, des bateaux refusés à la vente car il n'y avait pas assez de place. Ce n'était pas drôle le lundi, de voir jusqu'à 120/140 tonnes de poisson sur le quai. Maintenant, quand il y a 40 tonnes de poisson, c'est le maximum.
Avec l'Europe, on a cassé pas mal de bateaux. Actuellement, la pêche est moins intensive. Certainement, qu'au bout d'un moment, la ressource s'en ressentira.
Les débarques duraient plus longtemps. Il arrivait souvent qu'on commence la débarque à dix heures du soir et qu'on la finisse le lendemain matin à dix heures : douze heures de débarque ! Il y avait en général quatre femmes de débarque attitrées, mais quand le tonnage était plus important, on embauchait six femmes, plus l'équipage. Après huit à dix jours de mer, les hommes devaient faire la débarque, ce qui entamait sérieusement leur temps de repos



A bord du *François-Xavier*



A bord du *Annie-Dominique*



Albert Cavey

Rabiots: suppléments

Radoub: Entretien, nettoyage et peinture complète du bateau qui est sorti de l'eau pour cette opération .

Caudière: marmite

à terre. En général, les bateaux ne restaient pas plus de quarante-huit heures au port.
La vente s'effectuait sous criée par deux crieurs. Il y avait un ordre de vente, par tirage au sort. Quand il y avait un fort tonnage, il valait mieux être placé au début, le bateau qui était placé à la fin vendait moins bien son poisson. Par moments, le poisson partait à la farine. A cette époque, il y avait pas mal de mareyeurs mais les plus gros ont disparu.
Maintenant, il n'y a plus de coopérative de mareyage. Les ouvriers ont été licenciés.
Les marins étaient payés à la part. Tous les frais et les charges étaient déduits du montant de la vente (gas-oil, glace, provisions, factures d'entretien, rôle ...). Le reste était réparti ainsi : 50% pour l'armement, 50% pour l'équipage.
Le bateau restait en moyenne quarante-huit heures à quai entre chaque marée. Sur ces deux jours, il y avait la débarque et la préparation du bateau. Donc, les marins avaient très peu de temps pour se reposer vraiment.
J'avais une trentaine d'années quand il y a eu les premiers congés. On était huit à bord, et à chaque marée deux hommes restaient à terre. Un mois entier de congés, cela n'existait pas, et c'est pareil de nos jours. On ne peut pas laisser à quai le bateau durant tout un mois.

A mon époque, c'est l'équipage qui faisait le radoub

A mon époque, c'est l'équipage qui faisait le **radoub** : il était embauché pour faire la peinture. Vers quatre heures de l'après-midi, on arrêtait pour faire la collation. On mangeait un bout de jambon avec un morceau de pain. Y en avait qui allaient aux maquereaux, alors on mangeait une **caudière** de maquereaux. D'autres qui allaient aux moules, alors pareil, on faisait une caudière de moules. A quatre heures, la journée était quasiment finie. Le mécanicien ou le charpentier qui était à bord, se mettait à table avec nous. Ça se passait vraiment en famille !
Le radoub pouvait durer un mois. C'étaient nos congés.
Après, ça a changé. Il a fallu aller de plus en plus vite pour ne pas que le bateau reste trop longtemps à terre. Trop de charges à payer! Pendant le radoub, les marins étaient enrôlés. De nos jours, ce n'est plus l'équipage qui fait le radoub, on fait appel à la coopérative qui envoie une équipe de peintres. Et pour la mécanique, on pousse le moteur à bout. Quand il est mort, on le remplace. Dans le temps, le moteur était démonté : culasse, piston.
Tous les crabes, langoustes, araignées, homards qui étaient pêchés au cours d'une marée étaient vendus aux mareyeurs. L'argent de cette vente était partagé entre les hommes d'équipage. Cela leur faisait des **rabiots**.

On était huit à bord, et à chaque marée deux hommes restaient à terre...



A mon époque, c'est l'équipage qui faisait le radoub



No Photo

Jean-Jacques Vingtrois

J'ai trouvé une place de matelot sur le *Ciel de France* avec Victor et François *Marie*. J'ai fait deux ans à bord du *Ciel*. À vingt ans et un mois, je suis parti à l'armée. En revenant, j'ai refait quatre ans à bord du *Ciel*. Au total : six ans à bord du *Ciel*. Après, j'ai embarqué à bord des *Trois Frangines*, j'y suis resté deux ans et demi, j'avais trouvé une place de second. Mais ce n'était pas la joie, on ne gagnait pas grand-chose. Donc je suis parti et j'ai embarqué avec Marcel à bord de la *Madone des Feux*, en août 1975 jusqu'en 1992 avec la sortie du *Vauban*. J'ai été sept ans sur le *Vauban* jusqu'à ma retraite. Je n'ai pas fait beaucoup de bateaux: quatre. J'ai dû faire deux ou trois marées d'emprunt comme patron. Une marée d'emprunt, c'est pour dépanner un bateau quand il manque quelqu'un dans l'équipage. J'ai refait deux marées à bord du *Notre Dame des Feux* où j'avais été mousse. A ce moment-là, le mécanicien c'était le père *Bézin*. Il me dit : « Je t'ai élevé mousse et maintenant, c'est toi le patron ! ». J'ai fait aussi une marée à bord du *François-Xavier* pour remplacer Papa. Et j'ai dû faire une marée à bord de la *Jolie Mouette* mais juste comme ça.

J'ai trouvé une place de matelot sur le *Ciel de France*



Collection "La Jolie Brise"

Marcel m'a demandé si je voulais être second

Quand j'ai embarqué avec Marcel, j'étais matelot. C'est Pierrot *Ménard* qui était second. Après il a débarqué parce qu'il était malade. C'est Michel *Langlois* qui a fait le remplacement. Il a fait une marée comme second. Mais cela ne lui disait rien de continuer. Au bout d'un moment Marcel m'a demandé si je voulais être second. J'ai accepté. Ensuite, il a fallu que le mécanicien aille à l'école. C'était *Tasset*, qui est de mon âge, qui était mécanicien. Il n'a pas voulu y aller. Alors Marcel m'a dit : « Veux-tu aller à l'école ? ». Je lui ai répondu : « Oui, s'il n'y a pas le choix ». Il fallait un mécanicien avec un brevet. *Tasset* ne voulait pas y aller donc j'ai été à l'école pour passer mon 500 ou 700 CV. C'était dans les années 86. J'ai été à l'école pendant trois mois à Cherbourg.

Je suis sorti premier à l'examen de mécanicien mais je n'ai pas pratiqué le métier de mécanicien puisqu'il y avait déjà un mécanicien à bord. Je faisais des remplacements. J'aurai bien aimé participer quand on faisait le démontage du moteur, le rodage des soupapes. Mais comme j'étais second, j'avais la responsabilité des gars sur le pont. Quand on était en radoub, Marcel n'était pas toujours là. Il me donnait des consignes pour les gars ce qui fait que je ne pouvais pas aller dans la machine. Alors je m'occupais de la peinture avec les gars sur le pont. On frottait la coque du bateau tous les six mois à peu près. Le grand radoub, c'était une



Collection "La Jolie Brise"

j'ai embarqué à bord des Trois Frangines

Collection "La Jolie Brise"



J'ai dû faire une marée à bord de la *Jolie Mouette*

Jean-Jacques Vingtrois

fois par an en été. Au bout de six mois, on faisait le lavage de la coque, puis la peinture sous-marine, on ne faisait pas la peinture des hauts. Les hauts, c'était une fois par an. Autrement, j'aurai bien aimé faire de la mécanique. Quand il fallait remplacer le mécanicien, ça me plaisait bien. Il n'y avait pas grand-chose à faire. Il fallait vérifier que ça tournait bien et mettre de l'huile et puis voilà.

Quand j'étais mousse, on passait en congé un par un. A bord, on était huit, alors il fallait faire sept marées pour être en vacances. Donc tous les deux mois, deux mois et demi, tu avais une semaine de vacances. Ce n'était pas mal pour l'époque. C'était tout nouveau les vacances. Avant, les gens n'en avaient pas. Quand j'ai embarqué avec Marcel, c'était toujours comme ça mais à un moment donné, on a pris les vacances à deux. C'était deux par deux. C'était mieux. On faisait à peu près trois marées et on était en vacances. Le délai avait diminué de moitié. Ça a continué comme ça avec Bruno, sauf quand il y avait quelqu'un de malade

La vie à terre, c'était la vie de famille. A ce moment-là, il n'y avait pas de voiture, on allait se promener à pied avec les copains et les copines. Au début de notre mariage, on était copain avec Raymond et Gisèle, Yvon *Hélie*, Chantal *Langlois*. On était plusieurs, trois ou quatre couples.

On allait se promener à Huppain. On faisait la collation chez Tut-Tut (café-épicerie à Huppain). On revenait par la falaise, on rigolait. A cette époque, on s'amusait mieux que maintenant. Maintenant, les jeunes ne savent plus s'amuser. On était ensemble, on n'avait pas de voiture, on n'avait que ça pour s'amuser. Alors on faisait avec. On pouvait se promener sur la route, il y avait moins de voitures. Maintenant, tu veux faire le tour de Huppain, t'as des bagnoles toutes les deux minutes.

Une journée à terre, ça passait vite. L'arrivée était agréable, le grand sourire ! Les départs ! Oh là là ! J'appréhendais à m'en retourner. Quand j'ai connu Annick, je lui ai dit : « Je vais arrêter de naviguer ». J'avais commencé à prendre des cours d'électricité auto par correspondance. J'ai laissé tomber. Quand tu arrivais après huit jours de mer et qu'il y avait des exercices qui m'attendaient, je n'avais plus envie de m'y mettre. Du coup, Annick m'a dit de ne pas m'embêter et de continuer la navigation. C'est que ça devait être comme ça. Il faut être réaliste.

Madone des Feux



Marcel *Thomines-Mora*





Alphonse Chasles

Je suis arrivé au chantier Gustave *Tabourel* le 9 juillet 1956. A cette époque-là, il n'y avait pas le troisième bassin. C'était l'ancien chantier. Il se trouvait au bout de la cale. J'ai travaillé chez M. Gustave *Tabourel* du 9 juillet 1956 au 1er janvier 1961. A cette date-là, M. *Tabourel* a vendu son fond à M. André *Bellot*. J'y suis resté jusqu'au 18 février 1987. Après je suis partis à la retraite.

Les chantiers ont dû déménager quand ils ont creusé le bassin. Les premiers bâtiments faits c'étaient les chantiers. On était content parce qu'on avait des chantiers fermés. Tandis qu'avant, chez M. *Tabourel*, le hangar, qui n'était pas bardé du tout, faisait à peine vingt mètres et on faisait des chalutiers de vingt-et-un mètres, donc tout l'arrière était dehors. On a eu froid là-dessous. On attrapait la crève les hivers pendant lesquels il faisait si froid… A cette époque-là, ce n'était pas comme maintenant, on avait une cabane en bois. Ce n'était pas très grand. C'est là qu'on ramassait tous nos outils, l'outillage. Et on y mettait nos vêtements, ça faisait vestiaire, ça faisait tout. Comme lavabo, c'était une grande cuve. On se lavait tous les mains là-dedans. L'eau était toute verte et dégueulasse. C'était comme ça.

On faisait 54 heures la semaine

On travaillait beaucoup plus que maintenant parce qu'on faisait 54 heures la semaine. Après, M. *Bellot* a fait barder le hangar.

Nous avions chacun notre boite à outils. Le charpentier de marine n'avait pas beaucoup d'outils. Il avait une **herminette**, c'était l'outil principal, des **fers à calfat**, un maillet, des ciseaux de charpentier, un rabot, un compas et une fausse équerre. Ça, il ne faut pas l'oublier. Les fausses

Herminette : outil tranchant emmanché, dont la lame courbe permet de dégrossir et d'aplanir les pièces de bois. C'est une hache à lame transversale.

Fers à calfat : outil permettant au calfat d'introduire un cordon d'étoupe dans les coutures afin de les rendre étanches.



Le hangar qui n'était pas bardé du tout, faisait à peine vingt mètres et on faisait des chalutiers. de vingt-et-un mètres, donc tout l'arrière était dehors. (ici , *Reine Mathilde* en chantier)



Centre culturel Léopold Sergthor, Port-en-Bessin

Opération de calfatage.

Collection "La Jolie Brise"



L' herminette, c'était l'outil principal ...

Alphonse Chasles

équerres de charpentier ce sont des fausses équerres spéciales.
Une table d'équerrage, c'est une petite tablette sur laquelle on lève tous les équerrages. Parce qu'un bordé de bateau, il s'en va en gauchissant. Et à chaque membrure, ce n'est pas le même équerrage. La table d'équerrage c'est un des outils principaux, avec l'herminette. Enfin l'herminette on ne s'en sert plus. Les rabots électriques vont plus vite. Parce qu'on rabotait les coques avec un rabot. Le bois, c'était du bois brut. Et bien ça, c'était une sacrée corvée. C'était dur. Et puis dans toutes les positions.
L'**étuve** existait déjà. C'était un collecteur de pipe-line du Débarquement. Le réservoir, ils ont dû le changer bien des fois parce qu'il se trouvait percé. Au départ, c'était un fut de deux cents litres. Il ne durait pas long. Je ne sais pas s'il faisait le temps de la construction d'un bateau.
On a toujours été assez nombreux, entre huit et dix. Quand on construisait des bateaux, il fallait du personnel, surtout au départ. On n'avait aucun moyen de levage. Il n'y avait pas de grue, tout était manuel. Il n'y avait rien. On montait les membrures avec trois palans : un au pied pour la glisser et deux pour la lever. Quand on montait l'**étambot** ou l'**étrave**, c'était pareil. Quand je suis arrivé en 1956, il y avait comme matériel, une vieille scie à ruban, un vieux tacot qui datait de je ne sais pas quand, et une dégauchisseuse. C'est tout ce qu'il y avait comme outillage.

Dans un bateau, le départ c'est la quille

Dans un bateau, le départ c'est la quille. Sur les grands bateaux, la quille était en deux morceaux. On faisait un écart, c'est comme une greffe en somme. Un **trait de Jupiter**. Et ça s'emmanchait à la masse parce qu'il n'y avait pas de clés. On mettait un peu de suif. Quand la quille était débitée, on montait l'étrave dessus, l'étrave et le **marsouin** qui faisait la courbe. Aussitôt que c'était

Étambot : pièce maîtresse de la charpente axiale. Il s'élève sur l'extrémité arrière et reçoit le gouvernail

Étrave : pièce maîtresse située à l'extrême avant de la charpente axiale

Étuve : coffrage en bois ou en métal dans lequel circule de la vapeur afin de soumettre les bordés à une chaleur humide qui les rend flexibles et permet de les ployer sans les casser

Trait de Jupiter: Raccord de deux éléments de charpente dont la découpe en zigzag rappelle la forme d'un éclair. (principalement utilisé pour la quille)

Marsouin: massif, généralement courbe, servant de liaison intérieure entre l'étrave et la quille.

Photo Dimitri Rogoff



Il y avait comme matériel, une vieille scie à ruban...





L'étuve était un collecteur de pipe-line du Débarquement...

Alphonse Chasles

Ventrière: bordé plus épais renforçant le ventre de la coque, utile notamment lorsque le navire est sur le flan à l'échouage

Bordés (ou bordage) : chaque planche recouvrant la charpente de la coque pour former l'enveloppe extérieure

Battis: Éléments de structure supportant le moteur

Barrot : pièce de bois transversale supportant le pont et servant également à maintenir l'écart des côtés du navire.

Membrures : Les membrures constituées de plusieurs pièces de bois, sont fixées perpendiculairement à la quille et constituent la structure transversale du navire qui donne la forme de la coque. (*couples*)

Serres : virures fixées à l'intérieur des couples, destinée à supporter les barrots (serre-bauquière) ou à renforcer la structure au niveau du ventre de la coque (serre de bouchain)

Carlingue : pièce maîtresse longitudinale placée à l'intérieur du bateau qui renforce la quille et maintient la base des couples

monté, on mettait l'étrave debout. Ça fait 35 cm une quille. L'arbre arrivait, on battait des traits et on le traçait. On le tournait. On donnait des traits de scie, à la main, parce qu'il n'y avait pas de tronçonneuse. Ça n'existait pas la tronçonneuse. Et on enlevait les quartiers, après on surfaçait. Des grosses courbes comme ça on ne pouvait pas les réaliser en une seule fois alors on sciait au fur et à mesure. On mettait debout, puis on mettait un bouquet en haut de l'étrave. C'était la tradition. Il n'y en avait qu'un qui traçait les membrures. C'est celui qui avait tracé le bateau. Après on débitait les membrures et on les montait au fur et à mesure jusqu'à l'arrière. Avant d'arriver complètement à l'arrière, on montait l'étambot. On faisait la partie arrière, on passait les **battis**, on **barrotait** et on pontait. Puis après, il fallait monter les **membrures**. Ça n'a pas changé, c'est toujours le même système. Une fois les membrures mises, on mettait les **serres**. Avant de border, on mettait les serres d'empattement, les serres de bouchains. Chaque chose à un nom dans la marine, chaque pièce. On montait la **carlingue**, on montait tout et on bordait une fois qu'on avait mis les serres. On mettait les **ventrières** à l'extérieur. Les ventrières étaient plus épaisses. Car à cette époque-là les bateaux échouaient. Alors, sur la partie qui échouait, les **bordés** étaient plus épais. Mais maintenant, on n'échoue plus puisque le bassin est à flot.

A notre époque, la quille était en orme, l'étrave, l'étambot étaient en chêne. Les bordés de fond, en dessous de la flottaison, étaient



Photo Dimitri Rogoff



Quand la quille était débitée...on montait l'étrave et le marsouin qui faisait la courbe... on mettait l'étrave debout. L'étambot, on le mettait en dernier.

On mettait un bouquet en haut de l'étrave.

Photo Dimitri Rogoff



Après on débitait les membrures et on les montait au fur et à mesure jusqu'à l'arrière.

Alphonse Chasles

en orme parce que l'orme tient mieux à l'eau de mer que le chêne. Le chêne s'effrite. Mais maintenant, ils mettent du chêne. Il n'y a plus d'orme. La graphiose s'est mise sur l'orme. La graphiose, c'est un champignon. Les bordés au-dessus de l'eau étaient en chêne et le pont en sapin. L'armature de la passerelle était au départ en chêne, à la fin en acajou. Et recouverte de contre-plaqué marine. Le contre-plaqué marine, c'était une révolution parce qu'autrefois c'était en frise. Le chêne venait des fossés. Dans la forêt, on ne trouve pas de bois cintré. Le fournisseur de bois nous amenait des **croches**, du bois cintré, parce que dans la marine, il n'y a rien de droit.

A l'époque, **ils brayaient** les joints, maintenant, ils ne le font plus. On brayait les joints avec un tipon qu'on trempait dans la marmite. Après il fallait gratter le brai. Il fallait se couvrir comme il fallait parce que ça brûlait les yeux. Ça brûlait partout. C'était une saleté ça. Maintenant, c'est fini, ils ne braient plus les joints. Sur le pont, ils le font toujours mais plus sur la coque. Il y avait aussi une autre corvée, c'était les mécaniciens qui la faisaient : le perçage du **tube d'étambot**. Autrefois, c'était à la main. On utilisait une barre à aléser. C'est une barre qui avait un couteau dessus. Elle avançait au fur et à mesure. Il fallait aléser l'étambot et la **mèche de gouvernail**.

Pour construire un bateau de vingt-et-un mètres, il fallait cent-vingt m3 de bois environ. Il fallait compter l'année pour le construire, parce qu'à cette époque- là il y avait les radoubs. Et au moment des radoubs, on n'y travaillait pas. Souvent, on finissait un bateau pour en commencer un autre.

Je vais vous expliquer un peu le lancement

Je vais vous expliquer un peu le lancement. Car on lançait les bateaux. On ne les mettait pas à l'eau. Maintenant, c'est une mise à l'eau qu'ils font. Mais les lan-

Tube d'étambot: Tube traversant l'étambot pour le passage de l'arbre d'hélice.

Mèche de gouvernail: Axe du gouvernail

Des croches: bois naturellement tord permettant de conserver le fil du bois lors de la découpe des pièces courbes (membrures).

Ils brayaient: Action de remplir les joints de brai goudronneux



Photo Dimitri Rogoff

Le fournisseur de bois nous amenait des croches, du bois cintré, parce que dans la marine il n'y a rien de droit.

C'était les mécaniciens qui le faisaient, le perçage du tube d'étambot.



Photos Dimitri Rogoff

Alphonse Chasles

cements, c'était une sacrée corvée. On préparait ça longtemps à l'avance, bien huit jours à l'avance, parce qu'il fallait tout dégager. Le bateau était en peinture à ce moment-là. On lançait les coques nues. Il n'y avait rien à l'intérieur. On les lestait d'abord. Il fallait faire le ciment puisqu'on les lestait au ciment. Autrefois, c'était des **gueuses** ou des galets. On mettait les galets entre les membrures pour lester le bateau une fois qu'il était lancé. Ensuite, on embarquait les réservoirs. On fixait les réservoirs, puis on embarquait le moteur, le réducteur, enfin, tout ce qu'il fallait.

Pour le lancement on manœuvrait des tonnes de bois. On mettait le bateau sur un **ber**, c'était comme un traîneau. On gîtait le bateau, on passait un ber dessous. Il y avait un grand longeron de huit mètres à peu près qui était sous la quille. On suiffait bien le dessous. On couchait le bateau sur le ber et on l'attachait dessus. C'était plus prudent. Et on faisait un chemin avec des plateaux avec du savon

Gueuse : masse de fonte telle qu'elle sort du haut fourneau

Ber : (ou berceau) charpente de bois (ou de métal) qui supporte un navire et glisse avec lui pendant le lancement.



Ça faisait une grande gerbe d'eau. (Lancement du *Sancta Maria*)

Alphonse Chasles

mou dessus. Ça l'avançait jusqu'à la cale. Le point le plus critique, c'était le balancement sur la cale. Ce n'était pas toujours facile à trouver. Dès qu'il arrivait dans l'eau, ça faisait une grande gerbe d'eau. Ce qui était émouvant, c'est que toutes les sirènes des bateaux se mettaient à sonner. Il y avait de grandes amarres de chaque côté pour freiner le bateau, pour qu'il n'aille pas s'échouer dans un autre bateau. Et après, c'était la fête. On arrosait ça et il fallait ramasser tout le matériel. Il y avait du bois à ramasser ! Il faut reconnaître que les manœuvres étaient très dangereuses. Quand on construisait les bateaux, on marchait ensemble. Il y avait mécanicien et forge. A cette époque-là, c'était un peintre qui venait faire les peintures, Manuel *Mora*.

On lançait les bateaux. On ne les mettait pas à l'eau. (ici Le *Saint-André*).









Un lancement attire beaucoup de monde (Lancement de *Reine Mathilde*).

Il y avait de grandes amarres de chaque côté pour freiner le bateau.



Evelyne Pasnel

Moi, je suis arrivée à Port-en-Bessin en octobre 1971, suite à une petite annonce dans La Renaissance qui précisait que les établissements *Lallemand* recherchaient une employée de bureau, à temps partiel. Donc, j'ai sans doute téléphoné, je me suis présentée et j'ai été embauchée. J'y ai travaillé jusqu'en juin 1978
L'entreprise *Lallemand* était installée route de Bayeux. Avec une grande maison d'habitation sur la gauche, un petit pavillon sur la droite et la halle ou l'atelier dans le bas de la cour. Les établissements *Lallemand* faisaient aussi de la vente de poisson à la criée de Caen. Donc, il y avait toute une partie d'achats, de préparation et une partie de revente à la criée de Caen. Je pense qu'on était une quarantaine de personnes, tout confondu, entre Port en Bessin et Caen. Il y avait, je ne sais pas, peut-être cinq ou six personnes attachées à Caen et une trentaine à Port en Bessin. Il y avait au moins huit fileuses, dix ou quinze personnes à l'atelier, des hommes à la manutention. Au bureau, nous étions, sans compter Mme *Lallemand*, son mari et ses deux fils, trois personnes. Les belles filles travaillaient aussi. Une était responsable du filetage et l'autre de la criée à Caen.

Copeport : Société Coopérative des Pêcheurs Portais.

Mon travail consistait à faire pas mal de contrôles

Mon travail consistait à faire pas mal de contrôles : notamment, enregistrer tous les achats qui étaient faits, par bateau, suivant les bordereaux de la criée. Après, nos documents étaient comparés avec les documents de ***Copeport***, qui, de son côté, calculait le montant à payer pour la fin de la semaine. Je faisais le contrôle de ça. Des fois, il pouvait y avoir des différences parce que tout était manuel. Tout était écrit. Donc un chiffre de poids mal écrit avec un prix mal écrit, vous aviez trois,



Il y avait au moins 8 fileuses...

cinq ou quinze francs de différence. Donc tout était contrôlé, tout tombait au centime près. Il n'y avait pas d'informatique, j'avais juste une machine à calculer électrique. On m'apportait des petits bordereaux papier qu'il fallait que je recoupe par bateau. L'acheteur notait sur le bordereau qu'il avait acheté tant de kilos à tel prix. Peu importait le nombre de coffres, c'était par poids, par espèce, par prix et par taille. La qualité n'entrait pas tellement en compte. Le poisson blessé n'était pas important en volume. L'acheteur me rapportait les fiches. Dès le jeudi, je comparais ça avec les fiches de la coopérative parce que le vendredi, il fallait faire le chèque et payer la coopérative. Tous les vendredis, les mareyeurs payaient leurs achats de la semaine. Et si vous n'aviez pas payé, vous n'achetiez pas le lundi suivant. Je faisais des journées de contrôle à chercher trois ou cinq centimes. Heureusement qu'on comptait moins le temps que maintenant mais ça



J'avais juste une machine à calculer électrique.

Evelyne Pasnel

pouvait parfois coûter cher.

Je faisais déjà des journées de 9 heures. Je pense que je prenais à 8 h 30 du matin jusqu'à 12h30 et je reprenais à 13h jusqu'à 18h.

Écouter la radio des bateaux

Parce qu'à 13h, j'avais une petite fonction : écouter la radio des bateaux (voir encadré). Sur une grande feuille, on avait tous les bateaux. Il y avait des colonnes et on mettait ce qu'ils faisaient. S'ils étaient en route pour la pêche, s'ils étaient en pêche, s'ils étaient en relâche, s'ils étaient en retour. Et s'ils étaient en retour, par exemple le mercredi ou le jeudi, on savait que le lundi ils seraient là à vendre leurs poissons. Il n'y avait pas tous les systèmes de transmission qu'il y a maintenant. C'était le seul lien pour savoir si les bateaux péchaient ou pas. S'ils avaient la tempête, par exemple, qu'ils étaient en relâche, ils ne pêchaient pas. Ça donnait une idée de quel bateau serait là ou pas là. Cela permettait de prévoir les volumes, suivant la taille du bateau, suivant ce qu'il pêchait.

Après les établissements *Lallemand*, je me suis retrouvée chez Henry *Gouye* qui était quai Baron Gérard, au numéro 24. Là, on était juste en face des bassins. J'ai pu voir se creuser le troisième. Une chose m'est restée : pendant les travaux, il y avait une passerelle, pour ne pas faire tout le tour du quai. Je la prenais, notamment, quand j'allais le vendredi à la criée pour contrôler.

Chez M. *Gouye*, je faisais de la compta. Je faisais de la facturation, les encaissements, les payes. Je faisais les règlements, les factures des clients… Le soir, je faisais les étiquettes, pour mettre sur les caisses à expédier à *Rungis*. Tout était manuel. On marquait la quantité, la désignation, le poids de la caisse, sur chaque caisse, la taille de la marchandise, si c'était moyen, petit ou gros. On avait aussi les transporteurs qui attendaient le soir que tout soit mis dans les caisses pour partir et arriver à

« Écouter les bateaux »

Jusqu'au milieu des années 1980, le seul moyen pour les chalutiers d'entrer en communication avec la terre était de passer par la station de radio maritime de Boulogne sur Mer. Ces liaisons permettaient aux bateaux d'une part, de communiquer sur leur activité de pêche et d'autre part, de rassurer les familles des marins.

Pour écouter les bateaux (les messages des bateaux), les familles devaient utiliser un poste de radio spécial ondes marines et le régler sur les fréquences (canaux) 123 et 143. Les familles et les marins ne pouvaient pas communiquer entre eux directement.



Tous les jours aux horaires suivants : 9h15, 13h15 et 18h15, Boulogne Radio faisait l'appel des bateaux par port et par ordre alphabétique. On appelait cela des vacations.

Les réponses des bateaux étaient brèves. Parmi ces réponses, on trouvait :

- Pour les bateaux qui se rendaient sur le lieu de pêche : « Route pêche. R.A.S »
- Pour les bateaux en pêche : « En pêche. R.A.S »
- Pour les bateaux qui revenaient : « Route port. R.A.S »

Chaque bateau faisant route port devait annoncer son tonnage et l'heure de la débarque.

Quand il faisait mauvais temps, les messages étaient complétés par : « Mauvais temps » ou « En cape, mauvais temps ».

Un bateau en cape (à la cape) ne pêche pas et sa vitesse est ralentie.

Les bateaux pêchant en Manche-Ouest, à proximité des côtes anglaises, en cas de très mauvais temps s'abritaient dans les ports de Plymouth, Dartmouth ou Brixham. Ceux qui naviguaient « au Loup » (près du phare de Wolf Rock) se mettaient à l'abri à Newlyn. Dans ces cas précis, le message était : « En relâche », suivi du nom du port.

Souvent les messages se terminaient par « un bonjour aux familles ».

Il arrivait que des bateaux ne répondent pas aux appels pour diverses raisons. Quand le silence radio se prolongeait, il y avait des raisons de s'inquiéter.

Les familles pouvaient demander à Boulogne-Radio de passer des messages, par exemple, pour informer un marin qu'il était papa.

Boulogne-Radio émettait des avis d'urgence, de mauvais temps ou de tempête.

Evelyne Pasnel

Rungis le lendemain matin à 4 h ou à 3h.
Dans les deux entreprises, c'était la même rigueur de travail, les mêmes horaires. La compta, c'était toujours de la compta. Peu importe où vous étiez, le travail était toujours fait de la même façon. C'était la rigueur partout. A part le volume qui n'était pas le même…

A cette époque-là, la banque se déplaçait

A cette époque-là, la banque se déplaçait pour prendre l'argent chez les mareyeurs. Tous les mercredis, un employé de la banque faisait des tournées et ramassait l'argent de la semaine.
Chez M. *Gouye*, les petits poissonniers venaient acheter leurs poissons et après, le revendaient dans les campagnes pendant leurs tournées. Les poissonniers avaient leurs mareyeurs. M. *Gouye* faisait les marchés aussi, le mardi, le jeudi et le vendredi. Il vendait notamment à Courseulles.

La criée, c'était des tentes qu'ils montaient sur des poteaux en fer, le long du bassin. Il n'y avait pas le grand bassin. Les caisses étaient en bois. Lundi et mercredi, la vente commençait à 6 h, le mardi et le jeudi à 8h parce qu'il y avait moins de poissons. Quand j'étais chez M. *Gouye*, la vente se passait sous les tentes, dans les coffres et dans les caisses en bois. Et il y avait les petits camions qui ramenaient les caisses à chaque dépôt. Il y avait un employé de l'entreprise qui y allait et qui chargeait les caisses. Quand le mareyeur avait acheté sa caisse ou sa pile de poissons, il mettait son étiquette. Chez *Lallemand*, il y avait Yves, le comptable qui notait tout et qui mettait les étiquettes et Jacques, le fils qui faisait les enchères. Après, il y avait une autre personne qui emmenait les caisses, les mettait sur le camion plateau et qui les amenait dans chaque atelier pour que ce soit retraité, fileté ou conditionné. Quand la vente commençait à 6 h, elle se terminait vers 11h. Ça dépendait du volume

Il y avait moins de poisson: Le vendredi , les grands bateaux ne vendaient pas



à traiter. Le lundi, il pouvait y avoir une quinzaine de bateaux. Mais des fois, s'il y en avait trop, les derniers arrivés vendaient le lendemain. L'ordre de vente était tiré au sort. Les femmes des patrons pêcheurs allaient au tirage.





Patrick Jeanne

Je me suis déplacé à Port en Bessin en 82 car la logistique de Grandcamp au niveau du transport ne me permettait pas de grossir ma société. Après m'être rendu compte que Grandcamp était limité au niveau des infrastructures, je me suis propulsé en achetant une entreprise de marée à Port en Besssin dont le patron était sur le point de prendre sa retraite. J'ai récupéré une petite partie de sa clientèle pour grossir rapidement la mienne et pour multiplier le chiffre d'affaire par dix ainsi que le nombre d'employés.

La vente, elle n'était pas différente de maintenant. Il y a eu extrêmement peu d'évolution à ce niveau-là. C'est à dire que, la profession, elle, n'a guère changé sauf qu'on va beaucoup plus vite. On est plus performant. Nos outils nous permettent d'aller vite. Mais en réalité, le système de vente, vous savez, c'était toujours le même. C'était acheter le mieux possible, avoir une marge suffisante pour pouvoir en vivre.

Avant, on transformait un peu moins les produits, ils étaient déjà pelés de cette manière-là. De toute façon on ne peut pas les vendre d'une autre manière.

Donc ça n'a pas changé non plus.

Les clients sont devenus plus fainéants qu'avant

Mais c'est vrai que le domaine filetage a augmenté d'une façon assez importante puisque les clients sont devenus plus fainéants qu'avant. Il n'y a pas forcément de réelle valorisation. Le coût de la main d'œuvre est très difficile à répercuter sur des produits transformés dans le mareyage.

En 70, à Grandcamp il devait y avoir environ je pense, 7 ou 8 mareyeurs alors qu'à Port en Bessin il y en avait une trentaine. Solange en faisait partie à cette époque-là. Ils étaient localisés dans des endroits complètements incroyables : des granges, des greniers, des couloirs…

Le mareyage était assez folklorique à cette époque, les normes sanitaires n'étaient absolument pas en règle. Les gens s'installaient n'importe où. Si on revenait à cette époque-là, on ne le croirait pas. Par exemple, M. *Marie* était dans son garage. C'était dans les années 70, on était encore dans l'esprit dépendant de l'après-guerre que je n'ai pas connu. Les gens avaient été tellement privés, tellement malheureux pendant des années. Je pense que les gens étaient extrêmement peu difficiles et se contentaient de choses beaucoup plus simples que maintenant. Vous savez, si demain matin la vie devenait de plus en plus dure, sans doute qu'au bout d'une dizaine d'années les gens seraient beaucoup moins difficiles.

Le premier paramètre de la diminution du nombre de mareyeurs, c'est le manque de produit. A cette époque-là, les bateaux ne

Les caisses étaient en bois, il n'y avait pas de polystyrène à l'époque.



pêchaient pas forcément plus mais le nombre faisait qu'il y avait des tonnages. Il y a aussi le fait que les mareyeurs étaient beaucoup moins performants que maintenant et moins nombreux dans les ateliers de mareyage. Dans les années 70, il y avait beaucoup plus de poissons que maintenant.

Les *Transports Portais* fonctionnaient vraiment bien. La différence c'est qu'on chargeait les camions à 20 h alors qu'aujourd'hui, on les charge à 10h.

En 82, il restait une douzaine de mareyeurs, pas plus. Il y avait déjà eu des disparitions. Les grosses maisons c'étaient la maison *Lallemand*, la maison *Léonard* et la maison *Enguerrand*. A cette époque, M. *Mérimé* était le directeur de la criée. C'est lorsque ce dernier est parti de la criée que la **CCI** a pris tout en main.

Moi, je n'ai jamais fait de vente de **gré à gré** et je n'en ferai jamais. Je suis contre. Je pense que c'est un système qui offre beaucoup plus de désavantages que d'avantages. Je pense même que c'est un système qui devrait être banni par l'Etat et même par le ministère. Je n'achète que sous criée.

C'est la qualité qui prime les achats

C'est la qualité qui prime les achats, avant tout. Même si j'ai de très bonnes relations avec certains patrons de pêche ça ne m'empêche pas de donner une priorité aux gens qui font de la belle marchandise. C'est la qualité avant tout. Cela correspond à une clientèle haut de gamme qui ont épousé la même philosophie que vous. Soit on vend de la qualité moyenne toute l'année, soit du très bon toute l'année. C'est ce dernier choix que j'ai fait. On a des restaurants qui ont des étoiles *Michelin*. On sert Mme *Pique* à Valence qui est une de mes clientes qui est quand même trois étoiles. Ils sont extrêmement difficiles, mais c'est ce genre de défi que j'aime relever. Je suis constamment en progression de chiffre d'affaire. Ce qui prouve que dans le domaine du poisson, les gens ne travaillent pas dans la banalité. Les gens qui sont de vrais professionnels ont compris qu'il fallait être irréprochable.

Je suis certain qu'il n'y a pas 4 % des gens en France qui consomment des produits venant de nos côtes. C'est un chiffre qui est certainement à vérifier mais je suis persuadé que ça représente extrêmement peu. Donc nos clients ce sont des gens qui ont, malheureusement, des salaires assez élevés. Oui malheureusement le poisson extrêmement frais est fermé à une grande partie de la population française. Il y a aussi le prix qui est dissuasif. Ce n'est pas comparable avec le reste. C'est devenu un produit de luxe, la belle marchandise.

Je fais de l'exportation. L'exportation a toujours existé. Pas toujours sur les mêmes produits. Vous prenez la coquille Saint Jacques par exemple, il y a 20 ou 25 ans, il n'y avait pas d'exportation. Ce qui a mis l'exportation en route, je pense que c'est la venue de ***Normandie Fraîcheur***

CCI : Chambre de Commerce et d'Industrie

Vente de gré à gré : vente directe du pêcheur au mareyeur

Normandie Fraîcheur Mer : Groupement Qualité des Marins-Pêcheurs, Criées et Mareyeurs de Basse-Normandie. Il a pour objet de valoriser la qualité et la durabilité des produits de la pêche de

C'est la qualité qui prime les achats



Patrick Jeanne

Mer et le Label Rouge de la coquille Saint Jacques. Des clients ont été largement fidélisés grâce au Label Rouge. Et ça, ça a été un plus, c'est sûr.

En 82, on travaillait sur toutes les mêmes espèces qu'actuellement. On a grossi considérablement nos ventes. Il faut savoir aussi que le fait que les bateaux aient des coûts importants de gasoil les empêche d'aller quelque fois se risquer dans des zones où ils ne sont pas certains de pêcher. Certains préfèrent revenir avec une grosse pêche plutôt qu'une bonne pêche. Mais il y a aussi la disparition d'espèces. Vous avez la limande sole, les **céteaux**, le cabillaud, la dorade, le lieu jaune et bien d'autres.

Céteau : poisson plat de la famille des Soleidae qui regroupe des espèces généralement appelées soles.

Les bateaux choisissent toujours leur radoub dans une période où la marchandise est très rare à pêcher. C'est logique. C'est pour ça qu'ici, vous n'avez pas de bateau qui sont en radoub au mois d'août. Parce qu'au mois d'août, le poisson revient. La période faible est mai, juin. Au mois de juillet la pêcherie se porte mieux. Cette dernière se porte au mieux au mois de décembre, normal, ce sont les fêtes de fin d'année.

Les poissons difficiles à éplucher sont moins demandés

En ce moment, il y a une tendance qui fait que les poissons difficiles à éplucher sont moins demandés parce qu'effectivement, la société de consommation, à l'heure du *McDonald's*, ne prend pas forcement le temps d'éplucher une bonne limande, une bonne plie, ou des choses comme ça. C'est vrai qu'on tend à aller vers des choses faciles à manger. On préfère la facilité à la qualité. La société de consommation change. C'est pour ça qu'il y a des produits en criée qui n'augmentent pas par rapport aux autres.



La débarque des bateaux



Le treuil pour remonter les paniers de poissons depuis la cale du bateau



La Crue: La rue du Phare

Jean Lorillu

Une fois le Certif en poche, avec le père Lorillu, il fallait travailler dans le magasin familial. Je n'avais pas encore quatorze ans. Je suis arrivé pour donner un coup de main supplémentaire. Il y avait une forte demande à Port. Notre commerce marchait bien, pourtant il y a eu jusqu'à quatorze épiceries à l'époque, dont certaines épiceries-café : Mme *Madeleine* dite « *la mère Sagnette* », *Marcelline Lebon*, M et Mme *Thin*, M et Mlles *Duhutrel*,
« *Nénette* » *Quéquiner*, Mme *Poitevin* dite « *Bibise* », Mme *Barbet*, Mme *Thomines*, Mme *Dupont*, Mme *Marie Hue*, M *Langlois* dans le bas de **la Crue**, Mme *Marie* dite « *la mère Louise* » rue Torteron...
Je me souviens que j'épluchais beaucoup de pommes de terre grenailles avec une machine. On les préparait pour les clients, à la demande, elles étaient épluchées dès le matin et exposées dans un récipient avec de l'eau. La crème se vendait à la louche, le lait à la mesure, au litre au demi-litre, à la « pinte », le beurre à la motte.

Le savon se vendait à la découpe

J'allais chercher avec une moto, le lait en bidons de vingt litres à la ferme *Dupont* à Huppain. On vendait du rhum et des apéritifs (Manor ou Bartissol) aux clients qui venaient avec leur petite bouteille "à sirop". On mesurait la quantité avec une mesure en étain de 10 centilitres. On appelait la mesure un petit pot. Les clients tendaient leur bouteille en disant par exemple : je veux deux petits pots d'apéritif. Le savon se vendait à la découpe. Les légumes secs en vrac, au poids. C'était après la guerre, les gens vivaient modestement, encore avec des tickets de rationnement. L'été, deux fois par semaine, j'allais chercher les



Mon père n'envisageait pas de se séparer de moi.

J'allais chercher avec une moto, le lait en bidons de 20 litres à la ferme *Dupont* à Huppain



fruits et les légumes avec mon père, la nuit, à Caen.
Je me souviens, le vendredi ou le samedi, mon père ou ma mère me disaient : « Jeannot viens là, il faut un lapin d'un kilo cinq pour madame, va en préparer un. » La cliente attendait quelques minutes et repartait avec le lapin encore chaud. J'ai aussi saigné et plumé des poulets. En 1952, pratiquement tous mes copains de l'école primaire ont embarqué à la pêche. Je n'aimais pas travailler à l'épicerie, je m'y ennuyais, mais je ne savais pas quoi faire. Mon père n'envisageait pas de se séparer de moi. Dans son idée, il pensait que j'allais prendre sa suite. J'ai donc continué avec lui. Pendant ce temps-là, mes copains marins naviguaient. Je les enviais. Je renâclais dans mon activité chez mes parents.

A 17 ans j'ai dit à mon père que je voulais naviguer

Mon père me disait : « Alors, qu'est-ce que tu veux faire ? » J'aurais aimé apprendre le dessin industriel mais cela ne plaisait pas à mes parents. J'ai voulu

Jean Lorillu

S'amariner : s'habituer à la mer, aux manœuvres et en particulier ici, au mal de mer.

m'engager dans la Marine Nationale. Je suis allé passer des tests au Dépôt des Équipages de Cherbourg. J'étais apte, mais un voisin marin pêcheur à la retraite m'a totalement déconseillé de partir. A 17 ans, j'ai dit à mon père que je voulais naviguer. Mon père était d'accord. J'ai été embarqué un mois et demi, comme mousse en hiver 1957 sur la *Françoise*, un bateau neuf. C'est pour cela que j'ai un livret maritime. Pendant l'armement du bateau, j'ai travaillé à la propreté, astiqué les cuivres, aidé à monter les chaluts neufs, enfilé les aiguilles, j'ai au moins appris cela, avec le père Aimable *Hélie*, le seulier. Le patron était Pierre *Marie*, Il n'avait que vingt-trois ans. Aujourd'hui encore, je le présente comme mon premier patron et lui me présente comme son premier mousse.

J'ai eu le mal de mer toute la marée

Dès le départ en février 1957, on a eu gros temps. J'ai eu le mal de mer toute la marée. Nous sommes rentrés un soir en relâche à Dartmouth. Très tôt le lendemain, nous sommes repartis et j'étais de nouveau malade. Rentrés à Port après huit jours, j'ai débarqué aussitôt mes affaires. La majorité des marins pêcheurs sont malades au départ et puis ils **s'amarinent**. Je les ai admirés pour cette volonté et ce courage. Avec du recul, je crois que cela ce serait passé aussi pour moi. C'est une expérience dans la vie qui forge le caractère.

Je me suis retrouvé à terre fin février 1957, désemparé ! Puis, j'ai eu l'opportunité en avril de créer avec mon père l'avitaillement en vivres de bord, apéritifs, et cigarettes pour les chalutiers. Cela existait déjà à Dieppe mais pas à Port-en-Bessin. Une société du Havre, *Socanor*, a installé un dépôt à Port avec le soutien de Ferdinand *Delain*, armateur de *l'Immaculée*. Mon père a accepté cette responsabilité, et m'a confié sa gestion. C'est comme cela que je suis resté au contact de la pêche après ma première expérience de mousse. On a livré les premiers bateaux de Port le lundi de Pâques 1957. Le travail administratif était assez complexe avec la douane, car les règles changeaient et changent encore souvent. A l'époque, la douane autorisait un paquet de cigarette, cinq centilitres d'apéritifs et trois centilitres de rhum ou cognac par homme et par jour de mer, pour les chalutiers armés pour la pêche au large.

En février 1958, je suis parti au service militaire dans l'armée de l'air, par devancement d'appel. Mon beau-frère m'a remplacé à l'avitaillement pendant mes 28 mois d'absence. Depuis 2010, ma fille Isabelle est responsable de l'entrepôt avec trois collaborateurs. Début 1964, un fait déclenchant pour moi a été la rencontre avec Marcel *Thomines-Mora* que je connaissais de vue. Un jour, nous discutions ensemble, il m'a parlé de ses soucis de pêche. Il avait son diplôme de patron en poche et recherchait un commandement. Nous nous sommes associés tous les deux, pour



De Courcy, un 24mètres classique en bois

Avec Marcel Thomines-Mora dans la cage de l'hélice du Vauban 1992



Jean Lorillu

Ridains : grosses dunes sous-marines formées par du sable et des cailloux, dont certaines font jusqu'à quinze mètres. Les poissons s'abritent dans le creux pour se protéger des courants forts

le meilleur bien sûr ! Cela a été très positif. Nous nous sommes toujours entendus, chacun dans sa partie. Marcel s'est épanoui dans son métier. Il allait toujours de l'avant. Nous avons acheté le *De Courcy* à Lorient, un vingt-quatre mètres classique en bois. Nous étions jeunes à l'époque, j'avais vingt-cinq ans et Marcel vingt-sept ans. J'ai pris en charge la partie administrative et Marcel a pris le commandement, la technique et la mécanique. Marcel travaillait en Manche-Ouest, pêchait le lieu jaune et le cabillaud dans les carcasses des bateaux coulés par le passé. Nous avons eu régulièrement des soucis techniques et matériels qu'il fallait surmonter tous les deux financièrement et moralement.

Marcel réfléchissait, pensait à des idées innovantes et moi je l'ai toujours suivi. Cela s'est passé de la même manière avec Bruno, son fils.

Nous pensions sérieusement comment construire un nouveau bateau pêche-arrière. Nous sommes allés à Boulogne voir un bateau de vingt mètres cinquante qui venait d'être construit et qui était performant. Nous avons transformé les plans avec un pont plus couvert vers l'arrière. La *Madone des Feux* fut le premier pêche-arrière pour la pêche hauturière de la flottille de Port-en-Bessin. Pour le construire, il y a eu la création du premier chantier naval acier de Port en Bessin. C'était pratique, nous suivions sur place sa construction tous les jours. Voyant la coque en construction, les gens du pays se

La *Madone des Feux* fut le premier pêche-arrière pour la pêche hauturière de la flottille de Port-en-Bessin.



demandaient comment un tel bateau pourrait naviguer en Manche Ouest car il ne pourrait pas faire le métier des **ridains.** Marcel a démontré le contraire. Il a continué à faire les carcasses tout en se perfectionnant. La voie avait été ouverte pour les bateaux pêche-arrière.

Suite à un gros souci de santé, Marcel a cessé de naviguer en 1990. Son fils Bruno, passionné par les métiers de la pêche avait commencé à commander la *Madone des Feux*. Marcel a observé que les manœuvres de son fils étaient différentes des siennes et a jugé urgent de faire construire un nouveau bateau plus fort et plus adapté aux nouvelles techniques de chalutage. En 1991 nous avons fait construire le *Vauban* aux chantiers de Courseulles-sur-Mer et nous l'avons mis à l'eau en avril 1992.

J'ai été, en 1972, l'un des sept créateurs d'un groupement de gestion, recommandé par l'Etat, afin que les entreprises de pêche aient une comptabilité adaptée à l'importance de leur investissement. Ainsi en 1978 ce groupement a été, après modification des statuts, transformé en armement coopératif, l'*ACAP,* Armement Coopératif Artisanal Portais. Cette structure a pu, avec

Nous avons fait construire le *Vauban* aux chantiers de Courseulles-sur-Mer



Jean Lorillu

Chalutiers classiques hauturiers: Chalutiers de pêche latérale d'une vingtaine de mètres, équipés pour la pêche au large par opposition à la pêche côtière.

Ecorage: Toutes les activités liées au décompte de la vente à la criée

Nous avons acheté *La Portaise* en 1966, un 20 mètres en bois



Collection "La Jolie Brise"

ses moyens et ses garanties, aider de nombreux jeunes patrons. La flottille de **chalutiers classiques hauturiers** a ainsi vu son renouvellement.

Je me suis associé avec plusieurs patrons pêcheurs dont Gérard *Poitevin*. Nous avons acheté *La Portaise*, en 1966, un vingt mètres en bois. J'ai acheté le 8 février 1969 à Loctudy, un classique de seize mètres. Avec Jean-Jacques *Lebon*, nous avons acheté à Lorient le *Tangara*, un dix-huit mètres. Jean-Jacques s'est intéressé à la pêche à la coquille dès 1970. Puis, après quelques années d'exploitation positive, nous nous sommes intéressés à un prototype de chalutier en polyester de dix-huit mètres cinquante. Sa construction a été une grande nouveauté, pour sa taille et surtout le métier du chalutage prévu en Manche. Un déplacement dans un chantier de construction polyester de La Ciotat dirigé par Michel *Gérard*, nous a convaincu de la qualité du matériau, mais avec des modifications pour l'adapter à l'activité dans la Manche. Ce navire que nous avons nommé *Cap 2000*, a été mis à l'eau au printemps 1977 à Honfleur par l'*ACMH* : *Atelier de Construction Mécanique de Honfleur*. A l'époque, ils étaient spécialisés dans les containers en polyester pour l'armée française. Cette construction n'a pas manqué de faire couler beaucoup d'encre. La réussite technique, sa bonne tenue en mer et son exploitation rationnelle, a généré plus de quarante commandes de seize à vingt-cinq mètres, à Port-en-Bessin d'abord, en Vendée ensuite, puis en Basse Normandie, le Nord et la Bretagne, etc. J'ai eu la chance dans mon activité d'armement de ne pas avoir connu d'accidents graves.

Au sein de la *Confédération des Coopératives Maritimes et du Crédit Maritime - CMCM* - de Paris créée en 1966, nous défendions les pêcheurs qui étaient à la mer et disait-on, qui « tiraient su'le bout ». J'allais à Paris trois à quatre fois par mois. Le matin, avant de prendre le train à Bayeux avant 7 heures, je passais

souvent sous la criée et j'avais des infos fraîches à apporter à Paris, tout comme mes collègues de Boulogne, de Bretagne ou de Vendée, qui s'y rendaient également. C'est tout juste si nos semelles ne sentaient pas encore le poisson. Nous avions alors une crédibilité qui nous permettait de nous exprimer presque à chaud !

Avant l'arrivée de l'électronique, j'assistais à toutes les ventes des bateaux que je gérais, je copiais sur un cahier, toutes les adjudications et avec le service administratif de la coopérative **d'écorage,** nous comparions nos chif-



Saint Gerbold, sister ship du *Cap 2000* entré en service en janvier 1980.



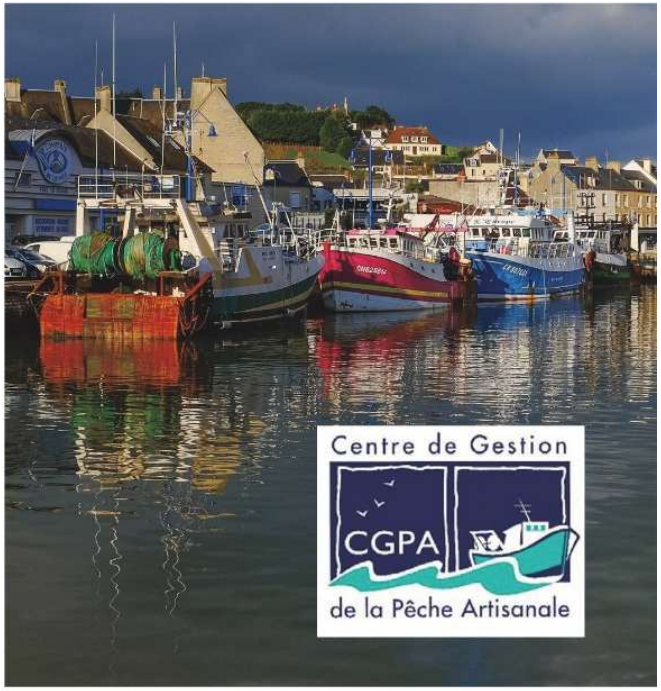
Ce navire que nous avons nommé *Cap 2000*, a été mis à l'eau au printemps 1977.

Jean Lorillu

Copeport : Société Coopérative des Pêcheurs Portais.

L'OPBN: L'Organisation de Producteurs des marins pêcheurs de Basse Normandie (devenue OPN Organisation des Producteurs Normands).

fres quand il y avait un litige.
J'ai été élu en 1978 Président du *Centre de Gestion de la Pêche Artisanale*. Près de trente groupements de gestions et armements coopératifs en étaient membres. Cela représentait environ deux mille navires de pêche artisanale, soit la majorité des quatorze à vingt-cinq mètres du littoral Français.
Avec mes collègues des régions littorales, nous avons contribué à faire connaitre et à faire valoir le métier dans nos diverses réunions à Paris. Toutes ces années, grâce à la confiance que les pêcheurs m'avaient accordée, j'ai été amené à répondre à beaucoup d'interviews. Les plus difficiles ont été celles en direct à la télévision, sur le bord du quai, ou en studio. Dès qu'un évènement concerne la pêche, la presse s'y intéresse. Beaucoup de professionnels ne souhaitaient pas répondre aux journalistes et les renvoyaient vers moi. Ensuite, les journalistes me connaissant m'appelaient directement. J'ai toujours essayé d'assumer la communication la plus précise, sur le métier de pêcheur et ses difficultés, vers le grand public. Aujourd'hui, il y a moins d'interviews en direct.
J'ai été secrétaire de la Chambre Syndicale de Port-en-Bessin, de 1972 à 2012. En 1980 nous avons créé le comité régional des pêches où j'ai été élu président pendant deux ans. Mon successeur a été Jean *Le Boucher*. Aujourd'hui ce comité fonctionne toujours avec Daniel *Lefèvre* qui en est le président. J'ai été président de l'***OPBN*** de 1983 à 2008 où Bruno *Thomines-Mora* m'a succédé.
Au cours des trente années de présence dans les instances professionnelles à Paris, j'ai été en contact avec des élus et des responsables. J'ai eu pendant plusieurs années, l'honneur de participer au Conseil Supérieur d'Orientation du Ministère de l'Agriculture et de la Pêche et me trouver en prise directe avec le ministre du moment. Nous étions une trentaine dans ce conseil. Je pouvais porter la parole de la pêche artisanale avec mes collègues, des syndicalistes, et des responsables d'organisations de la pêche industrielle, du mareyage, des poissonniers et de la grande distribution. J'intervenais souvent. Il ne fallait pas qu'un ministre parle en défaveur de la pêche, je le reprenais volontiers.
Elu au Conseil d'Administration de ***Copeport*** en 1966, j'ai mis le doigt dans l'engrenage et puis le bras y est passé. Plus de quarante années à défendre le métier, les marins et la pêche.
J'ai toujours été bien dans toutes mes activités. Mes origines étaient celles de la terre, mais c'est ensuite la mer qui m'a passionné, par rêve d'abord, puis par affinité ensuite.
Aimer les marins pêcheurs et leur métier, est la principale condition pour bien les défendre !



Je suis devenu en 1978 Président du *Centre de Gestion de la Pêche Artisanale.*



Gogins: Bigorneaux
Flie: Patelle

l'ia : l'eau

Henriette Deschamps

On allait laver le linge chez les gens. J'allais à Huppain itou laver le linge. J'ai été placée chez Mme *Humbert*. A quinze ans, Marie m'a reprise quand elle a été enceinte de Monique. Elle m'a dit: « Tu vas plus travailler chez *Humbert*, tu vas t'occuper de la pétiote. » Je faisais la nounou. Autrement je lavais le linge pour les gens qui habitaient en face. On lavait aussi au lavoir. On rinçait notre linge là-dedans itou. On allait aux droues dans le bas de la cale. Quand je me suis mariée, j'allais toujours à la fontaine. On avait une brouette et on mettait notre « sia » dessus. On avait une caisse en bois pour se mettre à genoux dedans et on avait un batou. Je ne rappelle plus du nom de la caisse. Tout le monde lavait le linge là-bas, le lavoir était plein. Ça bacouettait, pour ça, ça y allait. Y avait des femmes qui tenaient à leur place, elles mettaient un bout de tissu dessus pour ne pas qu'on la prenne. Elles se mettaient à l'entrée où que l'« **ia** » arrivait : l'« **ia** » propre.

On lavait aussi au lavoir



On allait chercher des commissions à Bayeux à pied

Marie tenait une boutique, celle de la mère Louise qui faisait café aussi. Les gens venaient boire l'apéritif. Dans Port, il y avait plusieurs épiceries et cafés. On vendait de tout. C'était une épicerie. Le café, c'est nous qu'on le moulinait. On s'approvisionnait à Bayeux chez *Desmoulins*. On allait avec Irène chercher des commissions à Bayeux à pied avec une poussette. On allait à Caen aussi pour chercher du café. On faisait de la route. On partait le lundi à 5h30 du matin à pied. Il faisait nuit. On arrivait à Bayeux, on mettait la poussette au café de la gare. On prenait le train. On marchait beaucoup dans Caen. Et on revenait à Port avec la poussette chargée, à pied. On arrivait à midi à Bayeux et là à 2 heures. On n'avait pas mangé. On mangeait en revenant. Il n'y avait pas beaucoup de voitures. Les gens marchaient beaucoup. Du temps de maman, on prenait un petit train pour aller à Bayeux. Mais il a disparu bien avant la guerre.

On troquait aussi un peu. On allait à Fontenailles pour avoir des légumes.

Quèque fais, quand je travaillais, j'en veyais des filles qu'allaient à la plage, des filles qui travaillaient pas. Ma j'étais avec mon batou. Je m'disais, j'aimerais bien être comme ieux. On allait à la pêche aux moules, aux **gogins** et à la **flie**. A l'époque, les Allemands étaient là et on avait pou. On vendait ça à Axel *Roux*,un mareyeur. On avait des corvées parce qu'il fallait porter ça sur notre dos. J'avais quatorze/quinze ans. Je m'étais fait disputer par Ninie *Villey* qui me disait que je portais trop lourd. Elle me disait :

On allait à la pêche aux moules, aux gogins et à la flie. (Henriette, Louisette, Antoinette et Irène)



Henriette Deschamps

Les fermes : Petite portion de la jetée ouest construite sur piliers en béton permettant aux courants de circuler et de balayer l'avant port.

Pleurons : enfant en bas âge un peu chétif.

La Coopé, La Coop: la Coopérative

émadiée: ???

« tu ne pèses pas beaucoup plus que ce que tu portes sur ton dos ». Un jour, je suis tombée dans un trou **sous les fermes**. La mer venait assez vite, il fallait se dépêcher. Irène et moi, on avait une pouque de 20/30 kg. On était gros comme **des pleurons**.

J'ai travaillé chez les Allemands, j'avais dix-sept ans. On était beaucoup à travailler chez les Allemands. C'était dans une maison, au pied de la tour Vauban. C'était une belle maison à M. *Armand*. C'était la Kommandantur qu'était là-dedans. On faisait la cuisine, on faisait le ménage. Il fallait « épluquer l'pésson ». Un coup y avait des roussettes, j'savais pas épluquer cha. Y avait des femmes qui s'en allaient au rocher, Ninie *Villey* et d'autres femmes. J'y ai dit : « cha vous dérangerait pas quèque fais de montre ti qu'chè qui faut que j'fasse ». C'est qu'il fallait avoir de la force. J'avais été **émadiée**.

Après, j'ai travaillé pour les Anglais à Commes. C'était au château de Commes.

Je suis rentrée chez *Pignet*, j'avais vingt-quatre ans jusqu'à ce que je me marie.

Serge, mon mari, n'a pas eu de congé pendant qu'il était à la mer. Il y a eu des congés l'année après sa mort. J'ai été veuve à quarante ans. Je me suis consacrée à l'éducation de mes enfants. Après, j'ai pris un petit travail à la **Coopé** je faisais du ménage. Et puis j'allais à la cantine, servir. Après la cantine, je faisais 2 heures de ménage chez Mme *Thiébot*. Après, j'ai travaillé à la poste. Je faisais du ménage. J'étais encore à la **Coop** quand je gardais les petiots de ma fille. La Coop, c'était le mercredi et le samedi. Je gardais les petiots et je les rapportais à ma fille à 6 heures et demie avant de partir à la Coop.



Aquarelle de Jacques Poitevin

Je suis tombée dans un trou sous les fermes

No Photo

APAVE : Groupe spécialisé dans l'accompagnement, la formation professionnelle auprès des professionnels de tous types (privés ou publics).

cannaps : Pinces utilisées pour serrer des tôles ou les clins dans une construction bois pendant leur assemblage.

Jean-Pierre Cardron

Après mon CAP, j'ai commencé la vie active. Premier boulot chez *Favret*, à Bayeux. Au bout de 6 mois, je suis parti. Le patron pointilleux et mauvais, n'était jamais content. C'était un éternel insatisfait. Je ne m'y plaisais pas. Un jour, pris de tintouin, j'ai demandé mon compte. Le lendemain, j'avais du boulot à l'entreprise *Hervé*. Vous voyez l'époque !
Après, je suis parti au service militaire. En revenant du service, je me suis marié. J'ai connu Claudette dans le car. Elle commençait à travailler au *Crédit Lyonnais* et moi, j'étais encore au Collège Technique à Bayeux. On prenait le même car. Elle venait de Grandcamp.
Après le service, je voulais naviguer. Je suis allé voir mon patron à l'entreprise *Hervé* par politesse. Il voulait me reprendre dans la boite. Il voulait me faire faire une école de mécanicien. « C'est vous qui réparerez les *Poclains*. » C'était tout ce qui était grues, pelles, tous les engins de travaux publics. Je lui ai dit : « Non, je viens d'une famille de pêcheurs et je voudrais naviguer et peut-être après avoir mon bateau ». Je suis parti naviguer 18 mois à Grandcamp.

T'as un métier, tu seras plus heureux à terre

Puis Claudette m'a dit : « T'as un métier, tu seras plus heureux à terre. » J'ai réenclenché à Port chez *Accord*. J'ai redémarré avec la construction du *Patrice Arnaud* et de la *Madone des Feux*. Après, ça a moitié bagotté. On a quand même réussi à avoir la fabrication des pique-avant pour les trente-huit mètres de Courseulles. Un pique-avant c'est la première partie avant de la coque jusqu'à la première cloison. Après, c'est la cale.
Tu fais un bateau avec un marteau, des palans, des coins, un chalumeau, un poste à souder et une grue pour amener les tôles. Forcément, il faut des agréments de la marine. Ça, ils te les font passer sur place. C'est contrôlé par l'***APAVE***. Donc, tu apprends sur le tas.
Tu faisais des coins, des **cannaps**, des trucs comme ça, c'était pour attacher les tôles, pour tirer dessus. Tu mettais ton palan dessus. Et tu approchais ta tôle. Dès lors qu'elles étaient approchées l'une contre l'autre, tu coupais tout le long avec le chalumeau. Tout venait bord à bord. Un bateau, il n'y a rien de plus simple à faire et ça nécessite très peu de matériel.

Quand j'ai commencé à Port, j'étais novice

Quand j'ai commencé à Port, j'étais novice, je ne savais rien du tout. C'étaient des anciens de Courseulles qui s'étaient mis à leur compte et avaient monté un chantier de construction. Ils nous ont appris le métier sur le tas. Dès lors que tu savais manier un chalumeau et que tu savais souder, tu faisais l'affaire.
Tu commençais par les membrures. Après, tu faisais le tôlage. Il fallait un palan de chaque côté, de façon à ne pas faire basculer le bateau. C'était intéressant. Selon la taille du bateau, cela nécessitait environ 8 mois de boulot. Il y avait tous les corps de métier qui intervenaient dans la construction du bateau.



La Madone des Feux en construction à Port
Collection "La Jolie Brise"

Dans l'entre deux, à Courseulles, ils avaient besoin d'un soudeur. Comme j'étais soudeur, j'ai été prêté un mois ou deux. Au moment de prendre mes vacances, à Courseulles, ils m'ont dit : « Comme ta boîte va fermer, si tu veux ta place est là ! » On ne cherchait pas le boulot ! Ça tombait directement. J'ai accepté. J'ai pris mes vacances. Ensuite, j'ai fait 5/6 ans à Courseulles.

Jean-Pierre Cardron

J'habitais rue Jean Bart et je faisais la navette tous les jours. Je mangeais au restaurant chez la mère *David*. C'était bien.
A Courseulles, ça ne payait pas de trop. En plus, il faisait froid, on n'avait pas de cabane, on n'avait rien du tout, on n'était pas couvert. A la fin j'en avais marre. J'ai retrouvé une autre place chez *Mézerette*. J'ai passé mon agrément « *Gaz de France* ». J'ai soudé pour *Mézerette* et pour *Gaz de France*. J'ai fait une dizaine d'années là-bas et à la fin, ça ne payait pas de trop non plus. A cette époque-là, j'avais revu Pierre *Tanquerel* qui était à la ***Sominex***. Je lui ai dit : « Si tu trouves une place, pense à moi ». Puis un jour, en rentrant à la maison, j'étais en plein chantier *Gaz de France* sur Isigny, coup de téléphone : c'était Pierre *Tanquerel*, il me dit : « Si tu veux, il y a une place qui s'est libérée, tu peux rentrer ». On ne cherchait pas de boulot, c'était toujours une continuité, ça tombait. A l'époque, il y avait 1000 francs de plus par mois, une paire de chaussures de sécurité. Il y en n'avait pas dans les autres entreprises. Quand j'ai annoncé ça à *Mézerette*, il a insisté pour que je reste. Mais je suis parti. Après, je n'ai plus changé de boîte, j'ai changé de patron. J'ai fini avec M. *Mariette* et le dernier

J'ai appris sur le tas

M. *Lamaury* qui y est encore.
A Port, je faisais la réparation navale. On travaillait sur les bateaux. On était nombreux à la *Sominex*. L'atelier était divisé en deux : la tôlerie fine, la partie mécanique navale, dont tout ce qui était forge. Le tournage-fraisage travaillait pour les deux. La mécanique navale, j'ai appris sur le tas comme le métier de soudeur. Dans la mécanique navale, c'est chaudronnerie et soudure.
C'est un métier à part, il a fallu apprendre le démontage d'une hélice, le démontage d'une ligne d'arbre. C'est des trucs qu'on ne sait pas faire directement.
On ne manquait pas de boulot, à cette époque-là. A n'importe quelle heure de la nuit, coup de sonnette ! « Le bateau est en panne » ou alors « Il faut aller réparer à Cherbourg ». Il ne fallait pas que les bateaux perdent de temps. On était toujours volontaire. Je me rappelle avoir dépanné la *Gabrielle-Annick* à Cherbourg. Il avait son bras de **galopin** qui avait cassé et le galopin aussi. Y avait plus moyen de virer le chalut. C'étaient des courroies, à cette époque-là. Il n'y avait pas d'hydraulique. C'était la belle époque. **Les classiques**, on a toujours aimé ça. L'ambiance à bord était mieux. Dès lors qu'il y a eu les pêche-arrière, c'était la course. Sur les classiques, ils prenaient le temps de vivre. Quand ils étaient en mer, ils avaient un métier qui était beaucoup plus difficile que sur les pêche-arrière. Sur les classiques, il fallait tout tirer à la main. Pour virer le chalut, une fois les premiers morceaux à

Sur les classiques, ils prenaient le temps de vivre

Galopin : Dispositif mécanique permettant d'embrayer l'entraînement de la courroie qui transmet la puissance du moteur du bateau au treuil.

Sominex: Après *Baheux*, il y avait eu la *Sominor* et la *Sominex*.

Les classiques: Chalutier de pêche latérale



Sur les classiques, il fallait tout tirer à la main

Jean-Pierre Cardron

bord, le long de la lice, ils se mettaient tous sur le même côté pour tirer le chalut, au gré de la mer. A chaque coup, on reprenait le chalut. Je le sais puisque que je l'ai fait. Il y avait des moments où il y avait des poids, on arrivait à choper un caillou. Il fallait faire attention quand il tombait. Une fois, à Grandcamp, on était en train de virer le chalut, un copain mettait l'amarre pour **virer la queue**, juste à ce moment, il a pris le caillou. C'était la nuit et il faisait mauvais temps. J'ai vu les deux bottes partir. J'ai été au treuil au **parpaillot**. Tout d'un coup, il est remonté. On lui a mis la main dessus. On avait eu de la force, cette journée-là. On ne l'a pas lâché. Il est remonté à bord et surtout, il nous a fait promettre de ne pas en parler à sa femme.

Sur les classiques, la vie était plus sympathique. Les radoubs duraient un mois, un mois et demi. Dans les premiers temps quand je travaillais chez *Gaubert*, on était parti ressouder une tête de potence sur la *Germaine-Gabrielle*. Voilà qu'arrive le moment de faire la collation. A cette époque, c'était Jacques *Lerosier* qu'était le patron. A 4 heures, il disait:

« Petit, va chercher des moules et on fait la collation ». On était en bas, en train de manger, tout d'un coup, voilà Pierre *Tanquerel* qui

Virer la queue: Remonter la queue du chalut

Parpaillot : filin servant à fermer l'entrée du chalut au moment de l'apparition de la poche en surface afin de pouvoir embarquer la partie antérieure du filet.



Ils avaient un métier beaucoup plus difficile que sur les pêche-arrière.

On était en train de virer le chalut



Jean-Pierre Cardron

Panneau : Les panneaux divergents positionnés en avant du chalut, en s'écartant par action hydrodynamique, maintiennent l'entrée du chalut ouverte.

arrive. Le collègue avec qui je travaillais cherche aussitôt à se lever. Pierre *Tanquerel* lui tape sur l'épaule et lui dit : « Le patron, c'est moi ici. Tu restes assis. Et puis, c'est moi qui paye. » On avait une reconnaissance. Après t'étais un pion ! Par moments je disais à certains : « Donne-moi le temps de réparer, si tu ne me donnes pas assez de temps, tu vas râler parce que ça ne va pas tenir. »

Les plus grosses réparations qu'on faisait, c'était des hélices ou des arbres d'hélices à démonter, à changer. Ça revenait souvent. Il y avait les panneaux aussi. Il fallait savoir les faire. J'en ai fait pendant longtemps. Pour faire **un panneau**, un gros dans les deux mètres quarante, tout soudé, cela prenait 70 heures.

Le principe du panneau, c'est d'écarter le chalut. Des panneaux bien réglés, c'est déjà la moitié de la pêche. Si le panneau marche mal, s'il se couche, le chalut se ferme. Il ne travaille pas comme il faut. Il faut des panneaux qui viennent bien droit sur le fond et qui traînent bien. J'ai vu en faire pour des gros chalutiers. On passait 120/130 heures sur une paire. Des panneaux de trois mètres de haut qui faisaient une tonne sept. C'était pour un chalutier de Fécamp.

Tous ces panneaux-là, maintenant, on n'en fait plus. Les bateaux ont tous des panneaux divergents qui viennent de Bretagne et qui sont tout prêts faits. Il y a juste la semelle à changer, puis vérifier les chaînes. Autrefois, c'étaient des panneaux en bois sur mesure, selon la longueur de chalut, la force motrice du bateau. Ça comptait terriblement. Il ne fallait pas mettre des panneaux de deux mètres quarante sur des bateaux de 300 CV. Sur des chaluts de vingt-quatre mètres, on prenait des panneaux qui faisaient plus d'une tonne chacun.

C'est *Morgere* qui a pris le dessus dans la fabrication des panneaux. *Morgère* est une usine de Bretagne. Ils font des panneaux avec des capteurs : un émetteur et un récepteur. Il y a une vidéo à bord dans la passerelle et avec ça on voit si le panneau est couché, de quelle façon il travaille. Il y a plusieurs bateaux à Port qui sont équipés comme ça. Je suis arrivé en préretraite : j'ai fait un dossier pour l'amiante. Ça m'a fait gagner 5 ans. Après, j'ai eu ma retraite.

Pour faire un panneau, un gros dans les 2,40m, tout soudé, cela prenait 70 heures





C'est *Morgère* qui a pris le dessus dans la fabrication des panneaux



Des panneaux bien réglés, c'est déjà la moitié de la pêche



Nelly Delain



Anieu : «Aujourd'hui» en langue normande.

Après quatre années en qualité d'institutrice remplaçante, j'obtiens un poste de titulaire à Commes puis à Port en Bessin d'abord à l'école des filles rue nationale, puis à l'unité B mixte rue de la Corderie. En 1982 j'en assume la direction jusqu'en 1986, date à laquelle je pars diriger l'école du Mollay-Littry jusqu'en 1990, ayant fait valoir mes droits à la retraite. Port compte alors trois groupes scolaires : maternelle, école élémentaire A : (CP.CE), école primaire B : (CE CM) et un collège de secteur.
Nous étions un bon cru à commencer nos carrières respectives sous l'appellation « institutrices ». C'est un bon creuset et toutes polyvalentes ! Être capable d'enseigner le français, les mathématiques, l'histoire, la géographie, les sciences naturelles, le dessin, le travail manuel, les sports etc… Nos familles conservent toutes les créations de leurs enfants du CP au CM2.
Que dire des fêtes de fin d'année. Je pense au Lendit, grand succès grâce à la coopération des parents toujours prêts à nous aider pour les costumes et les stands des kermesses. On l'attendait cette kermesse organisée de main de maître par Ginette surtout. Les bénéfices venaient gonfler notre caisse coopérative car notre budget était bien maigre. Du sport, des arts, mais à mon grand regret pas assez de musique.

Je me souviens d'une élève allergique à l'école

Je me souviens d'une élève (CM1) allergique à l'école et surtout à sa maîtresse. Elle délaçait ses souliers avant de passer en rang devant l'enseignante qui, chaque jour, très attentive lui disait : « mets tes lacets, s'il te plaît ».
Un garçon celui-là. En entrant en classe me glissait : « **Anieu**, j'trvaille pas ». Il faisait ses devoirs au verso du tableau grimpé sur un tabouret.
Un matin un élève me crie :
« Madame, il y a le feu dans les toilettes des garçons » ; je fonce. C'étaient des élèves du collège qui avait enflammé les cordes servant les chasses d'eau. J'appelle le principal au téléphone. « Ce n'est pas grave, jeu de gamins ». Il était temps que le collège déménage. Beaucoup se souviendront du groupe scolaire, rue de la Corderie, envahi par des préfabriqués inchauffables l'hiver et sauna l'été.
Enfin, n'oublions pas qu'à Port beaucoup d'habitants de pure souche sont bilingue dès la naissance, leurs enfants aussi. J'ai surpris bien des réflexions en patois lancées par des élèves mécontents ou moqueurs… et ne parlons pas des surnoms, souvent très appropriés aux auteurs.



La fête des écoles qui marquait la fin d'année scolaire



Gisèle Vicquelin

J'ai commencé à faire les débarques en 1958. On avait des bateaux où on était attitrées. Nous, c'était avec la mère Marie *Cavey*. C'étaient des bateaux que son fils Albert gérait. Il y avait la mère de Pierrette *Delain*, Marie-Rose, Viviane, Simone *Pelhate*. C'était notre petit groupe. Bien avant, sur le *Père Albert*, j'étais avec tata Hyacinthe, la mère Jeanne *Marion*, la grande Adrienne. On était dans le premier bassin. On travaillait sous des tentes qui étaient installées par un petit bonhomme du Bouffay. Quelquefois quand il ventait, les tentes tombaient à l'eau. Quand il pleuvait, l'eau s'accumulait sur la toile et cela faisait comme une gouttière. On avait les tables face à la mer, je me souviens de Viviane qui était sous le « dégoût », à la moitié de la nuit, elle avait été obligée de rentrer chez elle pour se changer. L'hiver, c'était affolant, le vent enlevait tout. Par la suite, dans le deuxième bassin, il y a eu comme un hangar. C'était en dur, c'était couvert. Une année, pendant qu'ils montaient le hangar, on faisait la débarque sur le « bout rond », c'était dans la *Brigitte*. On n'avait pas d'abri, pas beaucoup de place et on était exposé à tous les vents. Mais heureusement, cela n'a pas duré longtemps. Vraiment là, on a eu froid !

Un hiver, il a fait moins 17°C

Un hiver, il a fait moins 17°C, les mouettes se promenaient dans le bassin, sur la glace. Ça remonte à loin. Jojo *Rousseville* nous cassait la glace avec une masse pour que l'on tienne debout. L'eau qui tombait des tables regelait aussitôt. Et puis, on n'avait pas d'anorak, de coupe-vent, comme maintenant. On avait des manteaux. J'avais une gabardine et une cagoule. Une année, je me souviens, la grande Hélène m'a dit: «Fillette, enlève tes gants ! » alors

On travaillait sous des tentes... Quelquefois quand il ventait, les tentes tombaient à l'eau...



Gisèle Vicquelin

on s'est arrêté. On est allé faire un tour par l'hôtel *de la Marine* pour se réchauffer. On ne tenait plus ! On a eu des hivers durs. Le poisson gelait. Cela ne lui donnait pas un bel aspect pour la vente. Ce n'est pas beau des plies gelées. En dessous, il n'était pas gelé mais sur le dessus, si. Maintenant les tables sont en long, alors la glace, tu la pousses plus facilement, et puis, il y a les tapis roulants. Nous, on était face à la mer et quand on poussait, cela nous faisait des monticules. Des fois, il y des matelots qui prenaient la pelle et jetaient la glace dans le bassin. Mais on avait toujours les pieds dans la glace.

Le tablier était lourd. Ce n'étaient pas des tabliers en nylon comme maintenant. C'était très épais. Quand il était abîmé, on le réparait en mettant des pièces. Vraiment, c'était lourd. La corde nous coupait le cou. Alors un jour, j'ai eu l'idée de prendre mes collants pour faire un cordon avec les jambes. Comme ça ne me tirait pas sur le cou.

Au début, il n'y avait pas encore les portes-écluses, alors pour faire la débarque, on suivait la marée. De temps en temps, les bateaux rentraient dans l'après-midi et quelquefois, ils arrivaient avec la marée de nuit après avoir fait un dernier trait. Soit vers une heure, deux heures ou trois heures du matin. Dans ce cas, on attendait les bateaux.

Il y avait quelquefois quatorze bateaux à la vente

Il y avait quelquefois quatorze bateaux à la vente. Il y en avait qui attendaient qu'on ait fini. Ils se mettaient à couple. Tiens pour débarquer le poisson, ce n'était pas évident. Souvent, il y avait du poisson qui tombait du panier. Mais ce n'était pas la faute de celui qui tirait.

Je faisais maximum trois débarques par semaine. Quelquefois quatre. Il m'est arrivé de faire deux débarques en deux nuits d'affilée. C'était dur.

J'étais partie de 2h à 7h. Dans ma carrière, je me suis endormie deux fois. Marie-Rose et Viviane

Le tablier était lourd...



Gisèle Vicquelin

Les Campais: Les Grandcopais

Aiguillettes: Petit rouget d'une quinzaine de centimètres

Bette pour les homards: Appât pour les homards

me disaient toujours : « T'endors jamais ! On ne viendra pas te chercher ». Elles me disaient ça parce qu'il fallait passer devant le cimetière. Mais Viviane est venue quand même mais en voiture avec un matelot. Elle a tapé au carreau mais elle ne m'a pas attendue. Le temps que je m'habille, elle était repartie. Quand je suis arrivée au bateau, on m'a charriée un peu. Quand, ils faisaient le troisième bassin, j'étais bien obligée de passer devant le cimetière !

Au moment des plies, ce n'était pas évident. Je me rappelle de la *Croix de Lorraine* où on avait trié seize tonnes de plies, toutes mélangées. Il fallait trier quatre tailles. Cette nuit-là, on a pris à minuit et on a fini à 11h45. Les plies, il ne fallait pas nous en donner à manger. Avec les plies, il y avait les soles, les limandes… Tous les poissons plats étaient mélangés. Les plus grosses corvées que j'aie eues, à part les plies, c'était dans le *Saint Siméon* parce qu'il pêchait beaucoup de gros poissons. Les juliennes, il y en avait qui faisaient treize ou quatorze kilos. C'étaient des vraies anguilles ! Il y a des moments où on n'arrivait pas à les mettre dans les coffres. Quand il y avait des surmulets qui avaient eu du noir de sèche ou qui avaient été grattés, il fallait les mettre à part.

Dans nos bateaux, on ne triait pas les raies

Dans nos bateaux, on ne triait pas les raies. C'est les hommes d'équipage qui le faisaient. Puis, quand les « **Campais** » sont venus, il a fallu les trier. Alors, du coup, j'ai appris : le petit raiton, le moyen, le gros, la petite raie grise, la moyenne, la grosse, la fleurie, la blanche, les couillards. Ceux qui ont des baguettes, les mâles, il fallait les mettre à part, ils n'étaient pas avec les femelles.

Il y avait les hâs aussi. La première fois que j'en ai triés, ça remonte à longtemps. Bon la grand-mère de Maryvonne *Payen* me dit : « Fillette, regarde bien parce que je te montre un coup mais pas deux. Bon, cha ch'est un tchin, cha ch'est un béluet, cha ch'est un hâ. Alors, tu guettes la gueule : le tchin, il a un dard, le hâ, il a la gueule comme cha, et le béluet, il a la gueule comme cha…». Bon, elle m'a montré qu'une fois. Alors au début, je ne guettais que les gueules. Il y a des moments, il y avait des dizaines de tonnes. On en avait plein les bras.

On allait déjeuner quand il ne restait plus que les rougets à trier. Ça c'était une vraie corvée ! Ca prenait du temps. Il y avait une estafette qui allait au café pour prévenir qu'on allait arriver d'ici une demi-heure. Comme ça, elle avait le temps de préparer le café. C'était Rolande qui tenait le café, c'était Marguerite avant. On prenait une bonne demi-heure pour déjeuner. Des fois, *Sorel* le boulanger, apportait le pain ou, des fois, il fallait aller le chercher. On attendait que les deux peseurs arrivent à leur tour. Ça voulait dire qu'ils avaient tout pesé et qu'il fallait qu'on y retourne pour les rougets : les rougets blancs, les **aiguillettes** pour mettre dans les casiers (**bette** pour les homards).



No Photo

L'école de Cancale: L'école maritime Les Rimains

Gonio : Appareil de radiogoniométrie dont l'orientation de l'antenne permet de déterminer la direction d'émission d'un radiophare fixe et connu. Le relevé d'au moins deux émetteurs permet de connaître une position .

Plomb à suif: Ligne de sonde manuelle chargée d'un plomb qui a généralement la forme d'une pyramide tronquée évidée à sa base. Le creux rempli de suif au contact du fond prélève des sédiments qui renseignent sur la nature du fond.

Philippe Poitevin

Après **l'école de Cancale,** je suis revenu à Port et je suis tout de suite monté à bord du *Sancta Maria*. Je naviguais avec mon père et mon frère. Au début, mon père était le patron parce que je n'avais pas l'âge de 22 ans réglementaire. Quand il voulait rester à Port, il disait : « Tu t'en vas avec le bateau ». Après, j'ai pris le *Sancta Maria*. Mon frère était plus jeune, alors, il est resté avec moi. Puis, il est allé à l'école lui aussi. Ensuite, il a acheté *La Portaise*, un autre chalutier.



L'antenne de gonio est visible au dessus de la cabine du *Sancta Maria* (en haut à droite)

Attention, à bord, à cette époque-là, on n'avait pas d'appareils électroniques. On n'avait qu'une boussole et une **gonio**, c'est tout ! On utilisait encore le **plomb à suif**. La gonio, c'est un poste qui émet un son, et en le réglant, quand tu coupes le son, ça donne ton orientation. On avait simplement ça comme appareil moderne.

Nous étions une quinzaine de jeunes patrons à prendre des bateaux en commandement en même temps , donc nous avons pu faire évoluer et changer les mentalités. Par exemple, pour convoquer l'équipage, nous, les jeunes patrons, on disait : « On partira demain à telle heure ». C'était tout simple. On n'envoyait plus, comme avant, les mousses courir les rues pour réveiller l'équipage.

Je me souviens, dans les couchettes, on avait encore de la paille. Un beau jour, on était dans le sud de la pointe de Lizard *(Cornouailles),* on a trouvé des matelas sur l'eau. J'ai dit : « Hop, on dégage toute cette putain de paille, on nettoie les couchettes et on met les matelas ». Heureusement, papa n'était pas là car il n'aurait pas été d'accord.

A Dieppe, on était allé à Monoprix, acheter des postes de radio, qu'on mettait dans les cabanes (*couchettes*).

Je me rappelle, le patron installait la sécurité du bateau et puis on partait en mer. Il embarquait le canot de sauvetage, les bouées… Je ne sais même pas s'il y avait des fusées. Il n'y avait pas de radar. On n'avait pas tout ça. Ça n'avait rien à voir avec

Nous étions une quinzaine de jeunes patrons à prendre des bateaux en commandement. (Ici, lors d'un rassemblement sur les quais de Boulogne.)



J'étais un jeune patron

maintenant.

Dans le *Sancta Maria*, j'avais un équipage de vieux matelots mais j'étais un jeune patron. A mon bord, il y en avait un qu'on appelait « *Croncron* ». C'était un petit matelot. C'est lui qui m'a appris mon métier parce qu'il connaissait la mer comme il faut. Lui, il avait le coup. Sur d'autres bateaux, si t'étais un jeune patron, t'avais qu'à te « démmerder ».

L'équipage était composé de huit personnes. Le *Sancta Maria* était un gros bateau, c'était un 22 mètres. A ce moment-là, on pêchait sur le côté. Alors quand on relevait le chalut, tous les matelots mettaient les pieds dessus, au coup de roulis, tout le monde se levait. Comme quand on mangeait la soupe, tous ensemble on suivait le roulis. Ah c'était des drôles de vies.

L'été, on naviguait 8-10 jours et

Philippe Poitevin

Les drailles: ???

Les semailles: ???

Les turbois: Les turbots???

quand on partait pour faire la mer du Nord à Dieppe en hiver, on partait 20 ou, 22 jours. Ce que nous appelions la mer du Nord, en fait, c'était plutôt la Manche Est. On pêchait 10 jours, on débarquait et on repartait aussitôt 10 jours en pêche. Un jour, on venait de quitter Port quand j'ai reçu un message à la radio disant: « La femme de votre frère Gérard vient d'accoucher de jumeaux ». Quand on est revenu, les jumeaux avaient 22 jours. Au retour de Dieppe, on dormait beaucoup. Il n'y avait pas de débarque car on la faisait à Dieppe, et on revenait à Port en Bessin à vide. A Dieppe, on s'installait de façon à pouvoir

On mettait 8 h et demie entre Dieppe et Port-en-Bessin

sortir avant la fermeture des portes du bassin à flot.
On mettait 8h et demie pour rentrer à Port en Bessin. S'il faisait trop mauvais temps, on laissait le bateau à Dieppe et on rentrait en voiture. On était obligé, dans ces moments-là, d'avoir un gardien pour le bateau. Il vivait à bord. De retour à Port en Bessin, au bout de 22 jours, c'était la lune de miel. Et puis, on aimait voir beaucoup de gens, beaucoup de voitures… Après avoir été avec l'horizon partout tout autour, j'adorais voir plein de bagnoles, plein de gens… On revivait.
De temps en temps, on venait vendre à Port parce qu'on ne voulait pas se faire trop mal voir. On vendait à Dieppe, parce que c'était plus près pour nous des lieux de pêche. Chaque patron, chaque navire avait un faible pour certains coins de la mer. Nous, notre pêche c'était les mers de Dieppe. D'autres c'était les mers de l'ouest, l'ouest et le sud de l'Angleterre. On pêchait toutes sortes de poissons à Dieppe. On le vendait plus cher qu'à Port-en-Bessin et on était plus près des lieux de pêche. Le poisson était comme les hirondelles, il avait son cycle. On savait, à dix jours près, où il

passait. On l'attendait au passage. Maintenant il n'y a plus les saisons comme quand on était jeune… ça a joué un rôle primordial sur le métier. On partait à Dieppe l'hiver, du 1er octobre jusqu'à Pâques après on pêchait à Port-en-Bessin. Sur Dieppe, il y a eu des hivers très très durs, avec de la neige et de la glace. Il fallait taper sur les rambardes pour faire descendre la neige. Comme on n'avait pas de radar, quand il y avait de la brume, un matelot faisait le quart sur le gaillard avec une cloche.

L'été, on naviguait un peu sur les abords de l'Atlantique, ou bien sur l'Irlande. Le plus loin où on est allé, c'est dans la baie de Liverpool, l'ile de Man. On ne l'a pas fait longtemps parce que les fonds étaient pourris. Je crois qu'on y a fait 4 ou 5 marées. On



Sancta Maria (Ex-voto dans l'église de Port-en-Bessin, réalisé par Philippe Poitevin).

Philippe Poitevin

Semailles: prononcé smaille par Philippe???

Turbois: Les turbots???

Faire l'équipage: Consiste à gérer la comptabilité du bateau et en particulier la part revenant à chaque membre de l'équipage.

n'y est pas retourné, ça faisait trop loin. On mettait 57 heures de route pour aller là-bas. Autrement, on faisait **semaille** et après à Port, on faisait **turbois**, comme on disait… et on faisait beaucoup la côte sud de l'Angleterre.

Sur le bateau, il y avait le gaillard avant avec tout le matériel, la cale, le moteur, les postes d'équipage et la passerelle. Dans la cale, on embarquait 8 à 10 tonnes de glace. Il y avait des compartiments en planches parce qu'on ne mélangeait pas le poisson. Les gamins presqu'en âge de travailler commençaient à faire des débarques à 14-15 ans et se faisaient des rabiots en lavant les planches de cale. Quand on arrivait, on voyait des petits gamins de la campagne qui venaient chiner du poisson au moment de la débarque. On disait : « Veux-tu embarquer ? » Et on l'embarquait. Certains ont fait de très très bons matelots et même des patrons. A Port, beaucoup de jeunes patrons sont issus de la campagne. On les a élevés sur le tas. Avec ma génération, les mousses n'étaient pas malheureux, c'était nos gamins.

Les femmes s'occupaient de la débarque. La femme du patron était souvent chargée de l'organiser. Sur Boulogne-radio, on disait : « Route Port et 5 femmes pour la nuit », « Route Port, une petite femme pour la nuit ». Ma femme faisait la débarque, oui, c'était en famille. Avant la

Sur les grands bateaux, tout repose sur le dos des femmes

construction de la criée, la débarque se faisait dans le premier bassin, sous des toiles, par tous les temps et ce n'était pas une détente.

Sur les grands bateaux, tout repose sur le dos des femmes : la maison, les enfants, les papiers, l'équipage, les hommes, les débarques, tout. Jacqueline ne **faisait pas l'équipage**. Elle ne pouvait pas faire les débarques et puis faire les comptes.



J'en avais marre de naviguer sur un gros bateau.

Vous savez les matelots ce sont un peu de grands enfants, enfin certains. Quand vous êtes patron d'un grand bateau, tout ce qui se passe à la maison, les problèmes des enfants, les problèmes d'argent, les emmerdes, tout ça vous passe au-dessus… Quand vous vivez en vase clos, à bord d'un bateau, ce n'est pas pareil qu'à terre. Enfin, c'est comme ça.

J'ai commandé le *Sancta Maria* pendant 18 ans avant d'avoir un bateau plus petit. J'en avais marre de cette navigation à Dieppe. On était parti 20 jours, ce qui faisait 3 jours dans le mois à la maison. Ce n'était pas une vie, ni pour moi, ni pour mes matelots. J'ai décidé en 1977 d'avoir un petit bateau, *La Bonne Sainte-Rita*.

J'avais un copain de Grandcamp, plutôt un frère. Il avait un petit bateau et lui ne faisait que la nuit. Il vendait lui-même sur le quai et me poussait à faire la même chose, mais on ne pouvait pas vendre directement sur le quai à Port en Bessin.

J'en avais marre de naviguer sur

Philippe Poitevin

un grand bateau, je disais toujours à Jacqueline, à la radio : « Héla, vivement que j'aie un petit bateau ». Un beau jour, Jacqueline m'a posé la question : «Alors, tu veux ou tu ne veux pas?

J'ai un peu regretté quand j'ai eu le petit bateau

» Je lui ai dit : « Ah si, j'vou-drais un petit bateau… Ben oui, mais pas le temps d'aller chercher … » Elle m'a répondu : « On va faire les ports avec Paulo ». Ils ont trouvé un petit bateau à St Malo.

Quand j'ai eu le petit bateau, j'ai un peu regretté. Il était trop petit. C'était plutôt une grande chaloupe pontée. C'était un bateau dangereux surtout quand il faisait mauvais temps. Quand j'avais un nouveau matelot à bord et qu'il faisait mauvais temps, j'interdisais de regarder derrière. Des seaux d'eau tombaient sur le pont derrière et je me disais : « Il va avoir les jetons. Il ne va pas vouloir revenir. »

Avec le petit bateau, j'étais à terre plus souvent. Mais pour Jacqueline, c'était du boulot. Quand je revenais de huit jours de mer, je n'avais qu'un rechange. Tandis que sur le petit bateau, il fallait 2 ou 3 rechanges la semaine, un pour chaque marée. Alors il fallait laver. On ne se rendait pas compte du boulot que ça donnait. Jac-queline avait plus de mal avec le petit bateau qu'avec le grand.
On naviguait à 3 et on faisait les nuits, simplement les nuits à la sole. Ce qui nous sauvait, c'était la pêche à la coquille St Jacques. Avant la guerre, certains matelots de Port en Bessin faisaient déjà la coquille mais ils partaient tous à Boulogne. Ensuite, il y a eu la guerre. Après le Débarquement, pendant plusieurs années, seuls le *Jean Bart* et le *Patron Jean Tabourel* pêchaient la coquille Saint Jacques. Quand je me suis mis à faire la coquille avec le *Sancta Maria* avec notre ancien gréement, c'était le bagne ! On avait quatorze dragues, sept de chaque côté. C'était très très dur et

Les saloins: ???

Les piches : ???



Collection "La Jolie Brise"

La Bonne Sainte Rita

surtout très dangereux.
Dans les années 70, le *Petit Fanche* de la baie de Saint Brieuc est venu vendre ses coquilles Saint Jacques. Un mareyeur lui a dit : « Tes coquilles, j'en veux pas. Il y en a des montagnes à Port-en-Bessin. » Aussitôt il y a eu une « invasion » bretonne pour pêcher sur nos côtes. A Port en Bessin, les Bretons ont été acceptés tout de suite. Il y avait une tradition d'accueil. Les Portais avaient déjà accueilli, lors de la débâcle, les gens du nord qui descendaient sur les **?saloins?** Presque tous les Etaplois sont arrivés à Port en Bessin mais avec les batés, des **piches?** des fois, tout le matériel. La mairie avait demandé à ce qu'on ne laisse pas ces gens-là sur le trottoir. Les familles de Port en Bessin en ont hébergés pas mal. Donc quand les bretons sont venus, ça a fait un petit peu le même effet. Ils ont été acceptés et d'ailleurs, on s'est fait

Philippe Poitevin

vraiment de bons amis. Certains sont même restés.
Ils étaient en avance sur nous en matière de pêche de la coquille Saint Jacques. Ils ont apporté du modernisme dans le gréement et les dragues à coquilles. Ils nous ont appris pas mal de choses. Nous, on était resté avec le vieux gréement des grands-parents, tandis qu'eux, c'était vraiment le top. Ça a été une corvée de moins pour nous. Nous, on mettait entre 2 heures et 2 heures et demie à tirer quatorze dragues et les remettre à l'eau. Eux, ils avaient quatre dragues de chaque côté, ils mettaient une demie heure, même pas, 20 minutes. C'était des dragues avec un volet, on appelait ça les dragues atomiques. Avec

J'avais l'interdiction formelle de naviguer

deux dragues, ils pêchaient autant que nous avec six. Nos dragues pesaient à peu près 50-80 kilos, tandis que les leurs pesaient 150 kilos. C'était du boulot. Ils nous ont montré pas mal de choses mais ils ne connaissaient pas encore les dragues à ressorts. Seuls les Anglais les utilisaient.
J'ai fait 28 ans de commandement: 18 ans du grand et 10 ans du petit. Et un beau jour, j'ai dit à ma femme : « Je suis fatigué, je ne vais pas partir cette nuit, je partirai demain après-midi. » L'après-midi, les pompiers m'ont récupéré… j'étais par terre.
J'avais l'interdiction formelle de naviguer. Dans le fond, j'étais très content, j'en avais ras le bol. Je ne voyais pas plus la famille avec le petit bateau. On ne faisait que les nuits à soles mais attention c'est du boulot. Dans un grand bateau, vous avez votre second, l'équipage sur le pont. Alors que sur le petit bateau, il n'y a pas de commandant, il n'y a pas d'ouvriers, tout le monde est dans le même sac. C'est deux fois plus de travail.
Lors des nuits à soles, on faisait à peu près douze coups de chalut. Mais douze coups de chalut, c'est aussi 7 à 800 kilos de sable, cailloux, gravier… Ça faisait une sacrée corvée.
Mon médecin m'a arrêté une deuxième fois. Il a dit à ma fem-me : « Tu sais, s'il y retourne… » . Alors Jacqueline m'a dit : « On vend tout, on arrête. » J'ai arrêté et après, j'ai eu cette putain de maladie. Pendant 3 ans, ma voix s'en allait tout doucement…
Dans le fond, je trouve qu'on a gâché notre vie. Mais les parents nous disaient : « L'école ou les bottes ». Mais on savait très bien que c'était les bottes. On n'avait pas un sou à la maison. Alors on savait bien que quand la mère se promenait sur le quai, si elle rencontrait un arma-teur et parlait de nous...

Dragues à coquilles modernes





La vie quotidienne

L'épicerie *Lorillu*

No Photo

Cours: Voir encadré "Les cours à Port en Bessin" pages 148.

Jean-Jacques Vingtrois

Il y avait plusieurs **cours** : la Cour à *Thin*, la Cour du Centre, entre la boulangerie *Dupont* et la boulangerie *Thomines*. Je me rappelle de ma grand-mère paternelle. Elle était veuve. Je n'ai jamais connu mon grand-père paternel. Papa était marin. Maman s'occupait des enfants.

A cette époque, Port n'était pas aussi moderne que maintenant. Les habitations étaient concentrées sur le vieux Port et le Pollet. Il n'y avait pas encore les maisons de Saint André. Il y avait deux bassins. Le troisième a été creusé en 1973.

J'ai connu Annick en janvier 68 pendant la grève. A ce moment-là, elle travaillait chez Nénette, l'épicerie-café, et je l'avais repérée. Il y avait eu un bal d'organisé à la salle des fêtes pour la grève, elle était avec ses frères. Je l'ai invitée à danser et c'est comme ça que c'est parti. On s'est marié en juin 1969. On devait se marier plus tard mais comme Maman nous avait trouvé un logement, on a avancé la date du mariage. On a bien fait parce que Papa est mort en décembre 69 et Maman en juin 1970.

C'est ainsi que nous l'avons appelée "Bubule"

Les évènements importants ont été la naissance et la communion de nos enfants. Claudie est née le 16 février 1972 et Anne Sophie le 20 septembre 1974. Elle était tellement speed qu'elle rentrait toujours dans les murs. Nous lui disions qu'elle était un vrai bulldozer. C'est ainsi que nous l'avons appelée « Bubule ». Sa carte d'identité est Bubule, pour ses enfants c'est maman Bubule.

J'étais à terre pour une petite opération de la cornée. J'avais pris en plus une semaine de congés pour la naissance de Claudie. Toujours pas de bébé à l'horizon.

Le bateau part le mardi matin.

Dans la nuit Annick a eu mal au ventre. Elle pensait que c'était les bigorneaux qu'elle avait mangés la veille qui ne passaient pas. En fait, c'étaient ses premières douleurs.

Elle a accouché le lendemain, mercredi soir. Le jeudi matin je reçois un télégramme :

« Papa d'une petite fille, tout va bien ». Je ne savais pas le prénom. Mes premiers mots en rentrant ont été de demander, en ouvrant la porte de la chambre



Les habitations étaient concentrées sur le vieux Port et le Pollet



Il n'y avait pas encore les maisons de Saint André... (en construction sur cette photo)

Jean-Jacques Vingtrois

de la maternité « Comment elle s'appelle? ». Quand j'arrivai de la mer, je ne faisais pas grand-chose. Si les filles faisaient des bêtises je ne disais rien. Un jour, en rentrant de la mer, les filles se disputaient toutes les deux dans le couloir. Je leur ai donné un claque à chacune sur les fesses. « Papa nous a tapé ». Elles s'en souviennent encore.
On a eu notre première voiture le 10 mai 1971, une R8, 6000 frs. Quand j'étais à terre, on allait se promener en auto. Nous sommes partis en vacances en Vendée, chaque année à partir de 1977, chez un copain d'armée, Joël, qui habitait à Bouin C'était notre seul ami du temps de l'armée. Lorsque j'étais à terre, nous étions toujours en famille, tous les quatre.

Les cours à Port-en-Bessin

Petites places ou venelles communes à plusieurs maisons, les cours portent parfois un nom donné par la tradition. Plusieurs cours existent au cœur de Port en Bessin: Voir plan en Annexes



La Cour à *Thin*



La Cour du Centre



Marie-Antoinette Langlois

A Port en Bessin il n'y avait que des petites épiceries, il n'y avait pas de grandes surfaces. On y trouvait de tout. L'épicerie de ma mère faisait café aussi. Plus tard les instituteurs, à la coupure de la récréation, venaient prendre un petit café. A ce moment-là, elles vendaient l'hui-le, le rhum, tout ça au détail.

L'épicerie était ouverte tout le temps. Elle ne fermait même pas pendant l'heure de midi. Comme elle faisait café, elle ne fermait jamais. On faisait pas mal de choses en plus. Je me rappelle que Maman faisait les collants. A cette époque-là, il n'y en avait pas beaucoup. On a fait dépôt de pain sur la fin. Après les grandes surfaces ont tout cassé. En 68, l'épicerie était encore là, quand je me suis mariée. Je me rappelle que j'avais Sandrine bébé qui jouait souvent avec Mme *Marie*, l'institutrice. Elle lui vidait son sac sur la table. Ça a été fermé plus tard que ça.

L'épicerie qui était face à la mer dans la montée de la rue Torteron. Il y avait une petite épicerie, là, sur la droite, qui s'appelait la mère *Louise*. Il y avait beaucoup d'épiceries dans Port en Bessin. Rue Nationale, il y avait Bibise, la mère *Madeleine*, Nénette *Quéguiner*.

Elle, elle faisait l'**avitaillement** des

Elle faisait l'avitaillement des bateaux

bateaux. Au Vauban, c'était une épicerie café.

Toutes les épiceries vendaient des bonbons. Je me souviens que chez Maman, à la rentrée, il fallait faire rentrer les enfants. Il y a eu du dérobage. Quand on parle avec les gamins, ils disent « hé ben on en a pris chez ta mère ».

On s'est marié en août 68. On est parti à Cherbourg, **en garni**, parce que mon mari a fait son lieutenant de pêche. Je suis partie avec lui. Il est revenu un petit peu, et après, il est reparti faire son patron de pêche. Mais là, j'avais la gamine

Avitaillement: préparer et fournir des vivres, eau, glace, carburant ou matériel divers aux navires

En garni: En meublé



Il y avait beaucoup d'épiceries dans Port-en-Bessin, ici celle de *Renée Langlois*

Marie-Antoinette Langlois

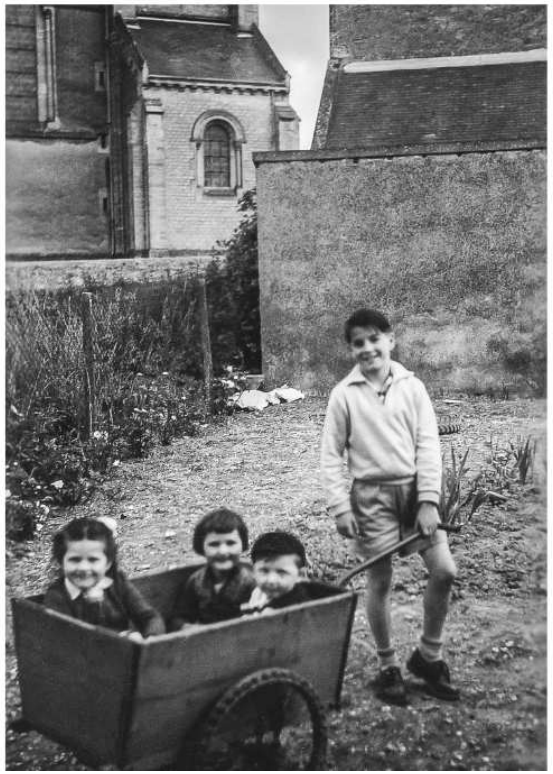
peu, et après, il est reparti faire son patron de pêche. Mais là, j'avais la gamine donc je ne suis pas partie. Il est parti tout seul. Après on a été en garni rue Maréchal de Tourville en attendant la construction de notre maison, quai Baron Gérard, sur un terrain de mes grands-parents. Ils nous avaient promis la maison pour août 73. J'étais enceinte de ma deuxième fille. Et là, on ne pouvait pas payer deux loyers alors je suis retournée chez maman jusqu'en novembre 73. Quand mon mari était en mer, j'allais chez maman. Je faisais ma valise. Je n'étais pas loin. Par contre quand j'ai eu ma deuxième, non. J'aidais maman et puis j'étais nourrie. Mais ça à Port beaucoup le faisait. Avec du recul, quand j'ai eu la deuxième, je me disais j'étais folle de faire ça.

Je n'ai jamais travaillé. Mon mari a travaillé pour moi. J'ai eu l'opportunité. J'avais trouvé du boulot mais quand il est rentré, il ne voulait pas. Il ne voulait pas parce que c'est vrai que quand ils rentraient, ils étaient là peu de temps. Alors si en plus… Par contre si, j'ai quand même élevé des enfants. Ma deuxième fille avait à peu près douze ou treize ans et là quand il partait ça me faisait drôle. Alors j'ai élevé, pendant 10 ans, quand même les deux petits d'Alain et Lydie. Je les avais à 7 h 30 le matin jusqu'à 7 h le soir.

Mon mari partait 8 à 10 jours

Mon mari partait 8 à 10 jours. Quand les pêcheurs revenaient, ils ne restaient pas longtemps. Ce n'était pas les mêmes choses qu'à présent. Quand ils rentraient le dimanche matin, ils étaient fatigués de leur marée. Ils se couchaient l'après-midi. Le soir, ils avaient la débarque. Mais la débarque, à cette époque-là, ça durait toute la nuit, jusqu'au matin. Lui, il secondait le patron, il avait des obligations. Il ne remontait pas avant midi. Alors l'après-midi, il se couchait. Quand c'était comme ça, le mardi midi il repartait. Donc c'est vrai que les

problèmes c'était nous qui les gérions. On n'allait pas lui casser la tête avec les problèmes.



Jeux d'enfants à proximité de l'église



Une grappe: un tourteau

Par d'amont: En amont, il s'agit de la falaise située à l'est de Port-en-Bessin, en référence au vent d'amont de l'Est - Nord-Est.

Par d'ava: En aval, la falaise ou la grève à l'ouest de Port-en-Bessin

Christine



Henriette Deschamps

Au début de notre mariage, on a vécu chez mon beau-père en attendant de trouver une maison à louer. Chez le père *Camille*, il y avait deux pièces. Il demeurait dans la cour du Centre. Après, j'ai été demeuré à la Crue. Après, je suis venue là. Ça fait 50 ans que je suis là. On a attendu 4 ans pour faire construire. Il fallait avoir des économies. Il a fallu attendre que tous les terrains soient vendus. La vie n'était pas facile. Il fallait faire des économies si on voulait avoir notre maison. Les gens qui avaient des voitures avaient une maison avec le garage en sous-sol. On pouvait choisir notre terrain. C'étaient les femmes de marin qui s'occupaient des papiers. Il fallait se débrouiller. Les marins restaient à terre 2 jours. Quand il y avait le radoub, ils restaient 2 mois à terre. Ils disaient qu'ils étaient plus fatigués à faire le radoub, à faire la peinture.

On allait faire des collations chez *Vallée*. On allait à Longues. On trimballait les voitures d'enfants. Le père avait la poussette et moi j'avais le landau. Entre Serge et Mireille, il n'y avait que 22 mois. Serge n'était pas vieux, alors pour faire cinq kilomètres…

Entre Serge et Mireille, il n'y avait que 22 mois



On emmenait la collation, on emmenait une **grappe** et on prenait la boisson là où on allait. Eh ben oui, c'étaient des cafés. On prenait une petite entrée, une grappe. On faisait la collation soupante.

On allait aussi à Huppain, chez Tut Tut ou encore sur la falaise là, **par d'amont** et itou **par d'ava** du côté de la sirène, sur le plateau. On allait au cinéma. On allait à la plage aussi. On n'avait que ces loisirs-là. On n'avait pas de voiture.

Il y avait le cinéma des familles, dans la rue Michel Lefournier. Dans le cinéma, devant y avait les bancs, derrière les fauteuils, et plus hauts les loges où les amou-

Ici, d'autres familles Portaises font la collation soupante



Henriette Deschamps

reux s'embrassaient. J'emmenais mes trois enfants au cinéma, même toute seule, quand mon mari n'était pas là. J'enveloppais Christine dans un grand mouchoir, **un grand moucheu** crocheté par mémère. Je la mettais en pyjama. Elle dormait dans la poussette. C'était la mère *Blek* qui la gardait, là où elle vendait les bonbons derrière le comptoir. Christine dormait pendant qu'on regardait le film avec Serge et Mireille. Serge avait 7 ans et Mireille 5 ans. On trimballait les petiots. On n'avait que ça comme loisirs.

On allait à Bayeux, le samedi, sur le marché. On prenait le bus. Avec mon mari, c'était notre plaisir, au moment de Pâques, on allait manger chez *Caillou*, à Bayeux. Il y avait beaucoup de gens de Port qui allaient chez *Caillou*. Alors on se mettait tout beaux. La vareuse, la culotte de drap, la casquette du dimanche, la belle casquette d'armateur. A cette époque, il y avait les habits du dimanche. Y en avait qui se retrouvaient à plusieurs. On prenait le taxi. Maxime avec sa traction. On allait là-bas. Au moment de Pâques, du gigot. On était content parce qu'on n'en mangeait pas chez nous. C'était un grand restaurant. C'était bien. Ça nous faisait une sortie. Ça sortait de l'ordinaire.

Port n'était pas toujours très propre. Ce n'était pas propre comme à présent. Ce n'était pas du tout pareil. Ça a changé, c'est plus Port d'autrefois. Mais j'aime autant comme ça parce que c'est propre, c'est moderne, c'est gai.

Port n'était pas entretenu comme il faut. Il n'y avait peut-être pas tellement de cantonniers et puis tout ça. Les chiens faisaient leurs excréments sur le trottoir, les gens ne les ramassaient pas.

Il y avait Gaston et son cheval qui ramassait les ordures. Son cheval s'était échoué. On avait été le voir. Gaston, son cheval était blanc. Il était tombé avec **le banna**. Après, il y a eu M. *Maloisel* qui a remplacé Gaston. Il vidait les ordures par d'amont. Ça engraissait les poissons.

Un grand moucheu: un grand châle fait au crochet

Le banna: Le banneau, Tombereau en bois muni de 2 grandes roues, tracté par un cheval



Au début de notre mariage, on a vécu chez mon beau-père... Il demeurait dans la Cour du Centre.



Les Pilous: Les pileurs de pomme qui écrasaient les pommes pour fabriquer le cidre

Nelly Delain

Port en Bessin s'éveillait peu à peu à la vie moderne : arrivée de l'électricité dans les années 30 – ainsi que les premières automobiles. Pour aller à Bayeux, c'est l'autobus.

Certaines rues étaient toujours empierrées. L'eau potable arrivait aux pompes communales dans les quartiers. Le tout à l'égout n'existait pas. Certains quartiers étaient dotés de « vide-pots », rue du Nord, rue Torteron. Mais la mer, aux cales de l'Epi était largement alimentée ! Les lessives se faisaient au lavoir, rue du Nord, avec brouette, battoir, boite à laver. Le ramassage des ordures était fait par Gaston, son cheval et son « banna » qu'il vidait par d'amont, sous la tour Vauban. Beaucoup de familles possédaient un tonneau, ou une barrique où les « **Pilous** » versaient le cidre à la saison. Sinon, on achète le cidre à la bouteille chez M. *Barbey* rue nationale ou à « la petite vitesse » au fond des bassins, chez M. *Dessoulles*.



Par d'amont, sous la tour Vauban...



Les lessives se font au lavoir, rue du Nord



Le ramassage des ordures était fait par Gaston, son cheval et son « banna »



Terrinée: ou Teurgoule, dessert typiquement normand fait de riz au lait à la cannelle cuit au four pendant plusieurs heures.

Juliette Mora

Quand Marcel était mousse sur *l'Océana* et rentrait de la mer, il fallait qu'il brosse le pont du bateau et les caisses dans lesquelles on mettait le poisson. C'était le mousse qui faisait çà.
Des fois, pour que Marcel puisse se reposer plus longtemps avant de repartir, j'embarquais sur le bateau et je brossais le pont pour l'aider. Je me souviens qu'un jour un matelot nous regardait brosser les planches et nous disait :
« Toutes les mères aident pas leurs gars comme ta ». On brossait aussi les paniers au pissot pour les ramener propres au bateau.
Quand le bateau repartait, la mère des mousses s'arrangeait pour prendre la dernière fournée de pain afin qu'il soit bien frais. Il y avait le panier à provisions pour le bateau, c'est le mousse qui s'en occupait. Il avait la liste des commissions pour la marée : du pain, du beurre, du rhum, du café, du sucre...
C'est le mousse aussi qui allait réveiller les hommes quand le bateau partait le soir ou la nuit. Pour que Marcel dorme plus longtemps, c'est moi qui y allais. Dans la rue, au bas des maisons, je criais : « Un tel à la mé » ou quand le temps était mauvais
« On va pas à la mé, y'a un coup de vent annoncé ».
Avec les mères des mousses, on s'organisait par quartiers pour aller réveiller les hommes.
En plus du panier du bateau, chacun apportait son panier personnel. Je faisais souvent de la **terrinée** pour Marcel. Il aimait bien. Seulement, certains hommes se permettaient de se servir dans ses provisions. J'étais pas contente. Les mousses étaient fatigués en rentrant de la marée. Certains matelots allaient au café, d'autres rentraient chez eux faire leur toilette. Y a bien des choses à raconter sur les mousses dans ce temps-là. Ils avaient la vie dure. Ils faisaient de drôles de corvées. Cà dépendait des bateaux et du patron. Y avait des hommes bons avec les mousses et d'autres moins bons, comme dans les ateliers.

On brossait aussi les paniers au pissot.



Cette fontaine à l'enfant, à l'époque située sur l'Epi, (photo page 49) est installée aujourd'hui Place Cousteau.



Avec les mères des mousses, on s'organisait par quartiers pour aller réveiller les hommes.



Nicole Tabourel

Papa était un homme qui a toujours voulu s'occuper des activités pour sa commune. Il a créé en 1946 « l'Etoile sportive portaise ». Le stade actuel porte d'ailleurs toujours son nom, stade Albert Pignet. Lors de la course cycliste, il fallait voir le monde qu'il y avait. Beaucoup de coureurs revenaient chaque année.



Albert *Pignet* à l'honneur en 2016 avec le Grand Prix cycliste

Il faisait des régates avec des animations dans le premier bassin, des fêtes foraines, des feux d'artifices. Papa a fait beaucoup pour sa commune. Il avait un grand cœur et était très estimé. Après la guerre, il y a aussi le souvenir de petites anecdotes qui ont marqué ma jeunesse :

de petites anecdotes qui ont marqué ma jeunesse

Le garde champêtre qui donnait les nouvelles dans la rue. Il donnait d'abord un coup de tambour et il disait avant de commencer son discours « avis à la population ».

Je me souviens d'une femme âgée, une des dernières qui portaient encore la jupe longue, elle faisait pipi debout tout en parlant.

Les gens allaient vider leur seau hygiénique à l'épi, quand il y avait du vent c'était plutôt folklorique. Ce n'était pas un spectacle agréable pour les gens qui mangeaient en



Papa faisait des régates avec des animations dans le premier bassin.

face, à l'hôtel de la Marine

Je me souviens des lavandières qui allaient laver leur linge dans les droues au bas de la cale, ça devait être très dur de remonter la pente avec la brouette chargée de linge mouillé.

Il y avait aussi la personne qui faisait du porte à porte pour annoncer un décès.

Notre jeunesse a été marquée par beaucoup de choses qui n'a plus rien à voir avec maintenant mais que nous avons vécues. Nous sortions de la guerre, les gens n'étaient pas riches, sauf certains, mais il y avait une certaine amitié, fraternité et solidarité qui n'existe plus maintenant et nous étions libres.

Ma grand-mère

Je suis l'arrière-petite-fille de Candide Marie et mon arrière-grand-père du côté de sa mère descend d'une vieille famille de Port, la famille Tabourel.

Avec la généalogie, j'ai retrouvé un peu de la vie de mon ancêtre. Candide Marie est né à Port en 1845 et il a épousée Célestine Lamy en 1869. Il était armateur, cordier, voilier et possédait une dizaine de bateaux. Il habitait rue du Phare, dans la maison que nous avons nous-mêmes habités avant de venir rue du Nord.

En 1871, il était au conseil de fabrique pour la future église de Port en remplacement de Monsieur Armand Marie Cardine. Dans le journal Le Pilote de janvier 1913, on dit de lui qu'il a été véritablement dévoué aux intérêts de la paroisse et qu'il a joué un rôle important dans la construction de la nouvelle église, C'est sous son influence qu'il a été décidé que les marins participeraient financièrement. A celui qui ne pouvait payer, il était fortement recommandé de participer aux corvées de l'église. Elle a été entièrement construite par dons. Elle fut terminée en 1893.

Il a été une trentaine d'années adjoint au maire de monsieur Vardon. Il était membre de la chambre consultative des arts et manufactures de Bayeux et ancien juge suppléant du tribunal de commerce. Il fut un négociant considéré et armateur aimé de ses équipages et de ses ouvriers. Il fut maire de Port de 1902-1912. Il était à la première bénédiction de la mer en 1908, il a fait l'inauguration de l'école infantile en 1908 ainsi que la petite mairie rue nationale en 1910.

Le 15 décembre 1912, il annonçait, par affiche, à ses concitoyens qu'épuisé par des infirmités, il se voyait dans l'impossibilité de continuer ses fonctions de maire. Le 24 décembre 1912, veille de Noël, il disparaissait de son domicile et n'a jamais été retrouvé.

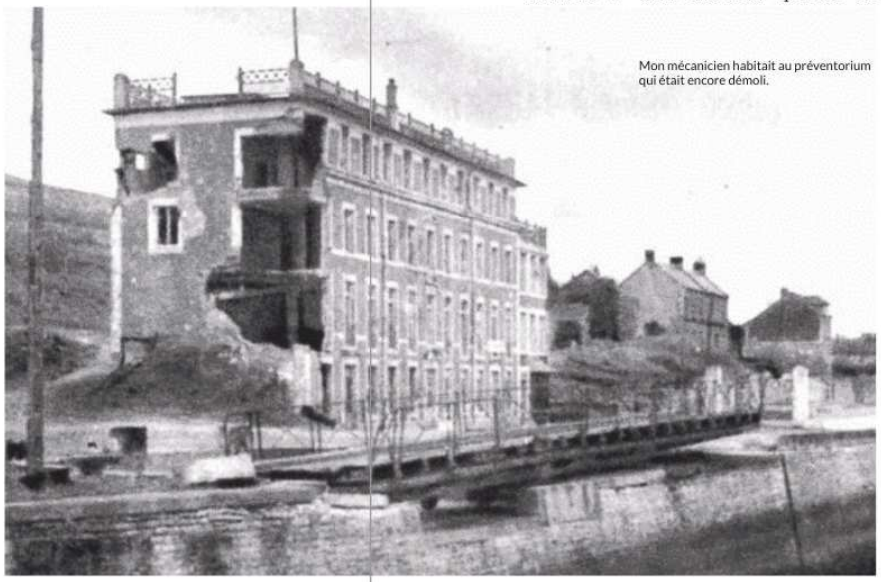
Candide Marie a eu plusieurs enfants dont Clémence Marie, ma grand-mère, qui était plus connue sous le nom de Clémence Candide. En 1910, elle épousait Alphonse Pignet. Malheureusement, la guerre de 14-18 est arrivée. Mon grand-père est parti, il est revenu du front en 1916, blessé. Il est mort peu de temps après son retour. Papa avait trois ans.

No Photo

Philippe Poitevin

Un jour le maire, M. *Oblet*, m'arrête sur la route. J'étais à l'armée et je n'avais pas vingt sous. Il me dit : « veux-tu une maison ? ». Je lui dis : « mais je n'ai pas de sous ». Il me répond « Je ne te demande pas si tu as des sous. Je te demande si tu veux une maison. D'ailleurs, tu n'es pas tout seul dans ce cas-là. Vous êtes une dizaine. J'achète des terrains et tu me rembourseras quand tu pourras ». Il nous a fait confiance. Mon mécanicien habitait au préventorium qui était encore démoli. Tous les gens qui n'avaient pas de sous habitaient là-dedans. Le maire lui a demandé « Tu as combien de gosses? ». Il lui a répondu « J'en ai sept » Et le maire lui a dit : « Laisse-moi faire. Tu vas avoir une maison ».

On a eu notre maison. La maison s'est construite, on payait 110 000 francs par an, ça fait combien, ça? 1100 nouveaux francs par an, 150-160 euros quoi! Et on touchait 900F d'aides. Ça ne faisait presque rien. Donc, on a eu rapidement une maison à nous. A quarante ans, c'était fini de payer. Mais attention, personne à Port n'en voulait, parce que les gens disaient « c'est construit qu'avec du sable, un coup de pied dedans, ça s'écroule ». Et puis maintenant tout le monde voudrait avoir les mêmes, c'est de plain-pied, c'est grand.



Mon mécanicien habitait au préventorium qui était encore démoli.

Autrement à Port, quand c'était une fête, comme le 15 aout, c'était la fête de la Vierge, il n'y avait pas de bateaux à la mer.

A la Toussaint, à Noël, il n'y en avait pas non plus. A Noël, tout le monde repartait le 27 décembre avec les bateaux.

L'été, on allait faire la collation chez *Vallée* et on faisait cuire des crabes, du maquereau, de la crevette et on partait sur la route en chantant, il n'y avait pas de voitures. On faisait des collations soupantes avec Bébert et Jeannine, avec Jacques, oui ça se faisait beaucoup.

Tout Port faisait ça ! Pour monter là-bas chez *Vallée,* ça chantait, c'était autre chose. Avec le poulet, le saucisson, c'est vrai que manger un poulet dans l'herbe, c'est bien ! De chez nous, là, on entendait chanter et on se disait : « Ah c'est notre groupe et on partait les rejoindre » ou « c'est ceux-là, laisse les passer devant ».



"*Quéqué*", sonneur de tinterelles,
en tête de la procession

Processions et Fêtes religieuses



Henriette Deschamps

J'allais à la messe mais quand mon mari était là, je restais à la maison pour faire la popotte. Mireille emmenait Christine à la messe. Serge y allait itou. Christine avait 2 ans et ½. Elle dissipait les pétiots. La sœur Louise m'avait dit : « Henriette tu gardes ta fille. Elle dissipe les autres, elle fait rire tout le monde. Ça va plus. » Par moment, quand mon mari ne rentrait pas le dimanche, j'y allais avec elle. Je me mettais dans la nef.

Les gens étaient croyants. Ils pratiquaient beaucoup. Alors qu'à présent …

Il y avait les processions. C'était bien. La procession du 15 août, les premières communions, les communions solennelles. Du temps de Serge, ils étaient quarante-cinq communiants. L'année d'après, ils étaient cinquante-cinq. C'était autre chose qu'à présent où ils sont deux ou trois, c'est tout !

Les curés, c'étaient l'abbé *Bernard*, un grand bonhomme, après, il y a eu l'abbé *Leroy*, après l'abbé *Chambry*, l'abbé *Rousseau*, un

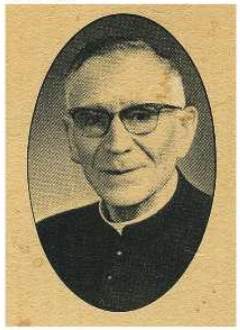
L'église St André de Port-en-Bessin
(dessin de Manuel Mora)





Il y avait les processions. C'était bien. La procession du 15 août, les premières communions, les communions solennelles.

L'Abbé *Leroy*





Henriette Deschamps

Sœur Marie de la charité de Saint-Vincent-de-Paul



autre qui avait les cheveux gris …

Le 15 août on montait la crue jusqu'au phare. On portait la bannière de la Vierge Marie et les

Moi je faisais le pitre

petiots autour tenaient les ficelles.

Après ma communion j'ai été enfant de Marie. J'ai eu le ruban bleu puis le ruban vert. Moi je faisais le pitre, j'ai tout le temps fait le pitre

J'ai été à pied jusqu'à la Délivrande. On allait prier pour que les bonhommes reviennent du service. On chantait tout le long de la route. On marchait et il y avait une carriole pour ceux qui étaient fatigués. On partait tôt le matin, on arrivait le soir à l'église et on mangeait et dormait chez les sœurs. On n'en pouvait plus. On dormait dans un dortoir et les chambres des sœurs étaient fermées par un rideau. J'étais gamine alors je les observais. Elles étaient impressionnantes avec leurs grandes cornettes sur la tête. Plus tard on y allait en car.

On allait à la procession aux flambeaux le 14 juillet. On achetait les lampions à la mairie et chaque enfant avait le sien. D'ailleurs tout le monde avait des lampions. La fanfare de Littry jouait de la musique, et nous, on marchait derrière. On partait de la mairie, on passait devant les écoles, on marchait sur la route de Bayeux jusqu'au fond des bas-sins et on terminait à la tour Vauban.

On chantait « En voilà Madame du bon fromage, en voilà du bon fromage … au lait, il est du pays de celui qui l'a fait. Celui qui l'a fait il est de mon village, tiens Madame voilà du bon fromage, en voilà du bon fromage…au lait… ».



Henriette et un groupe de Portais en pèlerinage à Lourdes avec l'Abbé *Leroy*



ALBERT CAVEY

Mon père était très croyant et pratiquant. Jusqu'à l'âge de 20 ans, et quand j'étais à terre bien entendu, je l'ai accompagné à la messe. A l'église quand les marins chantaient, ça chantait !
Le patron envoyait le mousse à la messe. Tous les bateaux hissaient le pavillon français. C'était le travail du mousse. **Le syndic** passait même voir si le pavillon était en tête de mât.
Dans le temps, les bateaux ne sortaient pas sans avoir **salué la Vierge des Feux**. Ça se fait encore de nos jours.
Avant la guerre, tous les bateaux étaient là le dimanche. Après la guerre, ça été fini. Quand on s'en allait 8/10 jours, on ne pouvait pas être là le dimanche. On était là le dimanche un coup sur trois. Quand il y avait une fête, on faisait une marée coupée. On mettait le bateau à Cherbourg et puis on venait à Port. Pour les communions, ça nous est arrivé. Après la communion, on repartait à Cherbourg et on continuait la marée.
Aux Rameaux, après la messe les gens allaient en procession au cimetière avec les rameaux bénis par le prêtre. Maintenant, les gens y vont séparément. On allait embrasser la croix qui se trouve au milieu du cimetière.

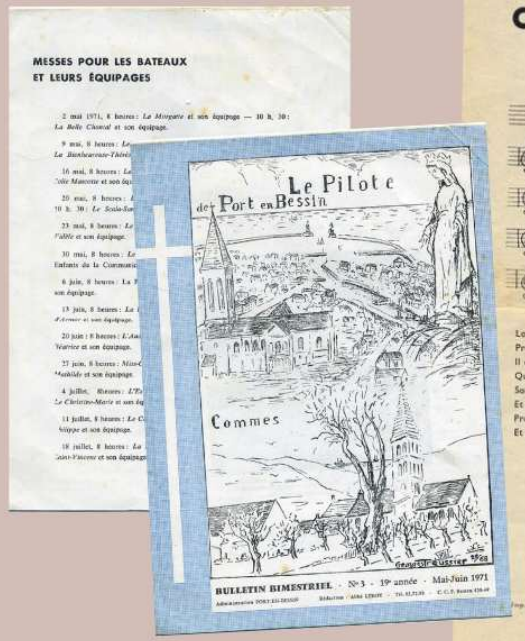
Le syndic: Le représentant local des affaires maritimes

Saluer la Vierge des Feux: La tradition voulait que les bateaux partant en pêche saluent de plusieurs coups de sirène la Vierge située sur la maison du phare

A Pâques, tous les bateaux étaient là

A Pâques, tous les bateaux étaient-là. Le vendredi saint, les bateaux mettaient le pavillon en berne. Le dimanche, on remontait les couleurs et on installait le guidon. On allait à la confession pour communier à Pâques, au-moins. La tradition voulait qu'on aille manger à Bayeux chez *Caillou*. Moi, j'y allais avec mes copains. Mais tout le monde n'y allait pas. C'était le lundi de Pâques. Il y avait aussi des jeunes qui tournaient dans Port et chantaient « Les œufs » sous les

Le Pilote, journal paroissial, annonce les messes dites pour les bateaux


MESSES POUR LES BATEAUX
ET LEURS ÉQUIPAGES

Le Pilote de Port en Bessin

Commes

BULLETIN BIMESTRIEL · N°3 · 19e année · Mai-Juin 1971


Cantique des Portais

A LA VIERGE DES FEUX

Paroles et musique de A. POITEVIN.

II.
Lorsque les flots sont en furie,
Près de Jésus daigne plaider,
Il est ton fils, douce Marie
Que pourrait-il te refuser ?
Sois notre phare en la tourmente
Et guide nos frêles esquifs ;
Protége-nous, Vierge clémente,
Et garde-nous de tout récif.

III.
Console les femmes qui pleurent
Quand grondent les flots et le vent ;
Chasse la mort de nos demeures,
Ramène ceux que l'on attend.
Si malgré toutes nos prières
Un Portais n'entre pas au port,
Vierge, des orphelins sois mère :
Viens adoucir leur triste sort.

IV.
Assiste le marin qui sombre,
Recueille son dernier soupir,
Guide son âme à travers l'ombre,
Accorde-lui le repentir.
Et quand notre vie terminée
Au port nous toucherons enfin,
Des Portais guide l'assemblée
Jusqu'au pied du trône divin.

Imprimatur :
C. LEMARCHAND
V. g.

(Tous droits réservés pour l'auteur)

Le Cantique des Portais écrit par Arthur *Poitevin*, organiste et professeur de violon.

Albert Cavey

Une siautée sur la goule: Un saut d'eau sur le visage

fenêtres des gens : « C'est pas des œufs que nous voulons, ce sont les filles de la maison. Y en a deux, nous choisirons. Alléluia. » Par moments, ils se prenaient une siautée sur la goule. C'étaient des coutumes.

Dans le temps, il y avait aussi la Fête-Dieu. Après les vêpres, on sortait en procession dans les rues de Port où il y avait des reposoirs. On sortait avec le saint sacrement qui était porté sous un dais. Le dais était porté par des gens et de chaque côté, il y avait d'autres gens qui tenaient des haubans. Les enfants tenaient des corbeilles de pétales de roses et quand le saint sacrement s'arrêtait devant un reposoir, ils lançaient des pétales. Les reposoirs étaient décorés avec du feuillage, des roseaux, des fougères et principalement des fleurs. Ça faisait comme un petit autel. On posait le Saint-Sacrement sur l'autel et le prêtre s'agenouillait devant, sur un prie-Dieu. Les gens chantaient des cantiques. Chaque quartier avait son reposoir. C'étaient les habitants des quartiers qui installaient et décoraient eux-mêmes leur reposoir. Nous, on habitait dans la rue Halley et le reposoir était dans cour de Mme *Lisey*. Il y en avait dans toutes les petites cours. On ne montait pas à la Vierge, la procession avait lieu seulement dans Port.

Les gens emmenaient de la crevette, du cidre

Il y a encore plus longtemps, il y avait la procession de la Saint-Siméon à Sainte-Honorine. J'y suis allé, j'étais tout gamin. C'était avant la guerre de 40. Ça s'est arrêté pendant la guerre. Et puis ça a repris après. Les gens partaient de l'église. On allait là-bas, à pied, en chantant des cantiques .C'était l'après-midi. On emmenait la collation. Les gens s'installaient sur l'herbe. A cette époque-là, les gens emmenaient de la crevette, du cidre, du gros cidre.

Pour Noël, tous les bateaux rentraient. Mais pas pour le jour de l'An. Ça ne se faisait pas.

Il y avait aussi les pèlerinages à Lourdes. Les matelots portaient leurs vareuses et casquettes de marin.



Il y avait la procession de la Saint-Siméon à Saint-Honorine



Jean Lorillu

J'ai été enfant de chœur du chanoine *Bernard* puis de l'abbé *Leroy* pendant cinq ans, de 1949 à 1953. Avec le chanoine *Bernard*, c'était laborieux. Il avait 80 ans passés. Ma mère voulait que j'aille à la messe tous les dimanches. Nous portions la soutane rouge et la chasuble blanche. Puis dans les derniers temps, nous avions une soutane blanche avec un long cordon rouge à la taille et une croix en bois en sautoir. Avec le chanoine Bernard, on a fait les 400 coups. Il n'entendait pas beaucoup. On pouvait en profiter pour chahuter. Parfois, je me tenais debout au milieu de l'église avec le **claquoir** entre les mains. Le gamin que j'étais ressentait un grand pouvoir à faire lever et asseoir les fidèles !

On agitait les clochettes pendant l'eucharistie. C'était à celui qui sonnerait le plus fort. Nous allumions l'encens dans l'encensoir que nous faisions tourner ensuite au-dessus de nos têtes. J'ai vécu avec mes copains, les messes, les vêpres, les baptêmes, les mariages les enterrements. C'était toute une époque où nous étions parfois dix dans le chœur.

Le navire amiral: Le chalutier sur lequel embarque l'Évêque pour la Bénédiction de la mer

Le claquoir: Petit instrument en bois qui s'ouvre en deux et qui en se fermant émet un bruit sec pour indiquer aux fidèles le moment de se lever ou de s'asseoir.

Quéqué qui faisait tinter deux lourdes cloches

Lors des bénédictions de la mer, il y avait des processions à la Vierge des Feux avec les bannières. En tête de procession, je me souviens d'un certain *Quéqué* qui faisait tinter deux lourdes cloches qu'il tenait dans chaque main. Cela faisait : ding ding bong bong dong ding bong dong … Et cela jusqu'à la Vierge des Feux en haut de la « grande Crue ». Il fallait être costaud pour faire sonner les cloches si longtemps. Depuis les années cinquante, le sonneur n'existe plus.

A ma première Bénédiction de la mer, en 1952, je tenais la crosse de l'évêque, et j'en étais fier. Je me souviens d'une bénédiction de la mer en 1976. La mer était mauvaise, **le navire amiral** a été contraint par la sécurité de sortir sans passagers, avec seulement l'évêque, le clergé et les enfants de chœur, dont mon fils Patrice. Les bateaux qui suivaient en procession n'avaient pris aucun passager.



Quéqué qui faisait tinter deux lourdes cloches

A ma première Bénédiction de la mer, en 1952, je tenais la crosse de l'évêque



No Photo

Raccompagner: On renouvelle sa profession de foi en accompagnant un jeune communiant

Jean-Pierre Cardron

J'ai fait mes deux communions comme tout le monde à Port. J'ai même **raccompagné**. J'allais aux processions. Je me souviens de notre sonneur de cloches. Il montait jusqu'à la Vierge tout en sonnant. Il avait deux grosses cloches. On partait en procession avec les matelots qui portaient les bannières. C'était beau. Tout le monde chantait. On montait la côte du phare sans s'en apercevoir. C'était vraiment religieux. C'était pareil pour la messe de minuit. L'église était pleine à bloc. Je suis allé trois ou quatre fois en pèlerinage à Lourdes avec l'abbé *Leroy*. C'est une chose qu'il faut faire au-moins une fois. Dans le train, il y avait une bonne ambiance. Il n'y avait pas que les chants religieux, il y avait aussi les paniers garnis. La Vierge c'était quelque chose, encore à l'heure actuelle. Je ne suis pas pratiquant, mais croyant, oui.



On partait en procession avec les matelots qui portaient les bannières



La procession montait jusqu'à la vierge





L'OCCUPATION
LE DÉBARQUEMENT

Inscriptions conservées sur une porte de cave chez Berthe *Delain*

No Photo

CAMILLE ROUSSEVILLE

En 1940, les Allemands ont réquisitionné les chalutiers. On a continué la pêche avec le canot de la *Gabrielle-Georges*.
En 1942, mon père a fait construire par les Chantiers *Allard*, l'*Union*, une chaloupe de huit mètres vingt.
A bord de l'*Union*, on naviguait à la rame et à la voile. Puis, en 1943, mon père y a fait installer un moteur.
Pendant l'Occupation, la pêche était réglementée. Il y avait des heures de sortie et de rentrée. On était en moyenne cinq heures partis. La zone de pêche était limitée à cinq kilomètres environ de la côte. Quand on rentrait au port, on devait déclarer aux Allemands quelle quantité de poisson on avait pêché.
Ils nous demandaient : « Combien de kilos ? » et on répondait n'importe quoi. Tout le poisson n'était pas débarqué, on en gardait pour la famille.
Ensuite, le poisson allait à la répartition chez *Lemasle*. Une partie était achetée par les mareyeurs et l'autre par les Allemands.
Pendant l'Occupation, j'ai été requis par les Allemands pour travailler aux blockhaus. J'ai travaillé à Colleville / Saint-Laurent et à la Pointe du Hoc. On travaillait en équipe, jour et nuit. On partait pour la semaine, à pied ou à vélo. On logeait à cent dans un baraquement sans sanitaires, de cinquante mètres de long.

La nourriture se limitait à une gamelle de bouillon

La nourriture se limitait à une gamelle de bouillon avec une feuille de chou, un bout de pain, deux rondelles de saucisson et un tout petit morceau de beurre. En automne, on allait chercher des pommes dans les champs. On était payé 318 francs de l'époque par semaine.

J'ai été aussi très longtemps à la garde des voies de chemin de fer à Saint-Loup au-moins une fois par semaine. L'été, on devait être sur place à 7 heures et l'hiver à 5 heures jusqu'au lendemain matin. On était deux équipes de deux : une équipe à l'extérieur à la surveillance et une équipe au repos, à l'intérieur des petites cabanes situées au bord des voies. On changeait d'équipe toutes les trois heures.
On allait là-bas à pied ou à vélo. Les noms des personnes réquisitionnées pour la garde des voies étaient inscrits sur un tableau …
On était obligé d'y aller, on était otage des Allemands.
En 1944, le mercredi 7 juin, les Anglais ont libéré Port et le jeudi 8, je travaillais pour eux au déchargement des jerrycans d'essence. On était payé 352 francs par semaine.
Au Débarquement, une quinzaine de chaloupes et une dizaine de petits bateaux ont été détruits sous les bombardements. L'Union n'était plus en état de naviguer. Elle était à moitié coulée. Un jour, on a réussi à la renflouer et à reboucher les trous tant bien que mal. A la suite de çà, les Anglais nous ont réquisitionnés mon frère Joseph et moi pour emmener en balade des soldats canadiens qui s'étaient battus à Carpiquet et qui avaient besoin de se changer les idées.



ÉTAT FRANÇAIS

Département du Calvados

Commune de CAHAGNES

Ordre de Réquisition Individuelle

En exécution des prescriptions de l'article 14 de la loi du 11 juillet 1938 sur l'organisation générale de la Nation pour le temps de guerre,

M Teicher Jacques

demeurant à CAHAGNES

assurera, en qualité de requis, la garde des voies ferrées le 16 Mai 43

conformément aux consignes qui lui seront données par le chef de secteur.

A CAHAGNES le 27 AVRIL 1943

Le Maire

MAIRIE DE CAHAGNES (CALVADOS)

J'ai été aussi très longtemps à la garde des voies de chemin de fer à Saint-Loup...

Illustration d'un ordre de réquisition d'une autre commune du calvados.



Crabes enragés: Crabes verts

Bernard Lemasson

Nous sommes arrivés à Port en 1942. Mon père venait de prendre sa retraite de gendarme après plus de 25 ans de service. Il avait trouvé une place de garde municipal à Port. On était en pleine Occupation. C'était M. *Taussac* qui était alors maire de Port. C'était un petit monsieur natif de l'Aveyron et qui avait un petit accent du midi. Il était charmant, on s'est très bien entendu avec lui. Nous habitions au-dessus de la glacière.

Nous venions de l'extérieur donc nous n'avions pas de connaissances. Mon père était garde municipal et son travail était de faire respecter les règlements de la commune. Il lui arrivait de verbaliser. Donc, il n'était pas toujours bien vu. A Port, beaucoup de gens ont souffert de la pénurie d'alimentation. Lorsque nous avons fait connaissance avec la famille de mon copain Dédé *Langlois*, nous avons pu avoir un peu de poisson. La famille *Langlois* avait une petite chaloupe : *la Petite Olga*.

Tous les chalutiers de Port avaient été réquisitionnés

Tous les chalutiers de Port avaient été réquisitionnés par les Allemands. Il n'y avait plus que deux bateaux qui étaient restés, et qui étaient utilisés par la marine allemande : la *Jeanne-Antoine* et le *Saint Pierre*. Ils étaient équipés sur le pont d'un canon anti-aérien. Sur la fin, ils ont fait venir deux bateaux à fond plat pour renforcer la défense anti-aérienne.

Ma mère allait à Commes dans une ferme chercher du lait. Elle le baratait pour faire un peu de beurre que j'emmenais pour la semaine à Létot. Mon père avait un jardin rue de Bayeux. J'allais lui donner un coup de main de temps en temps. Le jardin nous permettait d'avoir des légumes frais. Pendant l'Occupation, c'était bien utile. La pêche au rocher était permise. J'y allais avec Mme Louisette *Langlois*. On avait des sacs en toile de jute, on pêchait des moules. Dans le bassin, il n'y avait plus que des chaloupes. La pêche était réglementée. Quand les chaloupes sortaient, il y en avait une avec un Allemand à bord qui surveillait la flottille. Quand les chaloupes rentraient, le poisson partait chez les mareyeurs pour la répartition.

Les canots de sauvetage des bateaux réquisitionnés par les Allemands étaient restés près des chantiers *Allard*. On en avait remis deux ou trois à l'eau et avec Dédé *Langlois* et quelques autres gamins de Port, on allait pêcher dans le bassin des **crabes enragés** qu'on apportait à la répartition : ça nous faisait des rabiots.

Un jour Dédé et moi, nous étions tous les deux le long du bassin, quai Baron Gérard et là, il y

Sur la fin, ils ont fait venir deux bateaux à fond plat pour renforcer la défense anti-aérienne. (ici après le débarquement)



Photo www.dday-overlord.com

BERNARD LEMASSON

avait une petite bonne femme qui habitait dans le coin, dans un renfoncement pas loin de la maison de M. *Guitton*. Elle a traversé la rue, elle s'est approchée du quai pour jeter des **bouailles de poisson** et la voilà qui tombe dans le bassin. Les Allemands qui se trouvaient à ce moment-là sur leur bateau ont plongé et ont repêché la grand-mère.

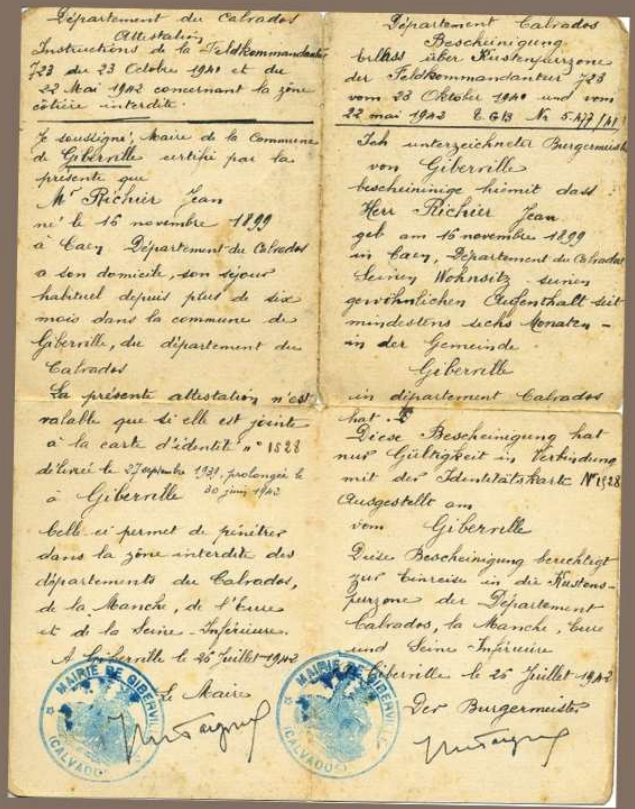
Bouailles de poisson: Entrailles de poisson.

Pendant cette période, on circulait beaucoup à pied ou à vélo. Les voitures étaient rares. Il y avait des contrôles. Vers la fin de l'Occupation, la côte était interdite d'accès.

J'étais à Bayeux quand le Débarquement a eu lieu

J'étais à Bayeux quand le Débarquement a eu lieu. Le mardi matin, j'ai vu une lueur rouge sur la côte avant que le jour se lève. Mme *Amfrye*, qui était directrice, a renvoyé chez eux tous les pensionnaires sauf ceux qui habitaient sur la côte. Elle ne voulait pas qu'on aille au-devant des combats. Quand on s'est réveillé ça bombardait dur et quand on a vu cette lueur on a pensé qu'on allait devenir orphelins.

Puis des gens sont passés et nous ont donné des nouvelles rassurantes. Je suis revenu à Port le dimanche d'après, mon père étant très occupé au service d'ordre avec les Anglais, il ne pouvait pas se déplacer. M. *Langlois* en allant chercher sa fille Thérèse, qui était à l'école chez les Bénédictines, s'est proposé de venir me prendre en passant à Létot. Nous sommes rentrés à vélo. Arrivés au niveau de chez M. *Söete*, l'assureur, nous avons entendu un drôle de bruit dans le ciel. Les bruits se suivaient. On n'était pas rassuré d'autant plus qu'on était passé près du cadavre d'un Allemand ! Quand nous sommes arrivés à Port, j'ai été estomaqué en voyant la mer remplie de bateaux. Avec la perspective, on ne voyait plus la mer. On avait commencé à installer des pipelines. Il y avait des grands pétroliers au large et des plus petits dans le port. De grands réservoirs avaient été installés pour stocker le pétrole,



Département du Calvados
Attestation
Instructions de la Feldkommandantur 723 du 23 Octobre 1941 et du 22 Mai 1943 concernant la zone côtière interdite.

Je soussigné, Maire de la Commune de Giberville certifie par la présente que
Mr Pichon Jean
né le 15 novembre 1899
à Caen Département du Calvados
a son domicile, son séjour habituel depuis plus de six mois dans la commune de Giberville, du département du Calvados

La présente attestation n'est valable que si elle est jointe à la carte d'identité n° 1523 délivrée le 27 septembre 1941 prolongée le 30 juin 1942 à Giberville

elle le permet de pénétrer dans la zone interdite des départements du Calvados, de la Manche, de l'Eure et de la Seine-Inférieure.

A Giberville le 25 Juillet 1942

Le Maire

MAIRIE DE GIBERVILLE (CALVADOS)

Département Calvados
Bescheinigung
betreff über Küstensperrzone der Feldkommandantur 723 vom 23 Oktober 1941 und vom 22 mai 1943 B.G.13 N. 5.477/41

Ich unterzeichneter Bürgermeister von Giberville bescheinige hiemit dass Herr Pichon Jean geb. am 15 november 1899 in Caen, Departement du Calvados Seinen Wohnsitz seinen gewöhnlichen Aufenthalt seit mindestens sechs Monaten in der Gemeinde Giberville im Departement Calvados hat.

Diese Bescheinigung hat nur Gültigkeit in Verbindung mit der Identitätskarte N° 1523 ausgestellt am
von Giberville

Diese Bescheinigung berechtigt zur Einreise in die Küstensperrzone der Departement Calvados, la Manche, Eure und Seine Inférieure

Giberville le 25 Juillet 1942

Der Bürgermeister

MAIRIE DE GIBERVILLE (CALVADOS)

La côte était interdite d'accès.

Comme en atteste ce document, une autorisation était nécessaire pour pénétrer dans la zone côtière interdite

BERNARD LEMASSON

derrière les chantiers et aussi à côté de la tour Vauban.

Chaque bateau avait sa saucisse

Chaque bateau avait sa « **saucisse** » pour se protéger de l'aviation allemande. Il ne restait plus grand-chose de la Luftwaffe, mais de temps en temps, il y avait un avion allemand qui venait surtout la nuit ou le soir. Le jour, avec tous les bateaux qui étaient au large, c'était trop risqué. Dans les jours qui ont suivi, les Anglais se sont organisés et il y a eu une DCA terrible. A Port, il n'y a pas eu de gros dégâts mais quelques maisons sur le front de mer ont été sérieusement amochées.

Notre famille de Bretagne ayant appris le Débarquement, que des villes comme Caen et Saint-Lô avaient été détruites, s'inquiétait de notre situation. Quelques semaines après la percée d'Avranches, deux cousins sont venus en vélo de la région de Saint-Malo et Dinan à Port pour voir si on n'était pas morts. A Escures, ils ont rencontré des convois de chars, de GMC. Il faut dire que le flot d'engins et de matériel était considérable. Ça n'arrêtait pas.

Derrière chez moi, il y avait une escouade de pompiers anglais de l'*Army Fire Service*. Je suis allé les voir et on a sympathisé. Je passais mon temps avec eux, je ne posais pas à la maison, je mangeais avec eux. D'ailleurs, je suis resté longtemps en contact avec deux anglais : Fred *Lees* de Dagenham (banlieue de Londres) et Charlie *Turner* de Leeds. On se retrouvait avec mon copain Didier *Bot* qui parlait anglais beaucoup mieux que moi. De temps en temps, des Anglais venaient manger à la maison. Ils avaient de quoi se nourrir mais ça leur faisait plaisir de manger ne serait-ce que des œufs sur le plat ou une omelette. Ça leur changeait des conserves. Par la suite, quand ils ont été mutés à Brouay à côté d'Audrieu, on est allé les voir avec mon père en vélo.

Saucisse: ballon captif dont le câble de retenue créait un obstacle pour l'aviation ennemie.

L'OCCUPATION-LE DÉBARQUEMENT

Quelques maisons sur le front de mer ont été sérieusement amochées.



Sur cette photo, prise après guerre, les maisons du front de mer ont été déblayées, seul l'hôtel de la marine est en cours de reconstruction.



PAUL THOMINES

Pendant l'occupation, il y a eu du barbelé partout. On ne pouvait plus aller sur l'épi, on ne pouvait plus aller sur les digues. Parfois on pouvait aller à la pêche au rocher. Enfin, moi j'étais encore un brin jeune, mais papa y allait. Mais ce n'était pas souvent. Il y a des fois où les Allemands ne voulaient pas. Ça dépendait de comment ils étaient décidés. Ils avaient mis des murs en béton dans toutes les rues. Il y avait je ne sais combien de mètres cube de béton. Nous, on pouvait passer entre les barbelés et les murs pour aller au bout. Mais un camion ne pouvait pas. Une brouette, à la rigueur, aurait pu passer.

Je me rappelle la journée du Débarquement, enfin la nuit. Papa, comme il était boulanger, il fallait qu'il travaille la nuit et ça ne faisait que de bombarder sur le Bouffay. Il ne faisait que monter et descendre. Il n'avait même pas mis de pain et de pétrin en route parce que ça canardait dur. Et puis, le matin, au point du jour, il ouvre la fenêtre et il me dit : « Il y a une quarantaine de bateaux derrières les jetées ». J'ai dit : « Merde, les Anglais vont venir bombarder. » Parce que je croyais que c'était des bateaux allemands. Mais non, c'était le Débarquement. J'ai regardé par la fenêtre et j'ai vu que c'était plein de bateaux.

A 6 heures du matin, ça s'est mis à canarder

Puis à 6 heures du matin, alors là, ça s'est mis à canarder. Alors on est allé dans la cave à farine, dans la cour. Et juste comme on rentrait dans la cave, il y a un obus qui est tombé sur l'épicerie d'à côté. On est rentré dans la cave. Tous les sacs volaient. Et puis on a attendu là, jusqu' à 2 heures. A 2 heures, il y a eu l'accalmie. Alors, on est parti et en passant par le Douet, il y avait la mère

Richard qui était là, une personne âgée, ils étaient vingt-quatre dans la pièce. On s'est arrêté là puisqu'on connaissait les gens. On n'a pas été plus loin. On a attendu les deux jours, là. C'était le mardi et le mercredi soir. Il paraît qu'il y avait des Anglais dans port. Moi, je ne les ai vu que le jeudi matin. On est allé voir. Ils remontaient la rue des écoles, la rue Nationale, avec les Allemands prisonniers dans le milieu. Alors, pour nous c'était fini. On était bien content de voir les Anglais. Ils prenaient des renseignements. Les tickets ont duré jusqu'à ce que j'aille en place à Bayeux.



Port-en-Bessin après guerre.





Berthe Delain

Les Allemands sont arrivés en quarante et sont restés jusqu'à la fin de la guerre. Après, il y a eu les Anglais. La maison de ma belle-mère, où je vis au-jourd'hui a été réquisitionnée par les Allemands. Ils avaient fait une prison dans la pièce de derrière. Ensuite, ce sont les Anglais qui ont vécu là. Sur les murs et la porte de la cave, il y a des mots écrits en anglais. René ne veut pas qu'on repeigne la porte. Il veut la garder comme souvenir.
Un jour, deux Portais sont partis se promener le soir sur la jetée. Ils avaient oublié le couvre-feu, à 8 ou 9 heures du soir. Leurs pères étaient aux cent coups. Les Allemands les ont gardés toute la nuit, à la taule, en disant qu'il fallait que çà serve d'exemple. Il ne fallait pas s'amuser à trainer le soir. Les Allemands « coffraient » facilement. Un jour l'abbé *Bernard* avait laissé l'église allumée toute la journée jusqu'au soir. Les allemands n'étaient pas contents. On allait au rocher cueillir des moules. On n'a pas été trop malheureux à Port. On se serrait les coudes. Il n'y a pas eu trop de morts ou de blessés. Faut pas se plaindre.

Mon mari a été fait prisonnier en 1943

Mon mari a été fait prisonnier en 1943. Il était soldat. Il s'est fait prendre avec son corps d'armée. Un cousin avait sauvé un Allemand qui se noyait à Langrunes. On lui a demandé s'il voulait une récompense. Il a répondu qu'il voulait un prisonnier. C'est tombé sur Marcel. Il est rentré au bout de quelques jours. Quand il a passé en Allemagne, il est tombé sur un français qui lui a dit à demi-mot : « si on te tond le cheveu, tu retournes en France, si on ne tond pas, tu restes en Allemagne. Il n'a pas été tondu et il est rentré. Il y a eu aussi deux



Inscriptions conservées sur une porte de la cave de Berthe Delain

BERTHE DELAIN

autres Portais. Quand Mon mari a été fait prisonnier. Je suis restée seule avec René. J'ai tenu la boucherie avec un apprenti tout le temps de la guerre. Ce n'était pas facile d'être seule. Des bouchers de Bayeux me ravitaillaient. Les Allemands m'avaient pris mon frigo pour y mettre leur viande. Alors on l'a partagé pour que je mette aussi la viande que je vendais à la boucherie. Ils allaient et venaient mais je n'ai jamais eu à m'en plaindre. Ils sont restés corrects. C'était pas pareil partout. Un jour que j'allais à Longues-sur-mer livrer de la viande, à vélo avec ma petite remorque, j'ai croisé un Allemand à cheval. Il m'a demandé ce que je portais là. Je lui ai dit que c'était régulier, que j'allais ravitailler. Il m'a dit : ça va. Je montais la côte de Commes à pieds. Je mettais ma viande à la maison *Briard* qui la redonnait aux habitants. Les boucheries des environs étaient toutes fermées. Il n'y avait que moi dans le coin. Après la guerre mon apprenti est parti ouvrir sa boucherie à Longues-sur-Mer.

Mon frère Joseph s'est marié à la ferme de Neuville, huit jours avant le débarquement.

Arthur s'est fait arrêter par les Allemands

Ma sœur Raymonde était maîtresse d'école à Notre Dame. Quand elle a entendu le Débarquement, elle est revenue à Port vivre chez mes parents. Ensuite, elle s'est mariée avec Arthur Poitevin à la cathédrale de Bayeux. Avec Marcel, nous sommes allés à la messe en vélo. Arthur s'est fait arrêter par les Allemands. Il n'a pas pu s'enfuir.
Arthur Poitevin, mon beau-frère participait à la résistance. Il surveillait la côte avec Jojo Poitevin. Il a été pris. Ils sont venus le chercher chez lui. Si ses voisins avaient été là, il aurait pu sauter le mur et s'échapper.
Le jour du Débarquement nous étions chez nous. On avait loué une petite maison, dans le petit chemin vers la route de Bayeux, pour être plus en sécurité que dans Port. On dormait là-haut et

on venait à la boutique pendant la journée. L'après-midi on a mangé dans notre courette à la boucherie. On entendait de loin déjà que çà tonnait. On est rentré chez nous, à la petite maison. Dans la nuit les bruits sont devenus de plus en plus forts. On a traversé la route pour retrouver mes parents. On ne pensait pas que c'était le Débarquement. On a rencontré trois Portais qui revenaient de la garde des voies. Ils ont croisé les Allemands qui s'enfuyaient vers Bayeux. Ils les ont laissé passer. Ils sont ensuite rentrés à Port et ils ont vu le cheval de la commune mort et la petite Raymonde *Delain* qui était bien blessée. Marcel, mon mari, a reçu un éclat d'obus dans le dos. Ma belle-sœur est allée chercher le docteur *Adoux*. On n'avait rien pour le soigner. Le docteur lui a recousu la plaie qu'il avait dans le dos avec du fils et une aiguille. Il fallait avoir le cœur bien accroché.
Au moment du Débarquement, notre maison a été abimée. Nous sommes allés vivre dans une petite maison que nous avions louée, route de Bayeux. Après, nous sommes revenus vivre à la boucherie. La nuit du débarquement entre le 7 et le 8 juin, il y a eu des dégâts, devant les jetées et par les rues derrière. Nous étions à la limite. Par derrière, les maisons ont été démolies sauf la maison à Jean *Tabourel*. Le bazar lui, n'a pas bougé. Le lendemain les Anglais repartaient. Il restait des tireurs isolés. René s'était appuyé à la barrière qui regardait les troupes s'en aller. Ma belle-sœur a eu la présence d'esprit de le faire coucher à terre, sinon il aurait pris une balle.
On a logé des Anglais dans l'appartement au-dessus de la boucherie. Ils étaient agréables. Tout le monde était satisfait quand on les a vus repartir. Après, le village a repris son petit courant. La pêche a repris. On a reconstruit des chalutiers de bois. Ils embarquaient de la viande. Tout reprenait son cours normal.

La nuit du débarquement, il y a eu des dégâts





Albert Cavey

Quand les Allemands sont arrivés, j'avais 5 ans et demi. Ils ont réquisitionnés tous les bateaux. Il y avait des barbelés au bout de la rue Halley. On n'avait pas le droit d'aller sur le quai. Il y avait le couvre-feu. La patrouille allemande passait dans les rues. Il fallait que toutes les ouvertures soient calfeutrées. Aucune lumière ne devait filtrer. Je me souviens qu'à l'entrée de la maison, il y avait une petite affiche avec tous les noms des occupants de la maison avec leur âge. Si les Allemands venaient à entrer, ils pouvaient contrôler qui était dans la maison.

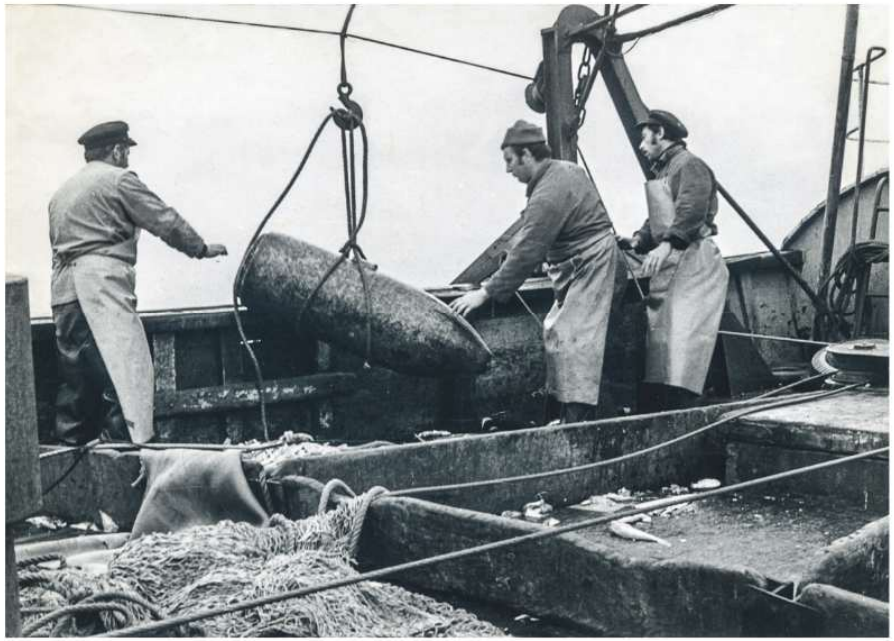
Je voyais les avions passer pour aller bombarder l'Allemagne. Il y avait toujours deux ou trois bateaux allemands dans le port qui leur tiraient dessus.

Pendant la guerre, les marins naviguaient sur des petites embarcations. Ils faisaient le maquereau, le chalut. Ils ne devaient pas s'écarter de plus de 3 milles de la côte. Ils étaient surveillés par les Allemands. Si un bateau s'écartait de trop, une rafale de mitrailleuse le rappelait vite à l'ordre. Le père d'un de mes copains, M. *Langlois*, avait reçu une balle dans le ventre parce qu'il s'était trop éloigné de la côte.

Les marins arrivaient à débarquer du poisson en cachette

Quand les bateaux rentraient au port, les Allemands demandaient quelles quantités de poisson avaient été pêchées. Ensuite, le poisson était transporté chez les mareyeurs, pour la répartition. Les marins arrivaient à débarquer du poisson en cachette. Il y avait pas mal de troc de fait avec les cultivateurs du coin. On échangeait du poisson contre du beurre, de la crème, une volaille, quelques œufs. Pour se nourrir, il y avait les tickets de rationnement. Il était temps que cela se

L'OCCUPATION-LE DÉBARQUEMENT



Longtemps après la guerre, des risques subsistaient pour les pêcheurs.
Ici un obus de marine remonté dans le chalut du *François-Xavier*.

ALBERT CAVEY

finisse. Les Français n'avaient plus grand-chose à manger. Les Allemands aussi et ils devenaient plus agressifs.

J'avais neuf ans et demi au moment du Débarquement. Le 6 juin, on est venu chercher mon père, pour savoir comment on allait faire pour évacuer ma grand-mère qui était impotente. Elle vivait chez sa fille juste à côté de notre maison. Tout le monde était de bonne heure dans les rues. Il y avait pas mal de remue-ménage. Les gens disaient: «C'est le Débarquement!». Comme ça pétait de tous les bords, on est restés chez ma tante jusque dans l'après-midi. Deux obus avaient déjà atterri sur la maison. Comme j'étais petit, je m'étais réfugié sous l'évier de la cuisine. Vers 2 heures de l'après-midi, il y a eu une accalmie, on a mis la grand-mère dans une charrette à bras et on a fui du côté de l'église, chez une cousine. Dans le jardin, mon père et mon oncle ont creusé une tranchée qu'ils ont recouverte de fagots de bois. On a passé la nuit dans la tranchée. Ma grand-mère a passé la nuit dans la maison de la cousine.

Le lendemain, vers 2 heures de l'après-midi, des Anglais s'étaient accotés le long de la tranchée. Ma mère criait : « Ils vont nous faire tuer ! » Ça a duré jusqu'au lendemain vers 2 ou 3 heures de l'après-midi. Les Allemands ont été faits prisonniers.

Mon père lui avait versé une petite rasade de calva

J'ai vu des Anglais revenir blessés. L'un d'entre eux avait reçu plusieurs balles dans la cuisse et je voyais son sang qui tombait goutte à goutte dans une cuvette en émail blanc. Cela m'avait impressionné. Il avait l'air de ne pas trop souffrir car il fumait tranquillement sa cigarette … Je me souviens que mon père lui avait versé une petite rasade de calva. Dans l'après-midi, je me suis échappé, je suis allé voir la rue Halley. Il y avait eu un début d'incendie dans notre maison, en haut. J'ai appris plus tard que mon frère ayant aperçu de la fumée avait réussi à éteindre le feu. Mais des deux maisons voisines de la nôtre, il ne restait qu'un tas de ruine qui fumait.

Plaque de rue à Port-en-Bessin



Quand les Anglais et les Américains sont arrivés, c'était la folie. Ça chantait tous les soirs. Il y avait des défilés dans les rues. Nuit et jour, des petits caboteurs débarquaient des jerrycans. Tous les soirs on était envahi par les fumigènes. Port était sous un nuage !

A bord du croiseur *Georges Leygues*

Cinq ou six jours après le Débarquement, j'ai embarqué sur la *Petite Yvette* avec M. Aristide *Lécuyer* et son fils. Nous étions voisins. Ils m'ont fait signe :

« Viens-tu ? », « Où allez-vous ? », « A bord du croiseur *Georges Leygues* ». Je suis monté dans la petite barque et nous voilà en route. Mes parents ne savaient même pas que j'étais parti. Arrivé près la coque du *Georges Leygues*,

Arrivé près de la coque du *Georges Leygues*, on m'a enroulé un bout sous les bras et on m'a hissé sur le bateau.



www.alabordache.fr auteur inconnu

ALBERT CAVEY

on m'a enroulé un bout sous les bras et on m'a hissé sur le bateau. Des marins nous ont fait visiter le bateau. Ils m'ont donné un panier avec du pain blanc et du chocolat. Pendant ce temps, mes parents me cher-chaient partout. Mais quand je suis arrivé à la maison avec mon panier bien rempli, je ne me suis pas trop fait disputer. Ma mère qui était économe a ramassé le chocolat. Elle m'en donnait au compte-gouttes. Un jour, elle s'est aperçue que le chocolat avait moisi. On a été obligé de le jeter.

Dès les premiers jours, la population s'est aussitôt mise à la disposition des Anglais pour débarquer les jerrycans. Avant que Cherbourg ne soit repris aux Allemands, Port a été le port pétrolier des alliés durant un bon mois. Sous la falaise d'aval, il y avait des pompes qui pompaient le pétrole contenu dans des pétroliers qui étaient amarrés au large.

Il y avait des citernes partout autour de Port. Il y en avait même au Pollet. Des pipe-lines traversaient les rues. Un jour, un camion est rentré dans un pipe-line, c'était en face de l'épicerie de madame Langlois.

Le pétrole coulait à flots dans la Cour du Centre

Le pétrole coulait à flots dans la Cour du Centre. Une malheureuse étincelle et tout Port flambait !

A la fin de la guerre, les Américains ont ramené des munitions sur l'Epi. Un jour, un camion chargé de plusieurs tonnes de munitions a pris feu. C'est un soldat noir américain qui a pris le volant et qui l'a jeté à la mer.



US National Archives INV231



Des pipe-lines traversaient les rues

US National Archives INV 231





Les batias: Les bateaux

Henriette Deschamps

Au Débarquement, on est tous parti à Etréham chez Mme *Imbert*. A 6 heures du matin, quand on a vu tous les « **batias** » qui étaient au large, on est parti parce que Port a été bombardé itou. Donc, on est parti sous les bombardements. On est monté par le phare. Il y avait une haie et des Allemands qui étaient couchés, qui étaient cachés. Ils nous faisaient signe qu'ils avaient des grenades. Mais ils ne les ont pas lancées. Mais, ils auraient pu nous lancer ça sur le dos itou. Il y avait un soldat qu'était mort, il fallait passer par-dessus. Mais on n'avait pou. On n'y est pas resté longtemps parce que les Américains sont arrivés. Quand on est revenus, rue Torteron, on a vu qu'il y avait eu du linge volé. Tout le monde partait à la campagne. Il y en a qui ont été tués dans le petit chemin à *Cohet*. Les gens se mettaient dans les fossés. Les bateaux, ça bombardait dur. Après le Débarquement, il y avait beaucoup de bateaux dans le port. Les Américains nous donnaient du chocolat, des chewing-gums. Ils nous envoyaient ça comme ça. On était heureux. Des gâteaux. On s'empiffrait. Il y en a qui ont eu des boutons. On était tel-lement contents parce que Port était délivré.

L'OCCUPATION-LE DÉBARQUEMENT



Au Débarquement, on est tous partis à Etréham. Ici la route d'Etréham après le débarquement avec des pipe-lines acheminant le pétrole depuis Port en Bessin vers des réservoirs dans la campagne.



Juliette Mora

Pendant l'occupation, le soir, la ronde des Allemands passait pour le couvre-feu. Un soir, j'étais encore dehors, je balayais ma cour. Un Allemand m'a crié : *Raous couche-couche* ! J'ai eu très peur. Je suis rentrée très vite dans la maison. On nous donnait des tickets pour le café, le beurre et des bonbons pour les enfants. Il y avait aussi des tickets pour le vin. Je n'aimais pas le vin à cette époque. Je donnais mes tickets à Jésus, le mari de Torine, la marchande de poisson. J'ai appris beaucoup plus tard à boire du vin avec Manuel, en Espagne.

Je me rappelle qu'avec Marie-Rose ont est allée voir les bateaux français rentrer au port. Un couple de portais M. et Mme Gustave *Delain*, ont été tués dans la rue Nationale. C'était horrible, ils étaient étendus sur le sol dans une mare de sang. Un américain avait été blessé dans la campagne. On est allé le chercher en traversant les champs, on l'a allongé sur la table de la salle à manger de Mme *Thin*. Il avait le bras arraché par un obus. Le docteur *Adoux* qui est venu le soigner. Je tenais la cuvette. C'était difficilement supportable.

Et puis, à mesure que les Américains avançaient à l'intérieur des terres, ils abandonnaient, dans un grand trou qu'ils avaient creusé dans la terre, différentes choses qui les encombraient dans leur marche ; des boites de conserve, de la farine, avec laquelle on faisait de la soupe, des chaussures, des vêtements. On récupérait toutes ces choses car on manquait de tout. On appelait ça : *le trou à caca.*



Canotage devant une épave du débarquement



MANUEL MORA

La nuit du débarquement j'étais dans les bras de Juliette. Le matin, je suis allé retrouver mes copains pour travailler à Longues-sur-Mer, au blockhaus. Les Allemands m'avaient réquisitionné pour participer à sa construction. Oh, ce n'étaient pas des jeunes, c'étaient des soldats assez âgés qui dirigeaient les travaux. On entendait *Boum-Boum* çà pétait de tous les côtés, vers Bayeux, Villers Bocage, Carpiquet...

Juliette est allée se réfugier avec Marcel dans la cave des épiciers, M. et Mme *Thin* avec les voisins, Torine, Jeannette *Hélie*, Juliette *Matelot*.



Le matin, je suis allé retrouver mes copains pour travailler à Longues-sur-Mer, au blockhaus.

L'OCCUPATION-LE DÉBARQUEMENT



Les Allemands m'avaient réquisitionné pour participer à sa construction



Nicole Tabourel

Papa, lui, a connu la seconde guerre. Il était conducteur dans le 503ème régiment de chars de combat au Maroc. Après je ne sais pas. Nous habitions rue Lefournier, au bout de la rue, c'était un café-épicerie. Pendant la guerre, les Allemands ont construit le mur de l'Atlantique sur toute la côte. Ce mur était très haut. Il mesurait deux mètres au moins, sur plus d'un mètre de large. Il y en avait un qui bouchait la rue du Nord et, dans notre rue, il se trouvait à peu près à un mètre cinquante de la maison. En 1945, les Anglais décident d'abattre les murs afin de faciliter le passage des camions qui servaient à ravitailler en essence les Anglais et les Américains. Malheureusement, notre maison est partie avec le mur. Mes parents ont tout perdu. Elle fut la seule à tomber à Port.

Malheureusement, notre maison est partie avec le mur

Je pense que c'est après l'accident de notre maison que nous avons habité quelques temps chez monsieur René Langlois. Son épicerie se tenait à l'endroit où est le Vauban. Nous, nous habitions juste à côté, au début de la rue de la mer. Un jour, un camion a pris le virage trop court. Il est monté sur le pipeline qui a éclaté. Il y avait de l'essence

Médaille commémorative du rôle joué par Port-en-Bessin lors du débarquement



plein les rues, les caves. La grosse peur a été d'empêcher madame Langlois de sortir avec sa bougie, ce qu'elle faisait habituellement. Tout c'est bien passé car nous aurions pu tous sauter.

Papa n'a jamais baissé les bras. Il a construit un baraquement à l'endroit où était notre maison, puis un deuxième où se trouve maintenant « Copéport » puis ensuite la Rotonde.


IMV


IMV

En 1945, les Anglais décident d'abattre les murs afin de faciliter le passage des camions...

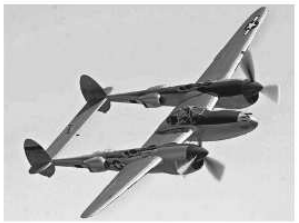


JEAN LORILLU

La boutique de mes parents était à cent mètres de la gare d'Avranches. En 1942, des trains en partance pour l'Allemagne s'y arrêtaient, avec des passagers pour le STO, « service du travail obligatoire ». Mon père en était exempté, car il avait trois enfants, mes deux sœurs et moi. Il allait sur le quai de la gare dire aux jeunes qui partaient : " Sauvez-vous ... Là-bas, il y a un passage dans le grillage, vous ne savez pas ce qu'il va vous arriver... Ils vont vous forcer à travailler... Il ne faut pas y aller"… Il a ainsi été repéré par les Allemands et appris qu'il était inscrit sur une liste à la mairie d'Avranches !

Au printemps 1944, nous déménageons pour une épicerie-café à Sourdeval-la-Barre, entre Vire et Mortain. Des gendarmes allemands venaient souvent contrôler le café-épicerie. On les appelait les « *colliers de chiens* » parce qu'ils portaient une grande plaque de fer tenue par une chaine autour du cou « Feldgendarmerie ». Ils me prenaient dans leurs bras pour s'amuser. C'était l'occupation (la cohabitation contrainte et forcée avec les Français) Ils étaient là depuis quatre ans. C'étaient pour la plupart des pères de familles.

J'ai vu deux avions "doubke queue" P38



La vitrine a été arrachée par un char "Tigre"

Mon père avait fait des travaux et repeint le magasin et la façade lui-même. En août 1944, pendant la bataille de Mortain, qui a duré 9 jours, la vitrine a été arrachée par un char « Tigre » Allemand. Les américains et les allemands s'opposaient pour la prise du site de Mortain dominant la route menant du Cotentin à la Bretagne. Nous avons été pris plusieurs jours dans cette tourmente !

Un jour dans le jardin ou je me trouvais avec mon père, et j'ai entendu des avions. Je suis monté sur un petit mur, et vu deux avions « double queues » P 38 Anglais venir sur moi et ont tiré sur un convoi de camions Allemands à

plus de 2 kilomètres. J'ai eu très peur, et attrapé la jaunisse.

Les allemands ont fait évacuer le bourg. Presque tout le monde est parti. Tout a été massacré par les bombardements de nuit, 1200 bombes a-t-on dit, cependant il y a eu 90 victimes qui étaient restées chez elles. Sourdeval avait en son centre un grand carrefour stratégique sur la route sud-nord. Les alliés démolissaient ces carrefours pour retarder la remontée des troupes et blindés Allemands vers les plages du débarquement.

Je me souviens très bien de l'arrivée des Américains en août 1944. J'ai entendu la bagarre de bien près. On a été bombardé, obligé de quitter la ville pour nous réfugier à la campagne dans une ferme pendant plusieurs jours. Puis les Allemands nous ont fait déguerpir.

Mes parents ont chargé ce qu'ils pouvaient dans des charrettes, et nous sommes partis en « exode » avec d'autres réfugiés du secteur jusqu'à Bellou-en-Houlme dans l'Orne à 50 kms.

Nous avons marché pendant deux



La vitrine a été arrachée par un char "tigre" allemand

JEAN LORILLU

jours en dormant la nuit dans une grange, dans le foin ! Pendant l'exode, j'étais malade, couché sur le haut d'une charrette avec ma sœur Rolande souffrante elle aussi et manque de chance, un convoi allemand non loin de nous a été mitraillé par des avions anglais ou américains. La guerre faisait rage, et ils tiraient sur tout. Il y a eu beaucoup de frayeurs !

Les vêtements des soldats étaient déchirés

Nous sommes arrivés à Bellou-en-Houlme dans une petite ferme et mon père avec d'autres réfugiés se sont employés à mettre des draps sur le toit des maisons pour indiquer qu'il y avait des civils et des blessés. La nuit était lugubre, nous entendions, sans arrêt, les tirs et les bombardements proches. Je me souviens de deux jeunes allemands en déroute arrivés à la ferme, un midi, en portant un blessé, vite allongé dans une pièce pour être soigné. Les vêtements des soldats étaient déchirés. Les fermiers leur ont donné à manger, des femmes ont recousu leurs pantalons. Très vite, ils se sont enfuis en courant dans la direction donnée par le fermier. Ils avaient fait à peine 100 mètres lorsque deux américains en jeep arrivent dans la cour et les ont aperçus, Ils ont vite pris appuis sur le puits au centre de la cour, et les ont abattus alors qu'ils sautaient par-dessus une barrière. J'avais six ans. J'ai assisté à la scène debout sur le pas de la porte, où les adultes sidérés par la rapidité de l'action, n'ont pas pensé aux quelques enfants présents. Les deux américains sont allés ensuite les chercher, ils étaient gravement blessés et gémissaient, ils ont récupéré l'autre blessé, puis reparti très vite. Cela a été marquant pour moi, mais on est jeune on oublie vite.

Du chocolat, on ne connaissait pas

Avec l'arrivée très attendue des Américains par un bel été, c'était une nouvelle ambiance. Du haut des chars, Ils nous envoyaient des rouleaux de bonbons acidulés, des chewing-gums rouges et du chocolat, on ne connaissait pas.

L'OCCUPATION-LE DÉBARQUEMENT

Pour nous les enfants, ces grands soldats étaient des seigneurs. Ils roulaient très vite avec leurs jeeps et leurs camions G.M.C. Puis, ils ont poursuivi leurs combats et laissé derrière eux les ruines. De retour à Sourdeval, au milieu des ruines, mon père et son voisin boulanger ont reconstruit leurs boutiques avec des matériaux récupérés. Malheureusement ensuite l'hiver 44-45 a été très froid, avec beaucoup de neige. La vie était difficile dans ces constructions précaires.

Deux années ont passé, en 1947, contraints de quitter les lieux pour cause de la reconstruction, mes parents se sont installés à Littry la Mine après y avoir loué un hôtel restaurant. Mon père continuait à faire ses tournées de poisson dans les campagnes. Il venait s'approvisionner chez les mareyeurs Lemasle et Enguerrand à Port-en-Bessin.

Tout près une petite épicerie était à vendre et c'est ainsi que nous sommes venus y habiter en 1948.



Mon père et son voisin boulanger ont reconstruit leurs boutiques. Je suis avec ma mère devant ce qui reste du magasin Lorillu



La retraite

Albert C



Henriette Deschamps

J'ai arrêté à 60 ans. Je suis restée chez nous. Je faisais mon jardin, les commissions dans Port. J'allais à la plage. Y avait Louisette, la mère à Dédé, Irène, moi. Odette n'y allait jamais car elle n'avait jamais le temps.

J'ai fait de la gymnastique. On était assez âgé quand même. Alors on s'échauffait et après on faisait des exercices avec un cercle (cerceau). On l'envoyait. On montait sur les poutres pour travailler l'équilibre. A la poutre, Tata Jeanne s'était foulé la cheville. Titine y allait itou. Il fallait passer d'une poutre à l'autre. Il y avait un écart entre les deux forcément et tu atterrissais sur des matelas. Moi, je m'étais fait mal. J'étais mal tombée. Il y avait une bonne ambiance. C'était un loisir. Ça nous faisait du bien quand même. Après, il y a eu le club. On a fait des sorties avec le club.

J'ai fait du crochet, du tricot. Ah là là, du tricot, j'en ai fait. J'ai fait des vestes. J'ai fait des chaussettes. Des chaussettes blanches avec du coton. A présent, on achète tout prêt fait. Je me rappelle, on faisait des jours itou. J'ai des draps avec des jours de Venise.



Je me rappelle, on faisait des jours itou. J'ai des draps avec des jours de Venise.

No Photo

Jean-Jacques Vingtrois

Je suis content de mon parcours mais je suis content aussi d'être à la retraite. A la fin, j'en avais ras le képi. Bruno voyait bien que j'en avais marre. Et puis, il s'est trouvé que j'ai fait une chute sur le pont. Après, j'étais toujours coincé du dos. A un moment donné, Bruno m'a dit :
« T'as envie d'arrêter ? ». J'ai répondu : « Oui ». Donc j'ai débarqué à 53 ans, j'ai arrêté un an en accident de travail et après le médecin de la marine m'a arrêté un an en maladie. J'ai pris ma retraite à 55 ans.
A la retraite, avec Annick, on a fait une mise au point. « Ecoute, tu prends ta retraite mais on ne change pas nos habitudes, je fais ce que je veux, toi, tu fais ce que tu veux. » C'est comme ça que ça s'est passé. Et ça s'est très bien passé.
Moi, si j'ai envie d'aller à la chasse, je vais à la chasse. Annick veut marcher, elle va marcher. Je chasse le lièvre, le pigeon, le faisan. Comme Claudie s'est mariée avec un cultivateur, je vais chasser chez mon gendre. En général, on est trois à chasser. Mais dans la semaine, si je veux chasser, j'y vais tout seul. Je vais en battue à Colleville-sur-Mer depuis cinq - six ans environ.



Je vais à la pêche au bouquet sur les rochers

Je vais à la pêche au bouquet sur les rochers à Port-en-Bessin, Longues-sur-Mer, Grandcamps, un petit peu partout, selon mon envie.
Je participe aussi aux activités de l'église : décorer l'église pour les fêtes, je tape aussi les programmes des messes. Quand c'est la Bénédiction de la mer, je participe à son organisation.
Je suis président du Comité des Péris en mer. Je suis assesseur au tribunal du contentieux. Je ne chôme pas. Je m'occupe de mes petits-enfants.
Je pratique très peu la pêche en bateau parce que pour moi, ce n'est pas primordial. J'ai passé trop de temps sur un bateau, alors la petite pêche derrière les jetées ce n'est pas primordial. Si j'ai l'occasion, j'y vais mais ce n'est pas ce qui m'attire le plus. Ce qui m'attire le plus c'est la pêche à la crevette de jour comme de nuit au vacheau. La nuit avec des balances.
Je suis responsable de l'organisation de la débarque pour le *Vauban*. J'appelle une partie du personnel, l'autre partie, c'est le gars de la criée qui s'en occupe. Je suis un peu responsable du tri du poisson, de la pesée. Et puis tout ça.
Je suis bien occupé. Des coups, il y a des copains qui me disent : « Tiens on va-t-y en mer ? ». Je leur réponds que je n'ai pas le temps et j'ai d'autre chose à faire.
On part deux fois par an en Vendée. On est allé deux fois aux sports d'hiver. On a fait une croisière aux Antilles pour la retraite. Habituellement, on part une fois à l'étranger. On est allé en Norvège, au Maroc, au Sénégal. Pour nos quarante ans de Mariage, on est allé à Venise. On aime bien partir avec des copains mais on aime bien partir tous les deux.

Ce qui m'attire le plus c'est la pêche à la crevette de jour comme de nuit au vacheau.





Marie-Antoinette Langlois

A la retraite tout se passe bien, nous avons nos activités. Mon mari est actif. Je ne le verrais pas rester à la maison. Il n'y a rien à faire. Ce n'est pas un bon bricoleur. Il fait le ramendeur sur le quai ce qui lui permet de rester en contact avec le métier. Puis, il aime ça. Il va à la pêche à pied. J'appréhendais beaucoup à entendre dire les autres. Mais ça c'est honnêtement bien passé. Il part à 9 h, il revient à 12 h30, il repart à 2 h alors... Moi, le matin je m'en vais boire un café chez ma copine. Il faut garder sa liberté un petit peu.
Moi, je tapisse et je fais de la couture et je m'occupe de mes petits-enfants. Une vie cela passe vite et à la retraite c'est encore pire. On a le temps de rien.



Mon mari est actif...
Il fait le ramendeur sur le quai, ce qui lui permet de rester en contact avec le métier.

No Photo

Jean-Pierre Cardron

Je vais à la pêche à la crevette. Mais ça, je l'ai fait toute ma vie. Même quand je travaillais. L'été, quand la saison est ouverte, on fait quatre-cinq nuits d'affilée à la balance. On arrive à pécher entre soixante et soixante-dix kilos de bouquet par an, plus la crevette grise. Je me suis acheté un petit bateau de six mètres. Quand il fait beau temps, Claudette m'accompagne. Elle adore la pêche.

On vient de s'acheter un camping-car. On voyagera un petit peu plus. On essaiera de mieux connaître la France. On voyage à l'étranger mais on connaît mal la France. On a aussi les petits enfants qui nous occupent pas mal.

Je jardine un peu, j'ai un petit potager. Claudette s'occupe des fleurs. Elle aime aussi cueillir ses légumes. Contrairement aux matelots qui ont un potager, je ne fais pas de fraises. Je me souviens de Papa pour qui c'étaient les fraises en premier. Il ne s'occupait pas du restant. Le jardin, il faut que cela reste un loisir. Semer, piquer, ça ne me dérange pas. Ce que j'ai en horreur, c'est sarcler. Mais Claudette aime bien sarcler. Donc, quand il y a un peu de sarcle ; c'est elle qui le fait.

J'ai fait le père Noël

A Commes, j'aide à la kermesse. J'ai fait le père Noël à Port. Là, c'était la dernière année. Je l'ai fait cinq ans de suite. C'est plaisant à faire. Les gamins sont émerveillés. Il y a des pétiots que je connais, quand ils sont avec leurs parents, ils n'arrêtent pas, mais devant le père Noël, ils sont sans voix. Il faut savoir leur répondre du tac au tac. Quand j'arrive, ils me regardent des pieds à la tête. Une année, je n'avais pas de bottes. Il y en a un qui m'a dit : « père Noël, vous n'avez pas de bottes ». Je lui ai répondu : « Tu vois, aujourd'hui, il fait beau, et pour me défatiguer les pieds, j'ai mis des petites chaussures ». Ce à quoi il m'a répondu : « Vous avez raison, Père Noël ». Une autre fois, un gamin, un p'tit *Réblot*, me demande si j'avais une copine. Je lui ai répondu que j'en avais deux. A mon avis, cette question ne venait pas de lui. Un jour un autre m'a dit : « Père Noël, je vais te préparer un verre de vin et des gâteaux. » A chaque fois, les enfants me donnaient des dessins.



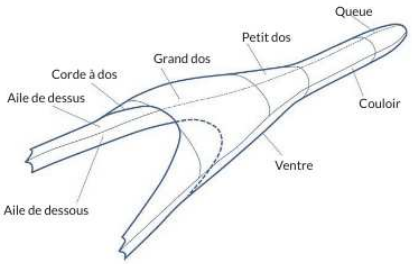
Quand la saison est ouverte, on fait quatre-cinq nuits d'affilée à la balance.

(Ici, d'autres pêcheurs à la balance sur la jetée de Port-en-Bessin).



Albert Cavey

J'ai pris ma retraite à 55 ans. J'ai fait du chalut quand Jean-Luc a eu son bateau, *La Marisa*. Je faisais des chaluts entiers, le matériel de rechange, c'est-à-dire **des morceaux de chaluts** : des ailes, l'aile de dessous, l'aile de dessus, le grand dos, le petit dos, le couloir, les queues, la corde à dos… Tout ça, c'étaient des morceaux de rechange. Quand le chalut était avarié d'une aile, les matelots recaplaient eux-mêmes une aile de rechange que j'avais faite. Il y avait toujours deux chaluts de rechange tout prêts à la seule. Mais quand, ils perdaient un chalut, il fallait en refaire un. Je faisais des chaluts entièrement tout seul. J'allais à la seule, tous les jours. Je travaillais à la seule mais aussi à la maison, dans la cour, comme les grand-mères dans le temps. C'est elles qui faisaient les mail-les des chaluts. Elles avaient des gabarits pour faire des mailles de trente ou de quarante (mm). Elles avaient des aiguilles en bois. Nous aussi dans le temps, on travaillait avec des aiguilles en bois qu'on fabriquait nous-mêmes. J'en ai quelques-unes que j'ai fabriquées moi-même, en bois de pommier.



Les morceaux du chalut

C'est du boulot de faire un chalut

C'est du boulot de faire un chalut. Il me fallait bien un bon mois. Il y avait toujours moyen d'aller plus vite, mais fallait voir comment c'était fait ! Quand tu fais deux demi-clefs au lieu d'en faire six ou sept, c'est pas la même chose hein! Quand je travaillais sur un chalut, je n'avais pas d'heure.

Quand il faisait beau temps, après souper, j'allais faire une heure ou deux de chalut. Quand le bateau débarquait un chalut, il n'y avait pas de temps à perdre, je passais deux jours sur le bord du quai à réparer. Il y avait du boulot!

Avec mes petits-enfants, tous les quinze jours, on allait à Caen pour voir jouer *Malherbe*. Le match commençait à 8 heures 30 mais à 4 heures, les deux gars, David et Cédric étaient déjà là. La grand-mère préparait la collation, la mettait dans un sac. C'était le grand-père qui trimballait le sac. A la fin des matchs, il fallait aller voir les joueurs pour avoir des autographes. On allait voir les entraînements du stade *Malherbe*. Je les ai emmenés pendant des années au foot. A la retraite, j'ai pu m'occuper de mes petits-enfants. Pour mes enfants, je n'étais pas souvent là, j'étais toujours parti à la mer. Entre chaque marée, je n'avais que deux jours à terre. Avec mes petits-enfants, je me suis rattrapé. Ils le savaient bien que le grand-père allait s'occuper d'eux. Quand David et Cédric jouaient au foot, on faisait les déplacements un peu partout. Quand ils faisaient des tournois, on apportait notre repas et on dînait (déjeunait) sur place. On y allait avec Léone et Jacquot *Car-*



dron. C'étaient des bons joueurs, c'étaient des pétiots qui en voulaient. C'étaient des gagnants, ils n'étaient pas meilleurs que les autres mais c'étaient des battants.

On a participé au Défi des Ports de Pêche

En 1990, on a commencé à participer au Défi des Ports de Pêche. On était des gars de plus de cinquante-cinq ans. On était en retraite et on a commencé à faire de la voile. Avant je n'en avais jamais fait. Ça m'a plu. J'ai été le président du défi pendant deux ou trois ans. On avait un stand, c'étaient les dames qui s'en occupaient. Il y avait des dégustations des produits de la région : caramel, camembert, ci-dre… Pendant un temps, on s'est associé avec Grandcamp car on manquait de marins. Ce n'était pas facile de constituer un équipage avec des gars qui faisaient des marées de huit-dix jours. On ne pouvait pas s'entraîner souvent. On ne se retrouvait pas à terre tous en même temps.



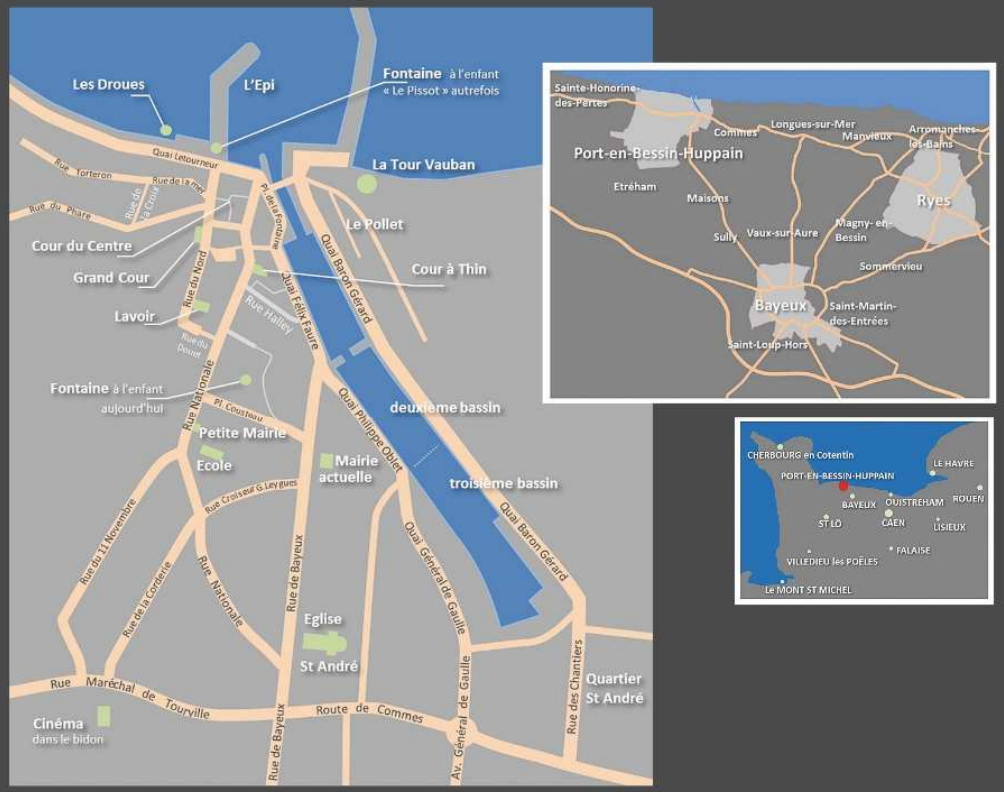


On était en retraite et on a commencé à faire de la voile. Avant je n'en avais jamais fait



Annexes

Monument Signal sur la
jetée de Port-en-Bessin



Port-en-Bessin-Huppain

Merci

L'équipe du projet remercie chaleureusement les personnes qui ont accepté de raconter leurs souvenirs de Port-en-Bessin. Ils ont ainsi permis de constituer un ensemble de témoignages qui renseigne par de multiples détails, comment était la vie dans ce port de pêche.

Nos remerciements vont aussi particulièrement à la mairie de Port-en-Bessin-Huppain qui a permis la réalisation du livre par son soutien financier.

Nous remercions également les témoins pour le prêt de photos personnelles mais aussi tous ceux qui, sans être témoins dans le livre, ont fourni des photos de Port-en-Bessin-Huppain.

Merci également à tous ceux qui ont bien voulu nous autoriser à utiliser leurs photos:

François Gélébart, directeur de la publication Alabordache pour les photos de navires de la marine nationale. (www.labordache.fr)

Dimitri Rogoff pour les photos de construction navale prises au chantier James de Port-en-Bessin-Huppain.

L'association L'Équipage de la Jolie Brise pour sa collection de photos de chalutiers aujourd'hui disparus.

Quelques dates de l'histoire de Port-en-Bessin

par Jean-Jacques *Vingtrois*

La première construction du port et des digues en bois date de 1475, détruit par une tempête en 1622

Construction des jetées en 1850

Construction de l'épi en 1860

Construction du 3ème bassin en 1973

Construction de la criée construite et inaugurée en 1974

Pose de blocs de béton derrière les jetées pour les renforcer en février 1999 et terminée en octobre 1999

La première vierge des feux a été construite en 1860 et détruite le 6 juin 1944

La nouvelle vierge des feux a été mise en place le 15 août 1954

La sirène de brume a été mise en route en 1927. Elle a cessé de fonctionner en 1988.



Port-en-Bessin juste après-guerre, le troisième bassin n'existe pas encore

Photo R. Henrard